

John Adams Library,



IN THE CUSTODY OF THE
BOSTON PUBLIC LIBRARY.



SHELF No.

ADAMS

1847

72

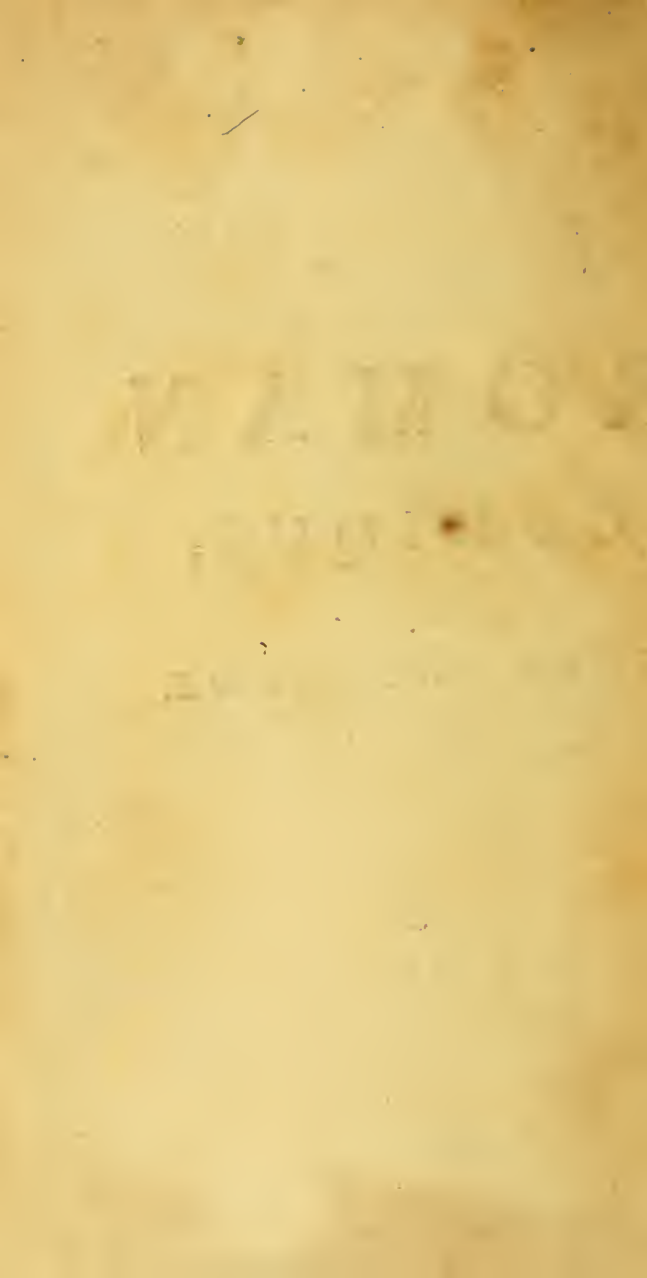




ROMAN

COMIQUE,

TOME TROISIEME.



ROMAN

COMIQUE,

TOME TROISIEME.



A PARIS;

Chez

{ DURAND, rue du Foin S. Jacq.
{ PISSOT, quai de Conty.

M. DCC. LVII.

U. S. GEOLOGICAL SURVEY

WATER RESOURCES DIVISION

XX

ADAMS 184.7

3.3

U. S. GEOLOGICAL SURVEY

WATER RESOURCES DIVISION

WATER RESOURCES DIVISION

A M O N S I E U R

M O N S I E U R

B O U L L I O U D ,

E C U Y E R E T C O N S E I L L E R

du Roi en la Sénéchaussée & Siège
Présidial de Lyon.

M O N S I E U R ,

*Je ne sçai. si c'est vous donner une
grande marque de mon respect, que de
vous intéresser dans le bon, ou dans le*

Partie III.

a

E P I T R E.

mauvais accueil que le Public pourra faire à cet Ouvrage. Comme je ne vous offre rien du mien, je ne devois pas prétendre que vous me scussiez gré de mon présent; & puisqu'il n'est peut-être pas digne de vous, il est encore à craindre que vous n'ayez point pour lui toute l'indulgence que j'oserai m'en promettre. En effet, MONSIEUR, vous pourriez bien vous faire le Juge d'une chose dont je ne vous fais que le Protecteur, & desavouer le dessein de celui qui vous la présente, si vous ne trouvez pas qu'elle mérite votre approbation. Je l'expose beaucoup en l'exposant aux yeux d'un homme aussi sage, & aussi éclairé que vous, & toute la bonne opinion que j'en ai conçue, ne me persuade pas que vous en deveniez plus favorable à un Roman Comique. Car enfin, ce n'est pas dans ces sortes de Livres que l'on recherche le solide, ou le délicat; il semble qu'ils ne tiennent ordinairement ni de l'un ni de l'autre; & tout l'avantage que l'on se propose dans leur lecture, c'est d'y perdre assez agréablement quelques momens

E P I T R E.

& de s'y délasser l'esprit d'une occupation ou plus importante ou plus sérieuse. Ainsi comme le vôtre ne s'attache qu'à ce qui a de la force ou de l'élévation, ne vous surprendrai-je point lorsque je vous demanderai votre aveu pour cette production d'un esprit enjouié, & que je l'autoriserai de votre nom pour la rendre recommandable? Non, MONSIEUR, il ne faut pas que vous comdamniez d'abord ma liberté, ou (pour mieux dire) que vous desaprouviez ce témoignage public de ma reconnoissance. Je vous ai de si singulieres obligations, & je suis à vous en tant de manières, qu'il me falloit satisfaire à tous ces devoirs, & joindre à mon ressentiment des marques de la fidelle passion que je vous ai avouée. Ce n'étoit pas répondre tout-à-fait à vos bontés, que d'en conserver un juste souvenir, elles exigeoient de moi quelque chose de plus particulier, & je n'ai pas crû enfin pouvoir les reconnoître par une plus forte preuve de mon respect, dans l'impuissance où je me vois de les reconnoître autant que j'y suis sensible. Aussi

E P I T R E.

*osai-je me flatter que vous la recevrez de
 fort bonne grace , & qu'elle achevera de
 vous persuader que l'on ne peut pas vous
 honorer avec plus de zele , ni avec une
 plus parfaite déférence : mais MON-
 SIEUR , après avoir agréé mon pré-
 sent , ne jugerez-vous pas favorablement
 de mon Auteur ? & le croirez-vous sans
 mérite , puisque je ne doute presque plus
 que vous ne l'estimiez ? ses expressions
 sont naturelles , son style est aisé , ses
 aventures ne sont point mal imaginées ;
 & pour s'accommoder à son sujet, il étale
 par-tout un tour d'agrément qui lui tient
 lieu de force & de délicatesse. En un mot
 il vient de fournir une carrière qu'un Il-
 lustre de notre tems avoit laissée impar-
 faite, & il a fouillé jusque dans ses cen-
 dres pour y reprendre son génie, & pour
 nous le redonner après sa mort. C'est de
 la sorte que l'on peut parler des deux pre-
 miers volumes du Roman Comique, &
 c'est dans ce troisieme que M. Scarron
 revivra tout entier, ou du moins par la
 meilleure partie de lui-même. Il est peu
 de gens qui ne sçachent que cet homme*

E P I T R E.

étoit un talent merveilleux pour tourner toutes choses au plaisant , & qu'il s'est rendu inimitable dans cette ingénieuse & charmante maniere d'écrire. Elle a été reçue avec applaudissement de tout le monde : les esprits forts qui s'offensent de tout ce qui semble opposé à une vertu severe, n'ont pû s'empêcher de la goûter, & les moins raisonnables ont été forcés de l'approuver malgré leur caprice. Si bien que vous me permettez , M O N- S I E U R , d'espérer un heureux succès dans mon dessein , & de croire, non-seulement que ma liberté ne vous déplaira pas , mais même que vous appuyerez avec joie la suite d'un Ouvrage dont la réputation est si bien établie. Après tout, ne sera-ce pas votre intérêt plutôt que le mien ? Et depuis que de mes mains elle sera passée dans les vôtres , pourrez-vous la regarder que comme une chose qui est absolument à vous. Aussi n'aura-t-elle point de meilleur titre pour s'autoriser, ou pour se produire avec avantage. Un Magistrat d'un caractère tout-à-fait singulier , & qui dans un âge si peu avan-

E P I T R E.

cé, possède des lumières & des qualités que l'on admire, fera sa plus grande recommandation, & son aveu lui procurera celui de tous les esprits raisonnables. Mais puisqu'elle peut servir à votre gloire, & qu'elle publiera à son tour les bontés & le mérite de son Protecteur, souffrez qu'elle soit aujourd'hui un hommage que je vous rends, & un témoignage éclatant de la respectueuse passion avec laquelle je me dois dire,

MONSIEUR,

Votre très-humble, très-obéissant, & très-obligé
Serviteur,

A. OFFRAY.

AVIS AU LECTEUR.

L Ecteur, qui que tu sois, qui verras cette troisième partie du Roman Comique paroître au jour après la mort de l'incomparable M. Scarron, Auteur des deux premières, ne t'étonne pas si un génie beaucoup au-dessous du sien a entrepris ce qu'il n'a pû achever; il avoit promis de te le faire voir revû, corrigé & augmenté; mais la mort le prévint dans ce dessein, & l'empêcha de continuer les Histoires du Destin & de Léandre, non plus que celle de la Caverne, qu'il fait paroître au Mans, sans dire de quelle manière elle & sa mere sortirent du Château du Baron de Sigognac, & c'est surquoy tu seras éclairci dans cette troisième partie. Je ne doute point que l'on ne m'accuse de témérité, d'avoir voulu en quelque sorte donner la perfection à l'Ouvrage d'un si grand homme; mais sçache que pour peu d'esprit que l'on ait, on peut bien inventer des Histoires fabuleuses, telles que sont celles qu'il nous a données dans les deux premières Parties de ce Roman: j'avouë franchement que ce que tu y verras n'est pas de sa force, & qu'il ne répond pas ni au sujet ni à l'expression de son discours; mais sçache du moins que

tu y pourras satisfaire ta curiosité, si tu en as assez pour desirer une conclusion au dernier Ouvrage d'un esprit si agréable & si ingénieux. Au reste, j'ai attendu long-tems à la donner au Public, sur l'avis que l'on m'avoit donné qu'un homme d'un mérite fort particulier y avoit travaillé sur les Mémoires de l'Auteur. S'il l'eût entrepris, il auroit sans doute beaucoup mieux réussi que moi; mais après trois années d'attente, sans en avoir rien vû paroître, j'ai hazardé le mien, nonobstant la censure des Critiques; je te le donne donc tout défectueux qu'il est, afin que quand tu n'auras rien de meilleur à faire, tu prendes la peine de le lire.



T A B L E

D E S C H A P I T R E S

D E L A T R O I S I È M E P A R T I E .

- CHAP. I. *QUI fait l'ouverture de cette troisieme Partie,* pag. 1
- CHAP. II. *Où vous verrez le dessein de Ragotin,* 8
- CHAP. III. *Dessein de Léandre. Harangue & réception de Ragotin à la Troupe Comique,* 14
- CHAP. IV. *Départ de Léandre, & de la Troupe Comique pour aller à Alençon; disgrâce de Ragotin,* 26
- CHAP. V. *Ce qui arriva aux Comédiens entre Vivain & Alençon. Autre disgrâce de Ragotin,* 39
- CHAP. VI. *Mort de Saldagne,* 52
- CHAP. VII. *Suite de l'Histoire de la Caverne,* 64
- CHAP. VIII. *Fin de l'Histoire de la Caverne,* 72
- CHAP. IX. *La Rancune desabuse Ragotin sur le sujet de l'Etoile, & l'arrivée d'un car-*

T A B L E

<i>rosse plein de noblesse , & autres aventures de Ragotin ,</i>	78
CHAP. X. <i>Histoire du Prieur de S. Louis , & l'arrivée de M. de Verville ,</i>	92
CHAP. XI. <i>Résolution des mariages du Destin avec l'Etoile , & de Léandre avec Angélique ,</i>	115
CHAP. XII. <i>Ce qui arriva au voyage de la Fresnaye. Autre disgrâce de Ragotin ,</i>	120
CHAP. XIII. <i>Suite & fin de l'Histoire du Prieur de Saint Louis ,</i>	125
CHAP. XIV. <i>Retour de Verville accompagné de Monsieur de la Garouffiere. Mariages des Comédiens & Comédiennes , & autres aventures de Ragotin ,</i>	173
CHAP. XV. <i>Histoire des deux Jalouses ,</i>	184
CHAP. XVI. <i>Histoire de la capricieuse Amante ,</i>	196
CHAP. XVII. <i>Désespoir de Ragotin , & fin du Roman Comique.</i>	211

TABLE DES CHAPITRES

De la suite du Roman Comique.

CHAP. I. Q U'ON n'aura point de plaisir à lire, si on n'a lû les volumes précédens ,	227
CHAP. II. <i>L'Opérateur persuade à Ragotin</i>	

DES CHAPITRES:

<i>qu'il a des secrets merveilleux ,</i>	232
CHAP. III. <i>Ragotin fait présent d'un mulet à l'Opérateur ,</i>	237
CHAP. IV. <i>Le Singe en cornette ,</i>	242
CHAP. V. <i>Comment le Poète fut délivré de la fureur du singe ,</i>	242
CHAP. VI. <i>La Paysanne de Frescati , Nouvelle ,</i>	254
CHAP. VII. <i>Qui traite d'une nouvelle matière ,</i>	280
CHAP. VIII. <i>Comment la Guiardiere tomba dans un égoût ,</i>	286
CHAP. IX. <i>Ragotin invisible ,</i>	289
CHAP. X. <i>Le malheureux succès de la chemise enchantée ,</i>	293
CHAP. XI. <i>L'arrivée du Doyen de Montfort dans l'hôtellerie , & autres choses dignes d'être lûes par ceux qui n'auront rien de mieux à faire ,</i>	298
CHAP. XII. <i>Frayeur du Doyen , qui voit enlever son valet en l'air ,</i>	301
CHAP. XIII. <i>Histoire d'Inezille ,</i>	307
CHAP. XIV. <i>Comment l'Histoire d'Inezille fut interrompue ,</i>	323
CHAP. XV. <i>Qui pourra bien ennuyer quelqu'un ,</i>	329
CHAP. XVI. <i>Suite de l'Histoire d'Inezille ,</i>	332
CHAP. XVII. <i>Qui traite de la passion de la Guiardiere pour l'Etoile ,</i>	349
CHAP. XVIII. <i>Retour de Ragotin au Mans ,</i>	354

TABLE DES CHAPITRES.

CHAP. XIX. <i>La fidelle Bretonne, Nouvelle,</i>	359
CHAP. XX. <i>Où il est parlé de Verville, & de Saldagne,</i>	385

Fin de la Table des Chapitres de la
Troisieme Partie.

APPROBATION.

J'ai lû par l'ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux *les Oeuvres de M. Scarron*. Fait à Paris, ce 20 Décembre 1735.

PRIVILEGE DU ROI, du 26 Juillet 1720 pour vingt années, accordé au Sieur Michel-Etienne David, Libraire à Paris, pour *les Oeuvres de Scarron, tant en prose qu'en vers, l'Histoire Universelle de feu Monsieur Bossuet, Evêque de Meaux, avec la continuation; les Oeuvres de Pierre & Thomas Corneille; la Géographie du Sieur Robbe, avec les Cartes; les Oeuvres du Sieur Veneroni; les Oeuvres du P. Malbranche; le Nouveau Testament du Pere Amelot, Prêtre de l'Oratoire; les Epîtres & Evangiles de toute l'année, & l'Ordinaire de la Messe du même auteur; les Oeuvres du Sieur Racine; Journal des Audiances, les Oeuvres de Moliere avec sa vie; Instructions pour les Jardins Fruitiers & Potagers, par le Sieur de la Quintinie; Oeuvres de Mauriceau; Histoire de Dom. Quichotte, avec la suite de Avellaneda; Oeuvres du sieur Saint-Evremond; Oeuvres de Madame de Villedieu; les Contes des Fées, par Madame Daunoy; Fables mises en vers par le Sieur de la Fontaine; Loix Civiles par Domat; Histoire de la Bible par Royaumont; l'Histoire de l'Empire par le Sieur Heiff.*

Registré sur le Registre IV. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, page 623, n^o. 658. le 29 Juillet 1720.

Autre *PRIVILEGE DU ROI*, du 31 Décembre 1733, pour dix années, à compter du jour de

l'expiration du précédent, accordé au sieur Michel-Etienne David pour les mêmes Livres.

Registré sur le Registre VIII. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N^o, 647. fol 653, le 8 Janvier 1734.

PRIVILEGE DU ROI.

L OUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlemens, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres no Justiciers qu'il appartiendra ; SALUT. Notre bien amé MICHEL-ETIENNE DAVID pere, ancien Consul, Libraire à Paris, & ancien Adjoint de sa Communauté, nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au public des Livres qui ont pour titre : *les Caractères de Théophraste par la Bruyere, avec les Notes de M. Coste, Oeuvres de Pierre & Thomas Corneille, de Racine, & de Moliere ; Fables de la Fontaine, & Oeuvres diverses de la Fontaine ; Loix Civiles par Domat, avec les augmentations de M. d'Héricourt ; les Oeuvres de M. Scarron*, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de privilege pour ce nécessaires. A ces causes, voulant favorablement traiter l'Exposant, nous lui avons permis & permettons par ces présentes, de faire réimprimer lesdits Livres en un ou plusieurs volumes, & autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de dix années consécutives, à compter du jour de l'expiration des précédens Privileges. Faisons défenses à toutes personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'im-

pression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance : comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire lesdits Livres, ni d'en faire aucuns extraits sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement ou autres, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui; à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts. A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que la réimpression desd. Livres sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères, conformément à la feuille imprimée & attachée pour modèle sous le contre-scel des présentes; que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725; qu'avant que de l'exposer en vente, les Imprimés qui auront servi de copie à l'impression desd. Livres, seront remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, es mains de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur DAGUESSEAU, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres; & qu'il en fera ensuite remis deux exemplaires de chacun dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur Daguesseau, Chancelier de France; le tout à peine de nullité des présentes: du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empê-

pêchement. Voulons que la copie des présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Livres, soit tenue pour dûement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers & Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contraires; Car tel est notre plaisir. **D O N N E'** à Paris le treizieme jour du mois de Novembre, l'an de grace mil sept cent quarante-quatre, & de notre Regne le trenzieme. Par le Roi en son Conseil. **SAINSON.**

Registré sur le Registre IX. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, num. 384. fol. 324. conformément aux anciens Réglemens, confirmés par celui du 28 Février 1723. A Paris le 23 Novembre 1744.

Signé, **VINCENT**, Syndic.

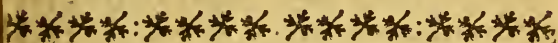


De Juv. III.

Bequoy. J.

LE ROMAN COMIQUE.

TROISIÈME PARTIE.



CHAPITRE PREMIER.

*Qui fait l'ouverture de cette troisième
Partie.*



OU S'avez vû en la seconde
partie de ce Roman , le petit
Ragotin le visage tout sanglant
du coup que le béliet lui avoit

donné , quand il dormoit assis sur une chai-
se basse , dans la chambre des Comédiens :

III. Partie

A

d'où il étoit forti si fort en colere , que l'on ne croyoit pas qu'il y retournât jamais : mais il étoit trop piqué de Mademoiselle de l'Etoile , & il avoit trop d'envie de sçavoir le succès de la magie de l'Opérateur ; ce qui l'obligea (après s'être lavé la face) à retourner sur ses pas , pour sçavoir quel effet auroit la promesse d'el Signore Ferdinando Ferdinandi , qu'il crut avoir trouvé en la personne d'un Avocat qu'il rencontra , & qui alloit au Palais. Il étoit si étourdi du coup du bélier , & avoit l'esprit si troublé de celui que l'Etoile lui avoit donné au cœur , sans y penser , qu'il se persuada facilement que cet Avocat étoit l'Opérateur ; aussi il l'aborda fort civilement , & lui tint ce discours : Monsieur , je suis ravi d'une si heureuse rencontre , je la cherchois avec tant d'impatience , que je m'en allois exprès à votre logis , pour apprendre de vous l'arrêt de ma vie ou de ma mort. Je ne doute pas que vous n'ayez employé tout ce que votre science magique vous a pû suggérer pour me rendre le plus fortuné de tous les hommes , aussi ne serai-

je pas ingrat à le reconnoître. Dites-moi donc si cette miraculeuse Etoile me départira de ses benignes influences ? L'Avocat qui n'entendoit rien en tout ce beau discours, non plus que de raillerie, l'interrompit aussi-tôt, & lui dit fort brusquement : Monsieur Ragotin, s'il étoit un peu plus tard je croirois que vous êtes yvre ; mais il faut que vous soyez fou tout-à-fait, hé ! à qui pensez-vous parler ? Que diable m'allez-vous dire de magie & d'influence des Astres ? Je ne suis ni Sorcier, ni Astrologue ; hé, quoi ! ne me connoissez-vous pas ? Ha Monsieur, repartit Ragotin, que vous êtes cruel ! vous êtes si bien informé de mon mal, & vous m'en refusez le remede. Ha ! je Il alloit poursuivre, quand l'Avocat le laissa là, en lui disant : vous êtes un grand extravagant, pour un petit homme : adieu. Ragotin le vouloit suivre ; mais il s'apperçut de sa méprise, dont il fut bien honteux : aussi il ne s'en vanta pas ; & vous ne la liriez pas ici, si je ne l'avois apprise de l'Avocat même, qui s'en divertit bien avec ses amis. Ce

petit fou continua son chemin , & alla au logis des Comédiens , où il ne fut pas plutôt entré , qu'il ouit la proposition que la Caverne & le Destin faisoient de quitter la ville du Mans , & de chercher quelque autre poste ; ce qui le démonta si fort , qu'il pensa tomber de son haut , & dont la chute n'eût pas été périlleuse (quand cet accident lui fût arrivé) , à cause de la modification de son individu ; mais ce qui l'acheva tout-à-fait , ce fut la résolution qui fut prise de dire adieu le lendemain à la bonne ville du Mans , c'est-à-dire , à ses habitans , & notamment à ceux qui avoient été leurs plus fideles auditeurs , & de prendre la route d'Alençon , à l'ordinaire , sur l'assurance qu'ils avoient eue que le bruit de peste qui avoit couru étoit faux. J'ai dit à l'ordinaire , car cette sorte de gens (comme beaucoup d'autres) ont leur cours limité comme celui du Soleil dans le Zodiaque. En ce pays-là ils viennent de Tours à Angers : d'Angers à la Fleche : de la Fleche au Mans : du Mans à Alençon : d'Alençon à Argentan ou à Laval , selon la route

qu'ils prennent de Paris ou de Bretagne. Quoi qu'il en soit, cela ne fait guere à notre Roman. Cette délibération ayant été prise unanimement par les Comédiens & Comédiennes, ils se résolurent de représenter le lendemain quelque excellente Piece, pour laisser bonne bouche à l'auditoire Manceau. Le sujet n'en est pas venu à ma connoissance; ce qui les obligea de quitter si promptement, ce fut que le Marquis d'Orlé (qui avoit obligé la troupe à continuer la Comédie) fut pressé de s'en aller en Cour; tellement que n'ayant plus de bienfaicteur, & l'auditoire du Mans diminuant tous les jours, ils se disposerent à en sortir. Ragotin voulut s'ingérer d'y former une opposition, apportant beaucoup de mauvaises raisons, dont il étoit toujours pourvû, auxquelles l'on ne fit nulle considération, ce qui fâcha fort le petit homme, lequel les pria de lui faire au moins la grace de ne sortir point de la Province du Maine, ce qui étoit très-facile en prenant le Jeu de Paume qui est au Fauxbourg de Mont-fort, lequel en dépend, tant au

spirituel qu'au temporel , & que de-là ils pourroient aller à Laval (qui est aussi du Maine), d'où ils se rendroient facilement en Bretagne , suivant la promesse qu'ils en avoient fait à Monsieur de la Garouffiere ; mais le Destin lui rompit les chiens , en disant que ce ne seroit point le moyen de faire affaire ; car ce méchant tripot étant comme il est fort éloigné de la ville , & au-deça de la riviere , la belle compagnie ne s'y rendroit que rarement , à cause de la longueur du chemin : que le grand Jeu de Paume du Marché aux moutons étoit environné de toutes les meilleures maisons d'Alençon , & au milieu de la ville , que c'étoit là où il se falloit placer , & payer plutôt quelque chose de plus que de ce malotru tripot de Montfort , le bon marché duquel étoit une des plus fortes raisons de Ragotin , ce qui fut délibéré d'un commun accord ; & qu'il falloit donner ordre d'avoir une charrette pour le bagage , & des chevaux pour les Demoiselles. La charge en fut donnée à Léandre , parce qu'il avoit beaucoup d'intrigues dans le

Mans, où il n'est pas difficile à un honnête-homme de faire en peu de tems des connoissances. Le lendemain l'on représenta la Comédie, Tragédie-Pastorale, Tragi-Comédie, car je ne sçais laquelle, mais qui eut pourtant le succès que vous pouvez penser. Les Comédiennes furent admirées de tout le monde. Le Destin y réussit à merveille, sur-tout au compliment, duquel il accompagna leur adieu : car il témoigna tant de reconnoissance, qu'il exprima avec tant de douceur & de tendresse, qui furent suivies de tant de grands remercimens, qu'il charma toute la compagnie. L'on m'a dit que plusieurs personnes en pleurerent, principalement les jeunes Demoiselles qui avoient le cœur tendre. Ragotin en devint si immobile, que tout le monde étoit déjà parti qu'il demeurait toujours dans sa chaise, où il auroit peut-être encore demeuré, si le Marqueur du tripot ne l'eût averti qu'il n'y avoit plus personne ; ce qu'il eut bien de la peine à lui faire comprendre. Il se leva enfin, & s'en alla dans sa maison, où il prit la réso-

lution d'aller trouver les Comédiens de bon matin pour leur découvrir ce qu'il avoit sur le cœur , & dont il s'en étoit expliqué à la Rancune & à l'Olive.

C H A P I T R E I I .

Où vous verrez le dessein de Ragotin.

LES crieurs d'eau-de-vie n'avoient pas encore réveillé ceux qui dormoient d'un profond sommeil (qui est souvent interrompu par cette canaille , qui est à mon avis la plus importune engeance qui soit dans la république humaine) que Ragotin étoit déjà habillé à dessein d'aller proposer à la Troupe Comique , celui qu'il avoit fait d'y être admis. Il s'en alla donc au logis des Comédiens & Comédiennes , qui n'étoient pas encore levés , ni levées , ni même éveillés , ni éveillées ; il eut la discrétion de les laisser reposer : mais il entra dans la chambre où l'Olive étoit couché avec la Rancune , lequel il pria de se lever pour faire une promenade jusqu'à la

Coûture , qui est une très-belle Abbaye située au Fauxbourg qui porte le même nom , & qu'après ils iroient déjeûner à la grande étoile d'or , où il l'avoit fait apprêter. La Rancune , qui étoit du nombre de ceux qui aiment les repues franches , fut aussi-tôt habillé que la proposition en fut faite ; ce qui ne vous fera pas difficile à croire ; si vous considerez que ces gens-là sont si accoutumés à s'habiller & déshabiller derriere les tentes du Théâtre , sur-tout quand il faut qu'un seul Acteur représente deux personnages , que cela est aussi-tôt fait que dit. Ragotin donc avec la Rancune s'acheminèrent à l'Abbaye de la Coûture, il est à croire qu'ils entrèrent dans l'Eglise , où ils firent courte priere ; car Ragotin avoit bien d'autres choses en tête. Il n'en dit pourtant rien à la Rancune pendant tout le cours du chemin , jugeant bien qu'il eût trop retardé le déjeûner , que la Rancune aimoit beaucoup mieux que tous ses complimens. Ils entrèrent dans le logis où le petit homme commença à crier de ce que l'on n'avoit encore apporté les

petits pâtés qu'il avoit commandés ; à quoi l'hôtesse (sans se bouger de dessus le siège où elle étoit) lui répartit : Vraiment Monsieur Ragotin , je ne suis pas devine , pour sçavoir l'heure que vous deviez venir ici ; à présent que vous y êtes , les pâtés y seront bien-tôt , passez à la salle , où l'on a mis la nappe ; il y a un jambon , donnez dessus en attendant le reste : elle dit cela d'un ton si gravement cabarétique , que la Rancune jugea qu'elle avoit raison ; & s'adressant à Ragotin , lui dit : Monsieur : passons deçà , & bûvons un coup en attendant ; ce qui fut fait. Ils se mirent à table , qui fut un peu de tems après couverte , & ils déjeûnerent à la mode du Mans , c'est-à-dire fort bien , ils bûrent de même , & se le porterent à la santé de plusieurs personnes : vous jugez bien , mon Lecteur , que celle de l'Etoile ne fut pas oubliée : le petit Ragotin la but une douzaine de fois , tantôt sans bouger de sa place , tantôt debout , & le chapeau à la main : mais la dernière fois il la but à genoux & tête nue , comme s'il eût fait

amende honorable à la porte de quelque Eglise. Ce fut alors qu'il supplia très-instamment la Rancune de lui tenir la parole qu'il lui avoit donnée d'être son guide & son protecteur en une entreprise si difficile, telle qu'étoit la conquête de Mademoiselle de l'Etoile ; sur quoi la Rancune lui répondit à demi en colere, ou feignant de l'être : Sçachez, Monsieur Ragotin, que je suis homme qui ne m'embarque point sans biscuit, c'est-à-dire, que je n'entreprends jamais rien que je ne sois assuré d'y réussir : foyez-le de la bonne volonté que j'ai de vous servir utilement. Je vous en dis encore, j'en sçais les moyens, que je me mettrai en usage quand il sera tems ; mais je vois un grand obstacle à votre dessein, qui est notre départ ; & je ne vois point de jour pour vous, si ce n'est en exécutant ce que je vous ai déjà dit une autre fois, de vous résoudre à faire la Comédie avec nous : vous y avez toutes les dispositions imaginables : vous avez grand'aine, le ton de voix agréable, le langage fort bon & la mémoire encore meilleure ;

vous ne ressentez point du tout le Provincial ; il semble que vous ayez passé toute votre vie à la Cour ; vous en avez si fort l'air , que vous le sentez d'un quart de lieue ; vous n'aurez pas représenté une douzaine de fois , que vous jetterez de la poussiere aux yeux de nos jeunes godelureaux , qui font tant les entendus , & qui seront obligés à vous céder les premiers rôles , & après cela laissez-moi faire ; car pour le présent (je vous l'ai déjà dit) nous avons à faire à une étrange tête : il faut se ménager avec elle avec beaucoup d'adresse ; je sçai bien qu'il ne vous en manque pas , mais un peu d'avis ne gâte pas les choses ; d'ailleurs raisonnons un peu : si vous faisiez connoître votre dessein amoureux avec celui d'entrer dans la Troupe ; ce seroit le moyen de vous faire refuser ; il faut donc cacher votre jeu. Le petit bouffon d'homme avoit été si attentif au discours de la Rancune , qu'il en étoit tout-à-fait extasié , s'imaginant de tenir déjà (comme l'on dit) le loup par les oreilles , quand se réveillant comme d'un profond sommeil ;

il se leva de table , & passa de l'autre côté pour embrasser la Rancune , qu'il remercia en même tems , & supplia de continuer , lui protestant qu'il ne l'avoit convié à déjeuner , que pour lui déclarer le dessein qu'il avoit de suivre son sentiment touchant la Comédie , à quoi il étoit tellement résolu , qu'il n'y avoit personne au monde qui l'en pût divertir ; qu'il ne falloit que le faire sçavoir à la Troupe , & en obtenir la faveur de l'association , ce qu'il desiroit faire à la même heure. Ils comptèrent avec l'hôtesse , Ragotin paya ; & étant sortis , ils prirent le chemin du logis des Comédiens , qui n'étoit pas fort éloigné de celui où ils avoient déjeuné. Ils trouverent les Demoiselles habillées ; mais comme la Rancune eut ouvert le discours du dessein de Ragotin de faire la Comédie , il en fut interrompu par l'arrivée d'un des Fermiers du pere de Léandre , qu'il lui envoyoit pour l'avertir qu'il étoit malade à la mort , & qu'il desiroit de le voir avant que de lui payer le tribut que tous les hommes lui doivent ; ce qui obligea

tous ceux de la Troupe à conférer ensemble , pour délibérer sur un événement finopiné. Léandre tira Angélique à part , & lui dit que le tems étoit venu pour vivre heureux , si elle avoit la bonté d'y contribuer ; à quoi elle répondit qu'il ne tiendroit jamais à elle , & toutes les choses que vous verrez au Chapitre suivant.

C H A P I T R E I I I .

Dessein de Léandre. Harangue & réception de Ragotin à la Troupe Comique.

L E s Jésuites de la Fleche n'ayant rien pû gagner sur l'esprit de Léandre pour lui faire continuer ses études , & voyant son assiduité à la Comédie , jugerent aussitôt qu'il étoit amoureux de quelqu'une des Comédiennes , en quoi ils furent confirmés quand après le départ de la Troupe , ils apprirent qu'il l'avoit suivie à Angers. Ils ne manquerent pas d'en avertir son pe-

re par un messager exprès , & qui arriva à même tems que la lettre de Léandre lui fut rendue , par laquelle il lui marquoit qu'il alloit à la guerre , & lui demandoit de l'argent , comme il avoit concerté avec le Destin , quand il lui découvrit sa qualité dans l'hôtellerie où il étoit blessé. Son pere reconnoissant la fourbe , se mit en une si furieuse colere , qui jointe à une extrême vieillesse , lui causa une maladie qui fut assez longue , mais qui termina pourtant par la mort , de laquelle se voyant proche , il commanda à un de ses Fermiers de chercher son fils , pour l'obliger de se retirer auprès de lui , lui disant qu'il le pourroit trouver en s'enquérant où il y avoit des Comédiens (ce que le Fermier sçavoit assez , car c'étoit celui qui lui fournissoit de l'argent après qu'il eut quitté le Collège) aussi ayant appris qu'il y en avoit une Troupe au Mans , il s'y achemina , & y trouva Léandre , comme vous avez vû au précédent Chapitre. Ragotin fut prié par tous ceux de la Troupe de les laisser conférer un moment sur le sujet du Fer-

mier nouvellement arrivé, ce qu'il fit se retirant dans une autre chambre où il demeura avec l'impatience qu'on peut s'imaginer. Aussi-tôt qu'il fut sorti, Léandre fit entrer le Fermier de son pere, lequel leur déclara l'état où il étoit, & le desir qu'il avoit de voir son fils devant que de mourir. Léandre demanda congé pour y satisfaire, ce que tous ceux de la Troupe jugerent très-raisonnable. Ce fut alors que le Destin déclara le secret qu'il avoit tenu caché jusques alors, touchant la qualité de Léandre, ce qu'il n'avoit appris qu'après le ravissement de Mademoiselle Angélique (comme vous avez vû en la seconde Partie de cette véritable histoire) ajoutant qu'ils avoient bien pû s'appercevoir qu'il n'agissoit pas avec lui, depuis qu'il l'avoit appris, comme il faisoit auparavant, puisque même il avoit pris un autre valet; que si quelquefois il étoit contraint de lui parler en maître, c'étoit pour ne le découvrir pas; mais qu'à présent il n'étoit plus tems de le céler, tant pour desfabuser Mademoiselle de la Caverne, qui n'avoit

n'avoit pû ôter de son esprit que Léandre ne fût complice de l'enlevement de sa fille, ou peut-être l'auteur, que pour l'assurer de l'amour sincere qu'il lui portoit, & pour laquelle il s'étoit réduit à lui servir de valet, ce qu'il auroit continué, s'il n'eût été obligé de lui déclarer le secret lorsqu'il le trouva dans l'hôtellerie, quand il alloit à la quête de Mademoiselle Angélique. Et tant s'en faut qu'il fût consentant à son enlevement, qu'ayant trouvé les ravisseurs, il avoit hasardé sa vie pour la secourir : mais qu'il n'avoit pû résister à tant de gens, qui l'avoient furieusement blessé & laissé pour mort sur la place ; tous ceux de la Troupe lui demanderent pardon de ce qu'ils ne l'avoient pas traité selon sa qualité, mais qu'ils étoient excusables, puisqu'ils n'en avoient pas la connoissance. Mademoiselle de l'Etoile ajoûta qu'elle avoit remarqué beaucoup d'esprit & de mérite en sa personne, ce qui l'avoit fait long-tems soupçonner quelque chose, en quoi elle avoit été comme confirmée depuis son retour, à cela joint les

lettres que la Caverne lui avoit fait voir : mais que pourtant elle ne sçavoit quel jugement en faire , le voyant si soumis au service de son frere ; mais qu'à présent il n'y avoit pas lieu de douter de sa qualité : Alors la Caverne prit la parole , & s'adressant à Léandre , lui dit : Vraiment , Monsieur , après avoir connu en quelque façon votre condition par le contenu des lettres que vous écriviez à ma fille , j'avois toujours un juste sujet de me défier de vous , n'y ayant point d'apparence que l'amour que vous dites avoir pour elle fût légitime , comme le dessein que vous aviez formé de la mener en Angleterre me le témoigne assez ; & en effet , Monsieur , quelle apparence qu'un Seigneur si relevé , comme vous espérez d'être après la mort de Monsieur votre père , voulût songer à épouser une pauvre Comédienne de campagne ! je loue Dieu que le tems est venu que vous pourrez vivre content dans la possession de ces belles terres qu'il vous laisse , & moi hors de l'inquiétude qu'à la fin vous ne me jouassiez quelque mauvais

tour. Léandre, qui s'étoit fort impatienté en écoutant ce discours de la Caverne, lui répondit : Tout ce que vous dites, Mademoiselle, que je suis sur le point de posséder, ne sçauroit me rendre heureux; si je ne suis assuré en même tems de la possession de Mademoiselle Angélique votre fille; sans elle je renonce à tous les biens que la nature, ou plutôt la mort de mon pere me donne; & je vous déclare que je ne m'en vai recueillir sa succession qu'à dessein de revenir aussi-tôt pour accomplir la promesse que je fais devant cette honorable compagnie, de n'avoir jamais pour femme autre que Mademoiselle Angélique votre fille, pourvû qu'il vous plaise me la donner, & qu'elle y consente, comme je vous en supplie très-humblement toutes deux; & ne vous imaginez pas que je la veuille emmener chez moi, c'est à quoi je ne pense point du tout; j'ai trouvé tant de charmes en la vie comique, que je ne m'en sçaurois distraire, non plus que de me séparer de tant d'honnêtes gens qui composent cette illus-

tre Troupe. Après cette franche déclaration, les Comédiens & Comédiennes, parlant tous ensemble, lui dirent qu'ils lui avoient de grandes obligations de tant de bonté, & que Mademoiselle de la Caverne & sa fille seroient bien délicates si elles ne lui donnoient la satisfaction qu'il prétendoit. Angélique ne répondit que comme une fille qui dépendoit de la volonté de sa mere, laquelle finit la conversation en disant à Léandre, que si à son retour il étoit dans les mêmes sentimens, il pouvoit tout espérer. Ensuite il y eut de grands embrassemens, & quelques larmes jetées, les uns par un motif de joie, & les autres par la tendresse, qui fait ordinairement pleurer ceux qui en sont si susceptibles, qu'ils ne sçauroient s'en empêcher quand ils voyent ou entendent dire quelque chose de tendre. Après tous les beaux complimens, il fut conclu que Léandre s'en iroit le lendemain, & qu'il prendroit un des chevaux que l'on avoit loués; mais il dit qu'il monteroit celui de son Fermier, qui se serviroit du sien, qui le porteroit

assez bien chez lui. Nous ne prenons pas garde , dit le Destin , que Monsieur Ragotin s'impatiente , il le faut faire entrer ; mais à propos , n'y a-t-il personne qui sçache quelque chose de son dessein ? La Rancune , qui avoit demeuré sans parler , ouvrit la bouche pour dire qu'il le sçavoit , & que le matin il lui avoit donné à déjeuner pour lui déclarer qu'il desiroit de s'associer à la Troupe , & faire la Comédie , sans prétendre de lui être à charge : l'autant qu'il avoit assez de bien , qu'il aimoit autant le dépenser en voyant le monde , que de demeurer au Mans , à quoi il avoit fort persuadé. Aussi-tôt Roquebrune s'avança pour dire poëtiquement , qu'il n'étoit pas d'avis qu'on le reçût , en étant les Poëtes comme des femmes , quand il y en a deux dans une maison , il y en a une de trop ; que deux Poëtes dans une Troupe y pourroient exciter des tempêtes , dont la source viendroit des contrées du Parnasse ; d'ailleurs que la taille de Ragotin étoit si défectueuse , qu'au lieu d'apporter de l'ornement au théâtre , il en

feroit déshonoré, & puis quel personnage pourra-t-il faire ? Il n'est pas capable des premiers rôles, Monsieur le Destin s'y opposeroit, & l'Olive pour les seconds ; il ne sçauroit représenter un Roi, non plus qu'une Confidente ; car il auroit aussi mauvaise mine sous le masque, qu'à visage découvert ; & partant je conclus qu'il ne soit pas reçu. Et moi, répartit la Rancune, je soutiens qu'on le doit recevoir, & qu'il sera fort propre pour représenter un Nain, quand il en sera besoin, ou quelque monstre, comme celui de l'Andromede ; cela sera plus naturel que d'en faire d'artificiels. Et quant à la déclamation, je puis vous assurer que ce sera un autre Orphée qui attirera tout le monde après lui : dernièrement quand nous cherchions Mademoiselle Angélique, l'Olive & moi, nous le rencontrâmes monté sur un mulet semblable à lui, c'est-à-dire petit. Comme nous marchions, il se mit à déclamer des Vers de Pyrame avec tant d'amphase, que des passans qui conduisoient des ânes, s'approchèrent du mulet & l'écoutèrent avec

an d'attention, qu'ils ôterent leurs cha-
 peaux de leur tête pour le mieux ouir, &
 le suivirent jusqu'au logis où nous arrêta-
 mes pour boire un coup. Si donc il a été
 capable d'attirer l'attention de ces âniers,
 imaginez ce que ne feront pas ceux qui sont
 incapables de faire le discernement des bel-
 les choses. Cette faillie fit rire tous ceux
 qui l'avoient entendue, & l'on fut d'avis de
 faire entrer Ragotin pour l'entendre lui-
 même. On l'appella, il vint, il entra, &
 après avoir fait une douzaine de révéren-
 ces, il commença sa harangue en cette for-
 me : Illustres personnages, auguste Senat
 du Parnasse ! (il s'imaginait sans doute d'être
 dans le Barreau du Présidial du Mans,
 où il n'étoit gueres entré depuis qu'il y
 avoit été reçu Avocat, ou dans l'Acadé-
 mie des Puristes) l'on dit en commun pro-
 verbe ; que les mauvaises compagnies cor-
 rompent les bonnes mœurs ; & par un
 contraire, les bonnes dissipent les mauvai-
 ses ; & rendent les personnes semblables
 à ceux qui les composent. Cet exorde si
 bien débité, fit croire aux Comédiennes

qu'il alloit débiter un Sermon ; car elles tournerent la tête , & eurent beaucoup de peine à s'empêcher de rire ; quelque Critique glosera peut-être sur ce mot de Sermon : mais pourquoi Ragotin n'eût-il pas été capable d'une telle sottise , puisqu'il avoit bien fait chanter des chants d'Eglise en sérénade avec des orgues ? mais il continua : Je me trouve si destitué de vertus que je desire m'associer à votre illustre Troupe pour en apprendre , & pour m'y façonner ; car vous êtes les interprètes de Muses , les échos vivans de leurs cher nourrissons ; & vos mérites sont si connus à toute la France , que l'on vous admire jusques au-delà des Poles. Pour vous, mes Demoiselles , vous charmez tous ceux qui vous considerent , & l'on ne sçauroit ouïr l'harmonie de vos belles voix , sans être ravi en admiration ; aussi beaux Anges en chair & en os , tous les plus doctes Poëtes ont rempli leurs vers de vos louanges les Alexandres & les Césars n'ont jamais égalé la valeur de Monsieur le Destin , & des autres héros de cette illustre Troupe

Il ne faut donc pas vous étonner si je desire avec tant de passion d'en accroître le nombre, ce qui vous sera facile si vous me faites l'honneur de m'y recevoir, vous protestant au reste, de ne vous être point à charge, ni prétendre de participer aux émolumens du Théâtre, mais seulement vous être très-humble & très-obéissant serviteur. On le pria de sortir pour un moment, afin que l'on pût résoudre sur le sujet de sa harangue, & y procéder avec les formes. Il sortit, & l'on commençoit d'opiner quand le Poëte se jeta à la traverse pour former une seconde opposition: mais il fut relancé par la Rancune, qui l'eût encore mieux poussé s'il n'eût regardé son habit neuf, qu'il avoit acheté de l'argent qu'il lui avoit prêté. Enfin, il fut conclu qu'il seroit reçu pour être le divertissement de la compagnie. On l'appella, & quand il fut entré, le Destin prononça en sa faveur; l'on fit les cérémonies accoutumées, il fut écrit sur le registre, prêta le serment de fidélité; on lui donna le not avec lequel tous les Comédiens se re-

connoissent , & soupa ce soir-là avec toute la Caravane.

C H A P I T R E I V.

*Départ de Léandre , & de la Troupe
Comique pour aller à Alençon ;
disgrace de Ragotin.*

A P R E'S le souper , il n'y eut personne qui ne félicitât Ragotin de l'honneur qu'on lui avoit fait de le recevoir dans la Troupe , de quoi il s'enfla si fort que son pourpoint s'en ouvrit en deux endroits. Cependant Léandre prit occasion d'entretenir sa chere Angélique , à laquelle il réitéra le dessein qu'il avoit fait de l'épouser : mais il le dit avec tant de douceurs , qu'elle ne lui répondit que des yeux , d'où elle laissa couler quelques larmes ; je ne sçai si ce fut de joie des belles promesses de Léandre , ou de tristesse de son départ ; quoi qu'il en soit , ils se firent beaucoup de caresses , la Caverne n'y apportant plus d'obstacle. La nuit étant déjà fort avancée ,

il fallut se retirer. Léandre prit congé de toute la compagnie, & s'en alla coucher. Le lendemain il se leva de bon matin, partit avec le Fermier de son pere, & fit tant par ses journées qu'il arriva en la maison de son pere qui étoit malade, lequel lui témoigna d'être bien-aïse de sa venue, & selon que ses forces le lui permirent, lui exprima la douleur que lui avoit causé son absence; & lui dit ensuite, qu'il avoit bien de la joie de le revoir pour lui donner sa dernière bénédiction, & avec elle tous ses biens, nonobstant l'affliction qu'il avoit eue de sa mauvaise conduite, mais qu'il croyoit qu'il en useroit mieux à l'avenir: nous apprendrons la suite à son retour. Les Comédiens & Comédiennes étant habillés & habillées, chacun amassa ses nipes, l'on remplit les coffres, l'on fit les bales du bagage comique, & l'on prépara tout pour partir; il manquoit un cheval pour une des Demoiselles, parce que l'un de ceux qui les avoient loués s'étoit dédit; l'on prioit l'Olive d'en chercher un autre quand Ragotin entra, lequel ayant oui cette pro-

position, dit qu'il n'en étoit pas besoin, parce qu'il en avoit un pour porter Mademoiselle de l'Etoile ou Angélique en croupe, attendu qu'à son avis l'on ne pourroit pas aller en un jour à Alençon, y ayant dix grandes lieues du Mans; qu'en y mettant deux jours, comme nécessairement il le falloit, son cheval ne seroit pas trop fatigué de porter deux personnes; mais l'Etoile l'interrompant lui dit, qu'elle ne pourroit pas se tenir en croupe, ce qui affligea fort le petit homme, qui fut un peu consolé quand Angélique dit que si seroit bien elle. Ils déjeûnerent tous, & l'Opérateur & sa femme furent de la partie; mais pendant que l'on apprêtoit le déjeûner, Ragotin prit l'occasion pour parler au Seigneur Ferdinandi, auquel il fit la même harangue qu'il avoit faite à l'Avocat dont nous avons parlé, quand il le prenoit pour lui, à laquelle il répondit qu'il n'avoit rien oublié à mettre tous les secrets de la magie en pratique, mais sans aucun effet; ce qui l'obligeoit à croire que l'Etoile étoit plus grande Magicienne

que lui n'étoit Magicien , qu'elle avoit des charmes beaucoup plus puissans que les siens , & que c'étoit une dangereuse personne , qu'il avoit grand sujet de craindre. Ragozin vouloit répartir , mais on les pressa de laver les mains , & de se mettre à table , ce qu'ils firent tous : après le déjeuner , Inezile témoigna à tous ceux de la Troupe , & principalement aux Demoiselles , le déplaisir qu'elle & son mari avoient d'un si prompt départ , leur protestant qu'ils eussent bien désiré de les suivre à Alençon , pour avoir l'honneur de leur conversation plus long-tems , mais qu'ils seroient obligés de monter en Théâtre pour débiter leurs drogues , & par conséquent faire des farces ; que cela étant public & ne coûtant rien , le monde y va plus facilement qu'à la Comédie , où il faut bailler de l'argent , & qu'ainsi au lieu de les servir ils leur pourroient nuire ; & que pour l'éviter ils avoient résolu de monter au Mans après leur départ. Alors ils s'embrassèrent les uns les autres , & se dirent mille douceurs. Les Demoiselles pleure-

rent , & enfin tous se firent de grands complimens , à la réserve du Poëte , qui en d'autres occasions eût parlé plus que quatre , & en celle-ci il demeura muet , la séparation d'Inezile lui ayant été un si furieux coup de foudre , qu'il ne le put jamais parer , nonobstant qu'il s'estimât tout couvert des lauriers du Parnasse. La charrette étant chargée & prête à partir , la Caverne y prit place au même endroit que vous avez vû au commencement de ce Roman. L'Etoile monta sur un cheval que le Destin conduisoit , & Angélique se mit derriere Ragotin , qui avoit pris avantage en montant à cheval , pour éviter un second accident de sa carabine , qu'il n'avoit pourtant pas oubliée , car il l'avoit pendue à sa bandouliere ; tous les autres allerent à pied , au même ordre que quand ils arriverent au Mans. Quand ils furent dans un petit bois qui est au bout du pavé , environ une lieue de la ville , un cerf qui étoit poursuivi par les gens de Monsieur le Marquis de Lavardin , leur traversa le chemin , & fit peur au cheval de Ragotin qui

alloit devant, ce qui lui fit quitter l'étrier, & mettre en même tems la main à sa carabine : mais comme il le fit avec précipitation, le talon se trouva justement sous son aisselle, & comme il avoit la main à la détente, le coup partit, & parce qu'il l'avoit beaucoup chargée, & à balle, elle repoussa si furieusement qu'elle le renversa par terre ; & en tombant le bout de la carabine donna contre les reins d'Angélique, qui tomba aussi, mais sans se faire aucun mal, car elle se trouva sur ses pieds ; pour Ragotin, il donna de la tête contre la souche d'un vieil arbre pourri, qui étoit environ un pied hors de terre, qui lui fit une assez grosse bosse au-dessus de la temple ; l'on y mit une piece d'argent, & on lui banda la tête avec un mouchoir, ce qui excita de grands éclats de rire à tous ceux de la Troupe, ce qu'ils n'eussent peut-être pas fait s'il y eût eu un plus grand mal, encore ne sçait-on ; car il est bien difficile de s'en empêcher en de pareilles occasions, aussi ils s'en régalerent comme il faut, ce qui pensa faire enrager le petit homme,

lequel fut remonté sur son cheval, & semblablement Angélique, qui ne lui permit pas de recharger sa carabine, comme il le vouloit faire, & l'on continua de marcher jusqu'à la Guerche, où l'on fit repaître la charrette, c'est-à-dire les quatre chevaux qui y étoient attelés, & les deux autres porteurs. Tous les Comédiens goûtèrent; pour les Demoiselles elles se mirent sur un lit, tant pour se reposer que pour considérer les hommes qui bûvoient à qui mieux mieux, & sur tous la Rancune & Ragotin (à qui l'on avoit débandé la tête, à laquelle la piece d'argent avoit repercuté la contusion) qui se le portoient à une fanté qu'ils s'imaginoient que personne n'entendoit, ce qui obligea Angélique de crier à Ragotin: Monsieur, prenez garde à vous, & songez à bien conduire votre voiture, ce qui démonta un peu le petit Avocat encommédienné, lequel fit aussitôt cession d'armes, ou plutôt de verres avec la Rancune. L'on paya l'hôtesse, l'on remonta à cheval, & la caravane comique marcha. Le tems étoit beau, & le che-

min de même , ce qui fut cause qu'ils arriverent de bonne heure à un bourg qu'on appelle Vivain. Ils descendirent au Coqhardi , qui est le meilleur logis ; mais l'hôtesse (qui n'étoit pas la plus agréable du pays du Maine) fit quelque difficulté de les recevoir , disant qu'elle avoit beaucoup de monde , entr'autres un Receveur des Tailles de la Province , & un autre Receveur des épices du Présidial du Mans , avec quatre ou cinq Marchands de toile. La Rancune , qui songea à faire quelque tour de son métier , lui dit qu'ils ne demandoient qu'une chambre pour les Demoiselles , & que pour les hommes ils se coucheroient comme que ce fût , & qu'une nuit étoit bien-tôt passée , ce qui adoucit un peu la fierté de la Dame Cabaretiere. Ils entrèrent donc , & l'on ne déchargea point la charrette ; car il y avoit dans la basse-cour une remise de carrosse où on la mit , & on la ferma à clef , & l'on donna une chambre aux Comédiennes , où tous ceux de la Troupe souperent , & quelque tems après les Demoiselles se coucherent

dans deux lits qu'il y avoit, ſçavoir l'Etoile dans un, & la Caverne & ſa fille Angélique dans l'autre ; vous jugez bien qu'elles ne manquerent pas à fermer la porte, auffi bien que les deux Receveurs, qui ſe retirerent auffi dans une autre chambre, où ils firent porter leurs valifes qui étoient pleines d'argent, ſur lequel la Rancune ne put pas mettre la main ; car ils ſe precautionnerent bien ; mais les Marchands payerent pour eux. Ce méchant homme eut aſſez de prévoyance pour être logé dans la même chambre où ils avoient fait porter leurs bales. Il y avoit trois lits dont les Marchands en occupoient deux, & l'Olive & la Rancune l'autre, lequel ne dort point : mais quand il connut que les autres dormoient ou devoient dormir, il ſe leva doucement pour faire ſon coup, qui fut interrompu par un des Marchands auquel il étoit ſurvenu un mal de ventre, avec une envie de le décharger, ce qui l'obligea à ſe lever, & la Rancune à regagner le lit. Cependant le Marchand qui logeoit ordinairement dans ce logis, &

qui en sçavoit toutes les issues, alla par la porte qui conduisoit à une petite galerie, au bout de laquelle étoient les lieux communs (ce qu'il fit pour ne donner pas mauvaise odeur aux vénérables Comédiens). Quand il se fut vuïdé, il retourna au bout de la galerie; mais au lieu de prendre le chemin qui conduisoit à la chambre d'où il étoit parti, il prit de l'autre côté & descendit dans la chambre où les Receveurs étoient couchés (car les deux chambres & les montées étoient disposées de la sorte) il s'approcha du premier lit qu'il rencontra, croyant que ce fût le sien, & une voix à lui inconnue lui demanda qui est là ? il passa sans rien dire à l'autre lit où on lui dit de même, mais d'un ton plus élevé, & en criant : l'hôte, de la chandelle, il y a quelqu'un dans notre chambre; l'hôte fit lever une servante, mais devant qu'elle fût en état de comprendre qu'il falloit de la lumiere, le Marchand eut le loisir de remonter & de descendre par où il étoit allé. La Rancune, qui entendoit tout ce débat (car il n'y

avoit qu'une simple cloison d'ais entre les deux chambres) ne perdit pas tems , mais dénoua habilement les cordes de deux bales , dans chacune desquelles il prit deux pieces de toile , & renoua les cordes , comme si personne n'y eût touché , car il sçavoit le secret qui n'est connu que de ceux du métier , non plus que leur numéro & leurs chiffres. Il en vouloit attaquer une autre quand le Marchand entra dedans la chambre , & y ayant oui marcher , dit : qui est-là ? La Rancune , qui ne manquoit point de repartie (après avoir fourré les quatre pieces de toile dans le lit) dit que l'on avoit oublié à mettre un pot de chambre , & qu'il cherchoit la fenêtre pour piffer ; le Marchand , qui n'étoit pas encore recouché , lui dit : attendez Monsieur , je la vais ouvrir , car je sçai mieux où elle est que vous ; il l'ouvrit & se remit au lit. La Rancune s'approcha de la fenêtre , par laquelle il pissâ aussi copieusement que quand il arrosa un Marchand du bas Maine , avec lequel il étoit couché dans un cabaret de la ville du Mans ,

omme vous avez vû dans le fixième Chapitre de la premiere Partie de ce Roman ; après quoi il se retourna coucher sans fermer la fenêtre. Le Marchand lui cria qu'il ne devoit pas l'avoir laissée ouverte, & l'autre lui cria encore plus haut qu'il la fermât s'il vouloit, que pour lui il n'eût pas pû retrouver son lit dans l'obscurité, ce qui n'étoit pas quand elle étoit ouverte, parce que la Lune luisoit bien fort dans la chambre ; le Marchand appréhendant qu'il ne lui voulût faire une querelle d'Allemand, se leva sans lui repartir, ferma la fenêtre & se remit au lit, où il ne dormoit pas, dont bien lui prit ; car sa bale n'eût pas eu meilleur marché que les deux autres. Cependant l'hôte & l'hôtesse crioient à la chambriere d'allumer vite de la chandelle : elle s'en mettoit en devoir ; mais comme il arrive ordinairement, que plus l'on s'empresse moins l'on avance ; aussi cette misérable servante souffla les charbons plus d'une heure sans la pouvoir allumer ; l'hôte & l'hôtesse lui disoient mille malédictions, & les Receveurs crioient

toujours plus fort de la chandelle ; enfi quand elle fut allumée, l'hôte & l'hôteſſe & la ſervante monterent à leur chambre où n'ayant trouvé perſonne, ils leur direr qu'ils avoient grand tort de mettre ain tous ceux du logis en allarme ; eux ſoutenoient toujours d'avoir vû & oui un homme, & de lui avoir parlé ; l'hôte paſſa d l'autre côté, & demanda aux Comédiens & aux Marchands ſi quelqu'un d'eux étoit forti ; ils dirent tous que non, à la réſerve de Monsieur, dit un des Marchands, parlant de la Rancune, qui s'eſt levé pour piſſer par la fenêtre ; car l'on n'a point donné de pot-de-chambre. L'hôte cria fort la ſervante de ce manquement, & alla retrouver les Receveurs, auſquels il dit qu'il falloit qu'ils euſſent fait quelque mauvais ſonge, car perſonne n'avoit bougé ; & après leur avoir dit qu'ils dormiſſent bien, & qu'il n'étoit pas encore jour, ils ſe retirèrent. Si-tôt qu'il fut venu, je veux dire le jour, la Rancune ſe leva & demanda la clef de la remiſe, où il entra pour cacher les quatre pieces de toile qu'il avoit dé-

robées , & qu'il mit dans une des bales de la charrette.

C H A P I T R E V.

Ce qui arriva aux Comédiens entre Vivain & Alençon. Autre disgrâce de Ragotin.

T O U S les Héros & Héroïnes de la Troupe Comique partirent de bon matin , & prirent le grand chemin d'Alençon , & arriverent heureusement au Bourg-le-Roi , que le vulgaire appelle le Boulerey , où ils dînerent & se reposèrent quelque tems , pendant lequel on mit en avant si l'on passeroit par Arsonnay , qui est un village à une lieue d'Alençon , ou si l'on prendroit de l'autre côté pour éviter Barrée , qui est un chemin où pendant les plus grandes chaleurs de l'été il y a de la boue , où les chevaux enfoncent jusqu'aux angles ; l'on consulta là-dessus le Charretier , lequel assura qu'il passeroit par-tout,

ses quatre chevaux étant les meilleurs de tous les attelages du Mans ; d'ailleurs qu'il n'y avoit qu'environ cinq cents pas de mauvais chemin , & que celui des communes de S. Pater , où il faudroit passer , n'étoit guere plus beau & beaucoup plus long : qu'il n'y auroit que les chevaux & la charrette qui entreroient dans la boue , parce que les gens de pied passeroient dans les champs , quittes pour ajamber certaines fascines qui ferment les terres afin que les chevaux n'y puissent pas entrer : on les appelle en ce pays-là des éthaliers. Ils enfilèrent donc ce chemin-là ; Mademoiselle de l'Etoile dit qu'on l'avertît quand l'on en seroit près , parce qu'elle aimoit mieux aller à pied en beau chemin , qu'à cheval dans la boue ; Angélique en dit autant , & semblablement la Caverne , qui appréhenda que la charrette ne versât. Quand ils furent sur le point d'entrer dans ce mauvais chemin , Angélique descendit de la croupe du cheval de Ragotin. Le Destin fit mettre pied à terre à l'Etoile , & l'on aida à la Caverne à descendre de la charrette. Roquebrune

monta sur le cheval de l'Etoile, & suivit Ragotin qui alloit après la charrette : quand ils furent au plus boueux du chemin, & à un lieu où il n'y avoit d'espace que pour la charrette, quoique le chemin fût fort large ; ils firent rencontre d'une vingtaine de chevaux de voiture, que cinq ou six payfans conduisoient, qui se mirent à crier au charretier de reculer, le charretier leur crioit encore plus fort, reculez vous-mêmes, vous le ferez plus aisément que moi ; de détourner ni à droit ni à gauche, cela ne se pouvoit nullement ; car de chaque côté il n'y avoit que des fondrières infondables. Les voituriers voulant faire les mauvais, s'avancerent si brusquement contre la charrette, en criant si fort, que les chevaux en prirent tant de peur qu'ils en rompirent leurs traits & se jetterent dans les fondrières ; le timonier se détourna tant soit peu sur la gauche, ce qui fit avancer la roue du même côté, qui pour ne trouver point de ferme, fit verser la charrette. Ragotin, tout bouffi d'orgueil & de colere, crioit comme un démoniaque contre les voitu-

riers , & croyant de pouvoir passer au côté droit , où il sembloit y avoir du vuide ; car il vouloit joindre les voituriers qu'il menaçoit de sa carabine , pour les faire reculer. Il s'avança donc ; mais son cheval s'embourba si fort , que tout ce qu'il put faire ce fut de desétriner promptement & desarçonner à même tems , & de mettre pied à terre : mais il enfonça jusqu'aux aisselles , & s'il n'eût pas étendu les bras , il eût enfoncé jusqu'au menton. Cet accident si imprévû fit arrêter tous ceux qui passoient dans les champs pour penser à y remédier. Le Poëte qui avoit toujours bravé la fortune , s'arrêta doucement , & fit reculer son cheval jusqu'à ce qu'il eût trouvé le sec. Les voituriers voyant tant d'hommes qui avoient tous chacun un fusil sur l'épaule & une épée au côté , reculèrent sans bruit de peur d'être battus , & prirent un autre chemin. Cependant il fallut songer à remédier à tout ce desordre , & l'on dit qu'il falloit commencer par Monsieur Ragotin & par son cheval , car ils étoient tous deux en grand péril. L'Olive & l'

Rancune furent les premiers qui s'en mirent en devoir ; mais quand ils s'en voulurent approcher, ils enfoncerent jusqu'aux cuisses, & ils auroient encore enfoncé s'ils eussent avancé davantage : tellement qu'après avoir fondé en plusieurs endroits sans y trouver du ferme, la Rancune qui avoit toujours des expédiens d'un homme de son naturel dit, sans rire, qu'il n'y avoit point d'autre remede pour sortir Monsieur Rago-tin du danger où il étoit, que de prendre la corde de la charrette (qu'aussi-bien il la falloit décharger) & la lui attacher au cou, & le faire tirer par les chevaux qui s'étoient remis dans le grand chemin. Cette proposition fit rire tous ceux de la compagnie, mais non pas Rago-tin, qui en eut autant de peur, comme quand la Rancune lui vouloit couper son chapeau sur le visage, quand il l'avoit enfoncé dedans. Mais le charretier qui s'étoit hasardé pour relever les chevaux, le fit encore pour Rago-tin ; il s'approcha de lui, & à diverses reprises le sortit & le conduisit dans le champ où étoient les Comédiennes, qui ne pûrent

s'empêcher de rire , le voyant en si bel équipage ; elles s'en contraignirent pourtant tant qu'elles pûrent : cependant le charretier retourna son cheval , qui étant assez vigoureux sortit avec un peu d'aide , & alla trouver les autres : ensuite de quoi l'Olive & la Rancune & le même charretier , qui étoient déjà tous gâtés de la boue , déchargèrent la charrette , la remuerent , & la rechargerent. Elle fut aussitôt réatelée , & les chevaux la fortirent de ce mauvais pas. Ragotin remonta sur son cheval avec peine , car le harnois étoit tout rompu : mais Angélique ne voulut pas se remettre derriere lui , pour ne gâter ses habits. La Caverne dit qu'elle iroit bien à pied , ce que fit aussi l'Étoile, que le Destin continua de conduire jusqu'aux Chênes verts , qui est le premier logis que l'on trouve en venant du Mans au Faubourg de Mont-fort , où ils s'arrêterent , n'osant pas entrer dans la Ville dans un si étrange desordre. Après que ceux qui avoient travaillé eurent bû , ils employerent le reste du jour à faire sécher leurs habits , après en

avoir pris d'autres dans les coffres que l'on avoit déchargés ; car ils en avoient eu chacun en présent de la Noblesse Mancelle. Les Comédiennes souperent légèrement , à cause de la lassitude du chemin qu'elles avoient été contraintes de faire à pied , ce qui les obligea aussi à se coucher de bonne-heure. Les Comédiens ne se couchèrent qu'après avoir bien soupé. Les uns & les autres étoient à leur premier sommeil, environ les onze heures , quand une troupe de cavaliers frapperent à la porte de l'hôtellerie ; l'hôte répondit que son logis étoit plein , & d'ailleurs qu'il étoit heure indue. Ils recommencerent à frapper plus fort, en menaçant d'enfoncer la porte. Le Destin, qui avoit toujours Saldaigne en tête , crut que c'étoit lui qui venoit à force ouverte pour enlever l'Etoile : mais ayant regardé par la fenêtre , il apperçut, à la faveur de la clarté de la Lune , un homme qui avoit ses mains liées par-derriere , ce qu'ayant dit fort bas à ses compagnons , qui étoient tous aussi-bien que lui en état de le bien recevoir ; Ragotin dit assez haut que c'é-

toit Monsieur de la Rappiniere qui avoit pris quelque voleur , car il en étoit à la quête. Ils furent confirmés en cette opinion , quand ils ouïrent faire commandement à l'hôte d'ouvrir de par le Roi. Mais pourquoi diable , dit la Rancune , ne l'a-t-il mené au Mans ou à Beaumont-le-Vicomte , ou au pis aller à Fresnay ? car encore que ce Faubourg soit du Maine , il n'y a point de prisons ; il faut qu'il y ait là du mystere ! L'hôte fut contraint d'ouvrir à la Rappiniere qui entra avec dix archers, lesquels menoiert un homme attaché comme je vous viens de dire , & qui ne faisoit que rire , sur-tout quand il regardoit la Rappiniere , ce qu'il faisoit fixément contre l'ordinaire des criminels ; & c'est la premiere raison pourquoi il ne le mena pas au Mans. Or vous sçauréz que la Rappiniere ayant appris que l'on avoit fait plusieurs voleries , & pillé quelques maisons champêtres , il se mit en devoir de chercher les malfaiçteurs. Comme lui & ses archers approchoient de la forêt de Persaine, ils virent un homme qui en sortoit ; mais

quand il apperçut cette troupe d'hommes
 à cheval, il reprit le chemin du bois, ce
 qui fit juger à la Rappiniere que ce pou-
 voit en être un. Il piqua si fort & ses gens
 aussi, qu'ils attraperent cet homme, qui
 se répondit qu'en termes confus aux inter-
 rogats que la Rappiniere lui fit, mais qui
 ne parut point de l'être; au contraire il se
 mit à rire & à regarder fixément la Rap-
 piniere, lequel tant plus il le confidéroit,
 tant plus il s'imaginait de l'avoir vû autre-
 fois, & il ne se trompoit pas: mais du tems
 qu'ils s'étoient vûs l'on portoit les cheveux
 courts & de grandes barbes, & cet hom-
 me-là avoit la chevelure fort longue &
 point de barbe, & d'ailleurs les habits dif-
 férens; tout cela lui en ôtoit la connoissan-
 ce. Il le fit néanmoins attacher à un banc
 de la table de la cuisine, qui étoit à dis-
 cret à l'antique, & le laissa en la garde de
 deux archers, & s'en alla coucher après
 avoir fait un peu de collation. Le lende-
 main le Destin se leva le premier, & en
 passant par la cuisine il vit les archers en-
 dormis sur une méchante paille, & un

homme attaché à un des bancs de la table lequel lui fit signe de s'approcher, ce qu'il fit ; mais il fut fort étonné quand le prisonnier lui dit : Vous souvient-il quand vous fûtes attaqué à Paris sur le Pont-neuf, où vous fûtes volé, & principalement d'une boîte de portrait ? J'étois alors avec le sieur de la Rappiniere, qui étoit notre Capitaine ; ce fut lui qui me fit avancer pour vous attaquer, vous sçavez tout ce qui se passa. J'ai appris que vous avez tout sçû de Deguin à l'heure de sa mort, & que la Rappiniere vous a rendu votre boîte. Vous avez une belle occasion de vous venger de lui ; car s'il me mene au Mans, comme on fera peut-être, j'y serai pendu sans doute mais il ne tiendra qu'à vous qu'il ne soit de la danse. Il ne faudra que joindre votre déposition à la mienne, & puis vous sçavez comme va la Justice du Mans. Le Destin le quitta, & attendit que la Rappiniere fût levé. Ce fut pour lors qu'il témoigna bien qu'il n'étoit pas vindicatif, car il l'avertit du dessein du criminel, en lui disant tout ce qu'il avoit dit de lui, & ensuite lui con-

seilla de s'en retourner & de laisser ce misérable. Il vouloit attendre que les Comédiennes fussent levées pour leur donner le bon jour ; mais le Destin lui dit franchement que l'Etoile ne le pourroit pas voir sans s'emporter furieusement contre lui avec justice. Il lui dit de plus , que si le Vi-Bailly d'Alençon (qui est le Prevôt de ce Bailliage-là) sçavoit tout ce manége , il le viendroit prendre. Il le crut , fit détacher le prisonnier , qu'il laissa en liberté , monta à cheval avec ses archers , & s'en alla sans payer l'hôtesse (ce qui lui étoit assez ordinaire) & sans remercier le Destin , tant il étoit troublé. Après son départ, le Destin appella Roquebrune , l'Olive , & le Décorateur qu'il mena dans la Ville , & allerent directement au grand Jeu de Paume , où ils trouverent six Gentilshommes qui jouoient partie. Il demanda le maître du tripot ; & ceux qui étoient dans la galerie ayant connu que c'étoient des Comédiens , dirent aux joueurs que c'étoient des Comédiens , & qu'il y en avoit un qui avoit fort bonne mine. Les joueurs ache-

verent leur partie , & monterent dans une chambre pour se faire frotter , tandis que le Destin traitoit avec le maître du Jeu de Paume. Ces Gentilshommes étant descendus à demi-vêtus , saluerent le Destin & lui demanderent toutes les particularités de la Troupe , de quel nombre de personnes elle étoit composée ? s'il y avoit de bons acteurs ? s'ils avoient de beaux habits , & si les femmes étoient belles ? Le Destin répondit sur tous ces chefs , ensuite de quoi ces Gentilshommes lui offrirent service , & prièrent le maître de les accommoder , ajoutant que s'ils avoient patience qu'ils fussent tout-à-fait habillés , qu'ils boiroient ensemble , ce que le Destin accepta pour faire des amis , en cas que Saldaigne le cherchât encore , car il en avoit toujours de l'appréhension. Cependant il convint du prix pour le louage du tripot : & ensuite le Décorateur alla chercher un menuisier pour bâtir le Théâtre suivant le modele qu'il lui bailla ; & les joueurs étant habillés , le Destin s'approcha d'eux de si bonne grace , & avec sa grand-mine , leur fit pa-

roître tant d'esprit, qu'ils conçurent de l'amitié pour lui. Ils lui demanderent où la Troupe étoit logée; & lui leur ayant répondu qu'elle étoit aux Chênes-verts en Montforts, ils lui dirent: allons boire dans un qui sera votre fait: nous voulons vous aider à faire le marché. Ils y allerent, furent d'accord du prix pour trois chambres, & y déjeûnerent très-bien. Vous pouvez bien croire que leur entretien ne fut que de Vers & de Pieces de Théâtre, ensuite de quoi ils firent grande amitié, & allerent avec lui voir les Comédiennes qui étoient sur le point de dîner, ce qui fut cause que ces Gentilshommes ne demeurèrent pas long-tems avec elles. Ils les entretenrent pourtant agréablement pendant le peu de tems qu'ils y furent, ils leur offriront service & protection; car c'étoient des principaux de la Ville. Après le dîner l'on fit porter le bagage comique à la Coupe-d'or, qui étoit le logis que le Destin avoit retenu; & quand le Théâtre fut en état, ils commencerent à représenter. Nous les laisserons dans cet exercice, dans le-

quel ils firent tous voir qu'ils n'étoient pas apprentifs , & retournerons voir ce que fait Saldaigne depuis sa chûte.

CHAPITRE VI.

Mort de Saldaigne.

V O U S avez vû dans le XII. Chapitre de la seconde Partie de ce Roman , comme Saldaigne étoit demeuré dans un lit malade de sa chûte , dans la maison du Baron d'Arques , à l'appartement de Verville , & ses valets si yvres dans une hôtellerie d'un Bourg distant de deux lieues de ladite maison , que celui de Verville eut bien de la peine à leur faire comprendre que la Demoiselle s'étoit sauvée , & que l'autre homme que son maître leur avoit donné la suivoit avec l'autre cheval. Après qu'ils se furent bien frottés les yeux , & bâillé chacun trois ou quatre fois , & allongé les bras en s'étirant , ils se mirent en devoir de la chercher. Ce valet leur fit prendre un chemin , par lequel il sçavoit

bien qu'ils ne la trouveroient pas , suivant l'ordre que son maître lui en avoit donné : aussi ils roulerent trois jours , au bout desquels ils s'en retournerent trouver Saldaigne , qui n'étoit pas encore guéri de sa chute , ni même en état de quitter le lit , auquel ils dirent que la fille s'étoit sauvée , mais que l'homme que Monsieur de Verville leur avoit baillé la suivoit à cheval. Saldaigne pensa enrager à la réception de cette nouvelle : & bien prit à ses valets qu'il étoit au lit & attaché par une jambe ; car s'il eût été de bout, ou s'il eût pû se lever , ils n'eussent pas seulement essuyé des paroles , comme ils firent , mais il les auroit roués de coup de bâton ; car il pesta si furieusement contr'eux , leur disant toutes les injures imaginables , & se mit si fort en colere , que son mal augmenta & la fièvre le reprit ; ensorte que quand le Chirurgien vint pour le panser , il appréhenda que la gangrene ne se mît à sa jambe , tant elle étoit enflammée ; & même il y avoit quelque lividité , ce qui l'obligea d'aller trouver Verville , auquel il compta

cet accident , lequel douta bien de ce qui l'avoit causé , & qui alla aussi-tôt voir Saldaigne pour lui demander la cause de son altération , ce qu'il sçavoit assez : car il avoit été averti par son valet de tout le succès de l'affaire ; & l'ayant appris de lui-même , il lui redoubla sa douleur , en lui disant que c'étoit lui qui avoit tramé cette piece , pour lui éviter la plus mauvaise affaire qui lui pût jamais arriver ; car , lui dit-il , vous voyez bien que personne n'a voulu retirer cette fille ; & je vous déclare que si j'ai souffert que ma femme , votre sœur , l'ait logée céans , ce n'a été qu'à dessein de la remettre entre les mains de son frere & de ses amis. Dites-moi un peu : que seriez-vous devenu si l'on avoit fait des informations contre vous pour un rapt , qui est un crime capital , & que l'on ne pardonne point ? vous croyez peut-être que la bassesse de sa naissance , & la profession qu'elle fait vous auroit excusé de cette licence : & en cela vous vous flattez ; car apprenez qu'elle est fille de Gentilhomme & de Demoiselle , & qu'au bout vous n'y

auriez pas trouvé votre compte ; & après tout , quand les moyens de la Justice auroient manqué , sçachez qu'elle a un frere qui s'en feroit vengé , car c'est un homme qui a du cœur , & vous l'avez éprouvé en plusieurs rencontres , ce qui vous devoit obliger à avoir de l'estime pour lui , plutôt que de le persécuter comme vous faites. Il est tems de cesser ces vaines poursuites , où vous pourriez à la fin succomber ; car vous sçavez bien que le desespoir fait tout hasarder ; il vaut donc mieux pour vous le laisser en paix. Ce discours , qui devoit obliger Saldaigne à rentrer en lui-même , ne servit qu'à lui redoubler sa rage , & à lui faire prendre d'étranges résolutions , qu'il dissimula en présence de Verville , & qu'il tâcha depuis à exécuter. Il se dépêcha de guérir ; & si-tôt qu'il fut en état de pouvoir monter à cheval , il prit congé de Verville , & à même tems il prit le chemin du Mans , où il croyoit de trouver la Troupe : mais ayant appris qu'elle en étoit partie pour aller à Alençon , il se résolut d'y aller. Il passa par Vivain , où

il fit repaître ses gens & trois coupe-jarrets qu'il avoit pris avec lui. Quand il entra au logis du Coq-hardi, où il mit pied à terre, il entendit une grande rumeur; c'étoient les marchands de toile, qui, étant allés au marché à Beaumont, s'étoient apperçûs du larcin que leur avoit fait la Rancune, & étoient revenus s'en plaindre à l'hôtesse, qui en criant bien fort, leur soutenoit qu'elle n'en étoit pas responsable, puisqu'ils ne lui avoient pas baillé leurs bales à garder; mais les avoient fait porter dans leurs chambres; & les marchands repliquoient: cela est vrai, mais que diable avez-vous à faire d'y mettre coucher des Bâteleurs; car sans doute c'est eux qui nous ont volés. Mais, repartit l'hôtesse, trouvâtes-vous vos bales crevées ou les cordes défaites? Non, disoient les marchands, & c'est ce qui nous étonne; car elles étoient nouées comme si nous-même l'eussions fait: or allez-vous promener, dit l'hôtesse. Les marchands vouloient repliquer, quand Saldaigne jura qu'il les battroit s'ils menaient plus de bruit. Ces

Les pauvres marchands voyant tant de gens , & de si mauvaise mine , furent contraints de faire silence , & attendirent leur départ pour recommencer leur dispute avec l'hôteſſe. Après que Saldaigne , & ſes gens & ſes chevaux eurent repû , il prit la route d'Alençon , où il arriva fort tard. Il ne dormit point de toute la nuit , qu'il employa à penſer aux moyens de ſe venger ſur le Deſtin , de l'affront qu'il lui avoit fait de lui avoir ravi ſa proie ; & comme il étoit fort brutal , il ne prit que des réſolutions brutales. Le lendemain il alla à la Comédie avec ſes compagnons , qu'il fit paſſer devant , & paya pour quatre : ils n'étoient connus de perſonne , ainſi il leur fut facile de paſſer pour étrangers ; pour lui il entra le viſage couvert de ſon manteau , & la tête enfoncée dans ſon chapeau comme un homme qui ne veut pas être connu. Il ſ'afſit & aſſiſta à la Comédie , où il ſ'ennuya autant que les autres y eurent de ſatisfaction ; car tous admirerent l'Etoile , qui repréſenta ce jour-là la Cléopatre de la pompeuſe Tragédie du grand Pompée, de l'ini-

mitable Corneille. Quand elle fut finie Saldaigne & ses gens demeurèrent dans le Jeu de Paume, résolus d'y attaquer le Destin. Mais cette Troupe avoit si forgagné les bonnes graces de toute la noblesse & de tous les honnêtes bourgeois d'Alençon, que ceux & celles qui la composoient n'alloient point au Théâtre, ni ne s'en retournoient point à leur logis, qu'avec grand cortége. Ce jour-là une jeune Dame, veuve, fort galante, qu'on appelloit Madame de Villefleur, convia les Comédiennes à souper (ce que Saldaigne put facilement entendre) : elles s'en excusèrent civilement ; mais voyant qu'elle persistoit de si honne grace à les en prier, elles lui promirent d'y aller. Ensuite elles se retirèrent, mais très-bien accompagnées, & notamment de ces Gentilshommes qui jouoient à la paume quand le Destin vint pour louer le tripot, & d'un grand nombre d'autres ; ce qui rompit le mauvais dessein de Saldaigne, qui n'osa éclater devant tant d'honnêtes gens, avec lesquels il n'eût pas trouvé son compte. Mais il s'avisa

le la plus insigne méchanceté que l'on puisse imaginer , qui fut d'enlever l'Etoile quand elle sortiroit de chez Madame de Villefleur , & de tuer tous ceux qui voudroient s'y opposer à la faveur de la nuit. Les trois Comédiennes y allerent souper & passer la veillée. Or , comme je vous ai déjà dit , cette Dame étoit jeune & fort galante , ce qui attiroit à sa maison toute la belle compagnie , qui augmenta ce soir-là à cause des Comédiennes. Or Saldaigne s'étoit imaginé d'enlever l'Etoile avec autant de facilité que quand il l'avoit ravie , lorsque le valet du Destin la conduisoit , suivant la maudite invention de la Rappiniere. Il prit donc un fort cheval qu'il fit tenir par un de ses laquais , lequel il posta à la porte de la maison de ladite Dame de Villefleur , qui étoit située dans une petite rue proche du Palais , croyant qu'il lui feroit facile de faire sortir l'Etoile sous quelque prétexte , & la monter promptement sur le cheval , avec l'aide de ses trois hommes qui battoient l'estrade dans la grande place , pour la mener après où il lui plai-

roit. Enfin il se repaiſſoit de ces vaines chimeres , & tenoit déjà la proie en imagination ; mais il arriva qu'un homme d'église (qui n'étoit pas de ceux qui font ſcrupule de tout , & bien ſouvent de rien ; car il fréquentoit les honorables compagnies ; & aimoit ſi fort la Comédie qu'il faiſoit connoiſſance avec tous les Comédiens qui venoient à Alençon , & l'avoit fait fort étroitement avec ceux de notre illuſtre Troupe) alloit veiller ce ſoir-là chez Madame de Villefleur : ayant apperçû un laquais (qu'il ne connoiſſoit point non plus que la livrée qu'il portoit) tenant un cheval par la bride ; & l'ayant enquis à qui il étoit , & ce qu'il faiſoit là , & ſi ſon maître étoit dans la maiſon ? & ayant trouvé beaucoup d'obſcurité en ſes réponſes , il monta à la ſale où étoit la compagnie , à laquelle il raconta ce qu'il avoit vû , & qu'il avoit oüi marcher des perſonnes à l'entrée de la petite rue. Le Deſtin qui avoit obſervé cet homme qui ſe cachoit le viſage de ſon manteau , & qui avoit toujours l'imagination frappée de Saldaigne ,

ne douta point que ce ne fût lui : pourtant n'en avoit rien dit à personne ; mais il voit mené tous ses compagnons chez Madame de Villefleur , pour faire escorte aux Demoiselles qui y veilloient : mais ayant appris de la bouche de l'Ecclésiastique ce que vous venez d'ouïr , il fut confirmé dans sa croyance que c'étoit Saldaigne , qui vouloit hasarder un second enlèvement de sa chère l'Etoile. L'on consulta ce que l'on devoit faire , & l'on conclut que l'on attendroit l'événement , & que si personne ne paroïssoit devant l'heure de la retraite , l'on sortiroit avec toute la précaution que l'on peut prendre en pareilles occasions. Mais l'on ne demeura pas long-tems, qu'un homme inconnu entra , & demanda Mademoiselle de l'Etoile , à laquelle il dit qu'une Demoiselle de ses amies lui vouloit dire un mot à la rue , & qu'elle la prioit de descendre pour un moment. L'on jugea alors que c'étoit par ce moyen que Saldaigne vouloit réussir en son dessein ; ce qui obligea tous ceux de la compagnie à se mettre en état de le bien recevoir : l'on ne trouva

pas bon qu'aucune des Comédiennes descendît ; mais l'on fit avancer une des femmes de chambre de Madame de Ville fleur, que Saldaigne saisit aussi-tôt , croyant que ce fût l'Etoile. Mais il fut bien étonné quand il se trouva investi d'un grand nombre d'hommes armés ; car il en étoit passé une partie par une porte qui est sur la grande place , & les autres par la porte ordinaire ; mais comme il n'avoit du jugement qu'autant qu'un brutal en peut avoir , & sans considérer si ses gens étoient joints à lui , il tira un coup de pistolet , dont un des Comédiens fut blessé légèrement, mais qui fut suivi d'une demi-douzaine qu'on déchargea sur lui. Ses gens qui ouïrent le bruit , au lieu de s'approcher pour le secourir , firent comme font ordinairement ces canailles que l'on employe pour assassiner quelqu'un , qui s'enfuyent quand ils trouvent de la résistance : autant en firent les compagnons de Saldaigne , qui étoit tombé ; car il avoit un coup de pistolet à la tête , & deux dans le corps. L'on apporta de la lumière pour le regarder, mais

personne ne le connut que les Comédiens
 & Comédiennes, qui assurèrent que c'é-
 toit Saldaigne : on le crut mort, quoiqu'il
 ne le fût pas, ce qui fut cause que l'on ai-
 la à son laquais à le mettre de travers sur
 son cheval. Il le mena à son logis, où on
 lui reconnut encore quelque signe de vie,
 ce qui obligea l'hôte à le faire panser ;
 mais ce fut inutilement, car il mourut le
 lendemain. Son corps fut porté en son
 pays, où il fut reçu par ses sœurs & leurs
 maris : elles le pleurerent par contenance,
 mais dans leur cœur elles furent très-aises
 de sa mort. Et j'oserois croire que Mada-
 me de S. Far eût bien voulu que son bru-
 tal de mari eût eu un pareil sort ; & il le
 devoit avoir à cause de la sympathie ;
 pourtant je ne voudrois pas faire un juge-
 ment téméraire. La Justice se mit en de-
 voir de faire quelques formalités : mais
 n'ayant trouvé personne, & personne ne
 se plaignant ; d'ailleurs ceux qui pou-
 voient être soupçonnés étant des princi-
 paux Gentilshommes de la Ville, cela de-
 meura dans le silence. Les Comédiennes

furent conduites à leur logis, où elles apprirent le lendemain la mort de Saldaigne dont elles se réjouirent fort, étant alors en assurance : car par-tout elles n'avoient que des amis, & par-tout ce seul ennemi, car il les suivoit par-tout.

CHAPITRE VII.

Suite de l'Histoire de la Caverne.

LE Destin avec l'Olive allerent le lendemain chez le Prêtre que l'on appelloit Monsieur le Prieur de Saint-Louis, (qui est un titre plutôt honorable que lucratif, d'une petite Eglise qui est située dans une île que fait la riviere de Sarthe entre les deux ponts d'Alençon) pour le remercier de ce que par son moyen ils avoient évité le plus grand malheur qui leur pût jamais arriver, & qui ensuite les avoit mis dans un parfait repos, puisqu'ils n'avoient plus rien à craindre après la mort funeste du misérable Saldaigne, qui continuoit toujours à les troubler. Vous ne devez

devez pas vous étonner si les Comédiens & Comédiennes de cette Troupe avoient reçu le bien-fait d'un Prêtre , puisque vous avez pû voir dans les aventures comiques de cette illustre Histoire , les bons offices que trois ou quatre Curés leur avoient rendus , tant dans le logis où l'on se battoit la nuit , & quel soin de loger & garder Angélique après qu'elle fut retrouvée , & autres que vous avez pû remarquer , & que vous verrez encore à la suite. Ce Prieur , qui n'avoit fait que simplement connoissance avec eux , fit alors une fort étroite amitié , enforte qu'ils se visiterent depuis , & mangerent souvent ensemble. Or un jour que Monsieur de Saint Louis étoit dans la chambre des Comédiennes (c'étoit un Vendredi que l'on ne représentoit pas) , le Destin & l'Etoile prièrent la Caverne d'achever son histoire ; elle eut un peu de peine à s'y résoudre : mais enfin elle toussa trois ou quatre fois , & cracha bien autant , l'on dit qu'elle se moucha aussi & se mit en état de parler , quand Monsieur de Saint Louis voulut sortir , croyant qu'il y eût

quelque secret mystere qu'elle n'eût pas voulu que tout le monde eût entendu ; mais il fut arrêté par tous ceux de la Troupe , qui l'assurerent qu'ils seroient très-aises qu'il apprît leurs aventures : Et j'ose croire , dit l'Etoile (qui avoit l'esprit fort éclairé) ; que vous n'êtes pas venu jusqu'à l'âge où vous êtes sans en avoir éprouvée quelques-unes ; car vous n'avez pas la mine d'avoir toûjours porté la soutane. Ces paroles démonterent un peu le Prieur , qui leur avoua franchement que ses aventures ne rempliroient pas mal une partie de Roman , au lieu des histoires fabuleuses que l'on y met le plus souvent. L'Etoile lui re-partit , qu'elle jugeoit bien qu'elles étoient dignes d'être ouïes , & l'engagea à les raconter à la premiere réquisition qui lui en seroit faite ; ce qu'il promit fort agréablement. Alors la Caverne reprit son histoire encette sorte : Le levrier qui nous fit peur interrompit ce que vous allez apprendre : La proposition que le Baron de Sigognat fit faire à ma mere (par le bon Curé) de l'épouser , la rendit aussi affligée que j'en

étois joyeuse , comme je vous ai déjà dit ; & ce qui augmentoit son affliction , c'étoit de ne sçavoir par quel moyen sortir de son Château : de le faire feule , nous n'eussions pû aller guere loin qu'il ne nous eût fait suivre & reprendre , & ensuite peut-être maltraiter. D'ailleurs c'étoit hasarder à perdre nos nipes , qui étoit le seul moyen qui nous restoit pour subsister ; mais le bonheur nous en fournit un tout-à-fait plausible. Ce baron qui avoit toûjours été un homme fâcheux & sans humanité , ayant passé de excès de l'insensibilité brutale à la plus belle de toutes les passions , qui est l'amour , qu'il n'avoit jamais ressentie ; ce fut avec tant de violence , qu'il en fut malade , & malade à la mort. Au commencement de sa maladie ma mere s'entremet de le servir , mais son mal augmentoit toutes les fois qu'elle approchoit de son lit ; ce qu'elle ayant apperçu (comme elle étoit femme d'esprit) , elle dit à ses domestiques , qu'elle & sa fille leur étoient plutôt des sujets d'empêchemens que nécessaires , & partant qu'elle les prioit de leur procurer

des montures pour nous porter , & une charrette pour le bagage. Ils eurent un peu de peine à s'y résoudre ; mais le Curé survenant , & ayant reconnu que Monsieur le Baron étoit en rêverie , se mit en devoir d'en chercher : enfin il trouva ce qui nous étoit nécessaire. Le lendemain nous fîmes charger notre équipage ; & après avoir pris congé des domestiques , & principalement de cet obligeant Curé , nous allâmes coucher à une petite Ville de Perigord, dont je n'ai pas retenu le nom ; mais je sçai bien que c'étoit celle où l'on alla querir un Chirurgien pour panser ma mere qui avoit été blessée quand les gens du Baron de Sigognat nous prirent pour les Bohémiens. Nous descendîmes dans un logis, où l'on nous prit aussi-tôt pour ce que nous étions ; car une chambriere dit assez haut : Courage , l'on fera la Comédie , puisque voici l'autre partie de la Troupe arrivée ; ce qui nous fit connoître qu'il y avoit là déjà quelque débris de Caravane comique, dont nous fûmes très-aises, parce que nous pourrions faire Troupe , & ainsi gagner

notre vie. Nous ne nous trompâmes point, car le lendemain (après que nous eumes congédié la charrette & les chevaux) deux Comédiens, qui avoient appris notre arrivée, nous vinrent voir, & nous apprirent qu'un de leurs compagnons avec sa femme les avoit quittés, & que si nous voulions nous joindre à eux, nous pourrions faire affaires. Ma mere, qui étoit encore fort belle, accepta l'offre qu'ils nous firent, & l'on fut d'accord qu'elle auroit les premiers rôles, & l'autre femme qui étoit restée les seconds, & moi je ferois ce que l'on voudroit, car je n'avois pas plus de treize ou quatorze ans. Nous représentâmes environ quinze jours, cette Ville-là n'étant pas capable de nous entretenir davantage de tems. D'ailleurs ma mere pressa d'en sortir, & de nous éloigner de ce pays-là, de crainte que ce Baron étant guéri, ne nous cherchât & ne nous fît quelque insulte. Nous fîmes environ quarante lieues sans nous arrêter; & à la premiere Ville où nous représentâmes, le maître de la Troupe, que l'on appelloit Bellefleur, parla de

mariage à ma mere ; mais elle le remercia, & le conjura en même tems de ne prendre pas la peine d'être son galant , parce qu'elle étoit déjà avancée en âge , & qu'elle avoit résolu de ne se remarier jamais. Bellefleur ayant appris une si ferme résolution , ne lui parla plus depuis. Nous roulâmes trois ou quatre années avec succès ; je devins grande , & ma mere si valétudinaire qu'elle ne pouvoit plus représenter ; comme j'avois exercé avec la satisfaction des auditeurs & l'approbation de la Troupe , je fus subrogée en sa place. Bellefleur qui ne l'avoit pû avoir en mariage , me demanda à elle pour être sa femme ; mais elle ne lui répondit pas selon son desir ; car elle eût bien voulu trouver quelque occasion pour se retirer à Marseille. Mais étant tombée malade à Troyes en Champagne , & appréhendant de me laisser seule , elle me communiqua le dessein de Bellefleur. La nécessité présente m'obligea de l'accepter. D'ailleurs , c'étoit un fort honnête homme. Il est vrai qu'il eût pû être mon pere : ma mere eut donc la satisfaction de

ne voir mariée, & de mourir quelques
jours après. J'en fus affligée autant qu'une
femme le peut être; mais comme le tems
passa tout, nous reprîmes notre exerci-
ce, & quelque tems après je devins grosse.
Le jour de mon accouchement étant venu,
je mis au monde cette fille que vous voyez,
Angélique, qui m'a tant coûté de larmes,
& qui m'en fera bien verser, si je demeure
encore quelque tems en ce monde. Com-
me elle alloit poursuivre, le Destin l'inter-
rompit, lui disant: qu'elle ne pouvoit es-
pérer à l'avenir que toute sorte de satisfac-
tion, puisqu'un Seigneur tel qu'étoit Léan-
dre la vouloit pour femme. L'on dit en
commun proverbe que *Lupus in fabula*: ex-
pousez ces trois mots de latin assez faciles
à entendre; aussi comme la Caverne alloit
achever son histoire, Léandre entra & sa-
lut tous ceux de la compagnie. Il étoit vê-
tu de noir, & suivi de trois laquais aussi
vêtus de noir, ce qui donna assez à con-
jecturer que son pere étoit mort. Le Prieur
de S. Louis sortit, & s'en alla; & je finis
ici ce Chapitre.

CHAPITRE VIII.

Fin de l'Histoire de la Caverne.

APRES que Léandre eut fait toutes les cérémonies de son arrivée, le Destin lui dit qu'il le falloit consoler de la mort de son pere, & le féliciter des grands biens qu'il lui avoit laissés. Léandre le remercia du premier, avouant que pour la mort de son pere il y avoit long-tems qu'il l'attendoit avec impatience. Toutefois leur dit-il, il ne seroit pas séant que je parusse sur le Théâtre si-tôt & si près de mon pays natal; il faut donc, s'il vous plaît que je demeure dans la Troupe sans représenter jusques à ce que nous soyons éloignés d'ici. Cette proposition fut approuvée de tous; ensuite de quoi l'Etoile lui dit: Monsieur, vous agréerez donc que je vous demande vos titres, & comme il vous plaît que nous vous appellions à présent; surquoi Léandre lui répondit: le titre de mon pere étoit le Baron de Rochepierre

pierre, lequel je pourrois porter ; mais je
 ne veux point que l'on m'appelle autre-
 ment que Léandre, nom sous lequel j'ai
 été si heureux que d'agrèer à ma chere
 Angélique. C'est donc ce nom-là que je
 veux porter jusques à la mort, tant pour
 cette raison que pour vous faire voir que je
 veux exécuter ponctuellement la résolu-
 tion que je pris à mon départ, & que je
 communiquai à tous ceux de la Troupe.
 Ensuite de cette déclaration, les embras-
 ades redoublerent, beaucoup de soupirs
 furent poussés, quelques larmes coulerent
 des plus beaux yeux ; & tous approuve-
 rent la résolution de Léandre, lequel s'é-
 tant approché d'Angélique, lui conta mil-
 le douceurs auxquelles elle répondit avec
 tant d'esprit que Léandre en fut d'autant
 plus confirmé en sa résolution. Je vous au-
 rois volontiers fait le récit de leur entre-
 tien, & de la maniere qu'il se passa ; mais
 je ne suis pas amoureux comme ils étoient.
 Léandre leur dit de plus, qu'il avoit don-
 né ordre à toutes ses affaires, qu'il avoit
 mis des Fermiers dans toutes ses Terres,

& qu'il leur avoit fait avancer chacun six mois, ce qui pouvoit monter à six mill livres, qu'il avoit emporté afin que la Trope ne manquât de rien. A ce discours grands remerciemens. Alors Ragotin (qui n'avoit point paru en tout ce que nous avons dit en ces deux derniers Chapitres) avança pour dire que puisque Monsieur Léandre ne vouloit pas représenter en pays, qu'on pouvoit bien lui bailler ses rales, & qu'il s'en acquitteroit comme faut. Mais Roquebrune (qui étoit son atipode) dit que cela lui appartenoit bien mieux qu'à un petit bout de flambeau. Cette épithete fit rire toute la compagnie. ensuite de quoi le Destin dit que l'on aviserait, & qu'en attendant, la Caverne pourroit achever son histoire, & qu'il seroit bon d'envoyer querir le Prieur de Louis, afin qu'il en ouît la fin, comme il avoit fait la suite; & afin que plus facilement il nous débitât la sienne. Mais la Caverne répondit qu'il n'étoit pas nécessaire, parce qu'en deux mots elle auroit achevé. On lui donna audience, & elle continua ainsi.

Je suis demeurée au tems de mon accouchement d'Angelique. Je vous ai dit aussi que deux Comédiens nous vinrent trouver pour nous persuader de faire Troupe avec eux ; mais je ne vous ai pas dit que c'étoit l'Olive , & un autre qui nous quitta depuis , en la place duquel nous reconnûmes notre Poète ; mais me voici au lieu de mes plus sensibles malheurs. Un jour que nous allions représenter la Comédie du Menteur , de l'incomparable Monsieur Corneille , dans une Ville de Flandres où nous étions alors ; un laquais d'une Dame qui avoit charge de garder sa chaise , la quitta pour aller yvrogner , & aussitôt une autre Dame prit la place. Quand celle à qui elle appartenoit vint pour s'y asseoir , & la trouva prise ; elle dit civilement à celle qui l'occupoit que c'étoit là sa chaise , & qu'elle la prioit de la lui laisser. L'autre répondit que si cette chaise étoit sienne , qu'elle la pourroit prendre ; mais qu'elle ne bougeroit pas de cette place - là. Les paroles augmentèrent , & les paroles l'on en vint aux mains. Les

Dames se tiroient les unes les autres , ce qui auroit été peu ; mais les hommes s'en mêlerent , les parens de chaque parti en formerent un chacun : l'on crioit , l'on se pouffoit , & nous regardions le jeu par les ouvertures des tentes du Théâtre. Mon mari, qui devoit faire le personnage de Dorante , avoit son épée au côté quand il en vit une vingtaine de tirées hors du fourreau : il ne marchandant point , il sauta du Théâtre en bas , & se jetta dans la mêlée ayant aussi l'épée à la main , tâchant d'appaiser le tumulte , quand quelqu'un de l'une des parties (le prenant sans doute pour être du contraire au sien) lui porta un grand coup d'épée que mon mari ne put parer ; car s'il s'en fût appercû , il lui eût bien baillé le change , car il étoit fort adroit aux armes. Ce coup lui perça le cœur , il tomba , & tout le monde s'enfuit. Je me jettai en bas du Théâtre & m'approchai de mon mari que je trouvai sans vie. Angélique (qui pouvoit avoir alors treize ou quatorze ans se joignit à moi , avec tous ceux de la Troupe ; notre recours fut à verser des lai

mes, mais inutilement. Je fis enterrer le corps de mon mari après qu'il eut été visité par la justice, qui me demanda si je voulois faire partie, à quoi je répondis que je n'en avois pas le moyen. Nous sortîmes de la Ville, & la nécessité nous contraignit de représenter pour gagner notre vie, bien que notre Troupe ne fût pas guere bonne, le principal Acteur nous manquant. D'ailleurs j'étois si affligée que je n'avois pas le courage d'étudier mes rôles : mais Angélique qui se faisoit grande, suppléa à mon défaut. Enfin nous étions dans une ville de Hollande où vous nous vîtes trouver, vous Monsieur le Destin, Mademoiselle votre sœur & la Rancune. Vous vous offrites de représenter avec nous, & nous fûmes ravis de vous recevoir & d'avoir le bonheur de votre Compagnie. Le reste de mes aventures a été commun entre nous, comme vous ne sçavez que trop, au moins depuis Tours, où notre Portier tua un des Fusiliers de l'Intendant, jusqu'en cette ville d'Alençon. La Caverne init ainsi son histoire en versant beaucoup

de larmes, ce que fit l'Etoile en l'embrassant, & la consolant du mieux qu'elle put de ses malheurs, qui véritablement n'étoient pas médiocres. Mais elle lui dit qu'elle avoit sujet de se consoler, attendu l'alliance de Léandre. La Caverne sanglotoit si fort qu'elle ne put lui repartir, non plus que moi à continuer ce Chapitre.

CHAPITRE IX.

La Rancune desabuse Ragotin sur le sujet de l'Etoile, & l'arrivée d'un carrosse plein de Noblesse, & autres aventures de Ragotin.

LA Comédie alloit toujours avant, & l'on représentoit tous les jours avec grande satisfaction de l'auditoire, qui étoit toujours beau & fort nombreux; il n'y arrivoit aucun desordre, parce que Ragotin tenoit son rang derrière la scène, lequel n'étoit pourtant pas content de ce qu'on ne lui donnoit point de rôle, & dont il grondoit souvent; mais on lui donnoit espérance que quand il seroit tems qu'on le feroit

représenter : il s'en plaignoit presque tous les jours à la Rancune, en qui il avoit une grande confiance, quoique ce fût le plus méfiable de tous les hommes. Mais l'en pressant une fois extraordinairement, la Rancune lui dit : Monsieur Ragotin, ne vous ennuyez pas encore ; car apprenez qu'il y a grande différence du Barreau au Théâtre ; si l'on n'y est bien hardi l'on s'interrompt facilement ; & puis la déclamation des vers est plus difficile que vous ne pensez. Il faut observer la ponctuation des périodes, & ne faire pas paroître que ce soit de la Poësie, mais les prononcer comme si c'étoit de la prose ; & il ne faut pas les chanter ni s'arrêter à la moitié, ni à la fin des vers : comme fait le vulgaire, ce qui a très-mauvaise grace ; & il y faut être bien assuré ; & en un mot il les faut animer par l'action. Croyez-moi donc, attendez encore quelque-tems ; & pour vous accoutumer au Théâtre, représentez sous le masque à la face, vous y pourrez faire le second Zani ; nous avons un habit qui vous sera fort propre (c'étoit celui d'un

petit garçon qui faisoit quelquefois ce personnage - là , & que l'on appelloit Godenot) il en faut parler à Monsieur le Destin & à Mademoiselle de l'Etoile , ce qu'ils firent le jour même ; & fut arrêté que le lendemain Ragotin feroit ce personnage-là. Il fut instruit par la Rancune (qui comme vous avez vû au premier tome de ce Roman , s'enfarinoit à la face) de ce qu'il devoit dire. Le sujet de celle qu'ils jouerent fut une intrigue amoureuse que la Rancune démêloit en faveur du Destin. Comme il se préparoit à exécuter ce négoce , Ragotin parut sur la scene , auquel la Rancune demanda en ces termes : petit garçon , mon petit Godenot , où vas-tu si pressé ? puis s'adressant à la compagnie (après lui avoir passé la main sous le menton , & trouvé sa barbe) Messieurs , j'avois toujours cru que ce que dit Ovide de la métamorphose des fourmis en Pigmées (auxquels les gruës font la guerre) étoit une fable ; mais à présent je change de sentiment : car sans doute en voici un de la race , ou bien ce petit homme res-

ressuscité, pour lequel l'on a fait (il y a environ sept ou huit cent ans) une chanson que je suis résolu de vous dire : écoutez bien.

C H A N S O N.

Mon pere m'a donné mari.

Qu'est-ce que d'un homme si petit ?

Il n'est pas plus grand qu'un fourmi.

Hé ! qu'est-ce ? qu'est-ce ? qu'est-ce ? qu'est-ce ?

Qu'est-ce que d'un homme ,

S'il n'est, s'il n'est homme ?

Qu'est-ce que d'un homme si petit ?

A chaque vers la Rancune tournoit & retournoit le pauvre Ragotin , & faisoit des postures qui faisoient bien rire la compagnie. L'on n'a pas mis le reste de la chanson , comme chose superflue à notre Roman.

Après que la Rancune eut achevé sa chanson, il montra Ragotin, & dit le voici ressuscité ; & en disant cela il dénoua le cordon avec lequel son masque étoit attaché, de sorte qu'il parut à visage découvert, non pas sans rougir de honte & de

colere tout ensemble. Il fit pourtant de nécessité vertu ; & pour se venger , il dit à la Rancune qu'il étoit un franc ignorant d'avoir terminé tous les vers de sa chanson en *i* , comme *cribli* , *trouvi* , &c. & que c'étoit très-mal parler , qu'il falloit dire trouva ou trouvai. Mais la Rancune lui re-partit , c'est vous , Monsieur , qui êtes un grand ignorant pour un petit homme ; car vous n'avez pas compris ce que j'ai dit : que c'étoit une chanson si vieille , que si l'on faisoit un rôle de toutes les chansons que l'on a fait en France depuis que l'on y a fait des chansons , ma chanson seroit en chef. D'ailleurs ne voyez-vous pas que c'est l'idiome de cette Province de Normandie , où cette chanson a été faite ? & qui n'est pas si mal-à-propos , comme vous vous imaginez. Car puisque selon ce fameux Savoyard , Monsieur de Rogula , qui a réformé la Langue Françoisse , l'on ne sçauroit donner de raison pourquoi l'on prononce certains termes , & qu'il n'y a que l'usage qui les fait approuver : ceux du tems que l'on fit cette chanson étoient

en usage ; & comme ce qui est plus ancien est toujours le meilleur , ma chanson doit passer , puisqu'elle est la plus ancienne. Je vous demande Monsieur Ragotin , pourquoi est-ce que puisque l'on dit de quelqu'un il monta à cheval , il entra en sa maison , que l'on ne dit pas *il descendit & il sortit* : mais il descendit & il sortit ? Il s'en suit donc que l'on peut dire il entrit , & il nontit ; & ainsi que tous les termes semblables. Or puisqu'il n'y a que l'usage qui leur donne le cours ; c'est aussi l'usage qui fait passer ma chanson. Comme Ragotin vouloit repartir , le Destin entra sur la scène se plaignant de la longueur de son valet la Rancune , & l'ayant trouvé en différend avec Ragotin , il leur demanda le sujet de leur dispute , qu'il ne put jamais apprendre : car ils se mirent à parler tous à la fois , & si haut qu'il s'impatienta , & poussa Ragotin contre la Rancune , qui le lui renvoya de même ; en telle sorte qu'ils se baloterent long-tems d'un bout du Théâtre à l'autre , jusques à ce que Ragotin tomba sur les mains , & marcha ainsi jus-

qu'aux tentes du Théâtre , sous lesquelles il passa. Tous les auditeurs se leverent pour voir cette badinerie , & sortirent de leurs places , protestant aux Comédiens que cette faillie valoit mieux que leur farce , qu'aussi-bien ils n'auroient pû achever ; car les Demoiselles , & les autres Acteurs qui regardoient par les ouvertures des tentes du Théâtre , rioient si fort qu'il leur eût été impossible. Nonobstant cette boutade, Ragotin persécutoit sans cesse la Rancune de le mettre aux bonnes graces de l'Etoile , & pour ce sujet il lui donnoit souvent des repas , ce qui ne déplaisoit pas à la Rancune , qui tenoit toujours le bec en l'eau au petit homme : mais comme il étoit frappé d'un même trait , il n'osoit parler à cette belle , ni pour lui ni pour Ragotin , le quel le pressâ une fois si fort qu'il fut obligé de lui dire : Monsieur Ragotin cette Etoile est sans doute de la nature de celles du Ciel , que les Astrologues appellent errantes ; car aussi-tôt que je lui ouvre le discours de votre passion , elle me laisse sans me répondre. Mais comment me ré-

ondroit-elle, puisqu'elle ne m'écoute pas. Mais je crois avoir découvert le sujet qui a rend de si difficile abord. Ceci vous surprendra sans doute ; mais il faut être préparé à tout événement. Ce Monsieur le Destin, qu'elle appelle son frere, ne lui est rien moins que cela : je les surpris il y a quelques jours se faisant des caresses fort éloignées d'un frere & d'une sœur, ce qui n'a depuis fait conjecturer que c'étoit plutôt son galant : & je suis le plus trompé du monde, si quand Léandre & Angélique se marieront, ils n'en font pas de même. Sans cela elle seroit bien dégoûtée de népriser votre recherche, vous qui êtes un homme de qualité & de mérite, sans compter la bonne mine. Je vous dis ceci afin que vous tâchiez à chasser de votre cœur cette passion, puisqu'elle ne peut servir qu'à vous tourmenter comme un damné. Le petit Poëte & Avocat fut si assommé de ce discours, qu'il quitta la Rancune en branlant la tête, & en disant sept ou huit fois à son ordinaire, serviteur, serviteur, &c. Ensuite Ragotin s'avisa d'al-

ler faire un voyage à Beaumont-le-Vicomte, petite Ville distante d'environ cinq lieues d'Alençon, & où l'on tient un beau marché tous les lundis de chaque semaines; il voulut choisir ce jour-là pour aller, ce qu'il fit scavoir à tous ceux de la Troupe, leur disant que c'étoit pour retirer quelque somme d'argent qu'un de Marchands de cette Ville-là lui devoit, & que tous trouverent bon. Mais, lui dit le Rancune, comment pensez-vous faire? car votre cheval est encloué, il ne pourra pas vous porter? Il n'importe (dit Ragotin, j'en prendrai un de louage, & si je n'en puis trouver, j'irai bien à pied, il n'y a pas si loin; je profiterai de la compagnie de quelqu'un des Marchands de cette Ville, qui y vont presque tous de la sorte. Il en chercha un partout sans en pouvoir trouver; ce qui l'obligea à demander à un Marchand de toiles, voisin de leur logis, s'il iroit lundi prochain au marché à Beaumont; & ayant appris que c'étoit sa résolution, il le pria d'agréer qu'il l'accompagnât, ce que le Marchand accepta, à

condition qu'ils partiroient aussi-tôt que la Lune seroit levée , qui étoit environ une heure après minuit , ce qui fut exécuté. Or un peu devant qu'ils se missent en chemin, il étoit parti un pauvre Cloutier , lequel avoit accoûtumé de suivre les marchés pour débiter ses clous , & des fers de cheval , quand il les avoit faits , & qu'il portoit sur son dos dans une besace. Ce Cloutier étant en chemin , & n'entendant , ni ne voyant personne devant ni derriere lui, jugea qu'il étoit encore trop tôt pour partir. D'ailleurs une certaine frayeur le faisoit quand il pensa qu'il lui falloit passer tout proche des fourches patibulaires , où il y avoit alors un grand nombre de pendus ; ce qui l'obligea à s'écarter un peu du chemin , & se coucher sur une petite motte de terre , où étoit une haie , en attendant que quelqu'un passât ; où il s'endormit. Quelque peu de tems après , le Marchand & Ragotin passerent ; ils alloient au petit pas & ne disoient mot ; car Ragotin révoit au discours que lui avoit fait la Rancune. Comme ils furent proche du gibet , Rago-

endu, se mirent à courir bien fort; & le Cloutier se mit aussi à courir en criant toujours plus fort attendez-moi; & comme il ouroit, les fers & les clous qu'il portoit faisoient un grand bruit, ce qui redoubla la peur de Ragotin & du Marchand; car ils crurent pour lors que c'étoit véritablement le mort qu'ils avoient relevé, ou l'ombre de quelque autre qui trainoit des haïnes (car le vulgaire croit qu'il n'apparoit jamais de spectre qui n'en traîne après soi) ce qui les mit en état de ne plus fuir, & n'tremblement les ayant saisis en telle sorte, que leurs jambes ne les pouvant plus soutenir, ils furent contraints de se coucher par terre où le Cloutier les trouva, & qui fit déloger la peur de leur cœur par un bon jour qu'il leur donna, ajoûtant qu'ils avoient bien fait courir; ils eurent de la peine à se rassurer, mais après avoir reconnu le Cloutier, ils se leverent & continuèrent heureusement leur chemin jusques à Beaumont, où Ragotin fit ce qu'il avoit à faire, & le lendemain s'en retourna à Alençon. Il trouva tous ceux de

la Troupe qui sortoient de table , auquel il raconta son aventure , qui les pensa faire mourir de rire : les Demoiselles en faisoient de si grands éclats qu'on les entendoit de l'autre bout de la rue , & qui furent interrompus par l'arrivée d'un carross rempli de noblesse campagnarde. C'étoit un Gentilhomme qu'on appelloit Monsieur de la Fresnaye. Il marioit sa fille unique & il venoit prier les Comédiens de représenter chez lui le jour de ses nôces. Cette fille , qui n'étoit pas des plus spirituelles du monde , leur dit qu'elle desiroit qu'on jouât la *Silvie de Mairet*. Les Comédiennes se contraignirent beaucoup pour ne rire pas , & lui dirent qu'il falloit donner leur en procurer une , car ils ne l'avoient plus. La Demoiselle répondit qu'elle leur en bailleroit une , ajoutant qu'elle avoit toutes les Pastorales , celles de *Racan* , *belle Pêcheuse* , le *Contraire en Amour* , *Ploncidon* , le *Mercier* , & un grand nombre d'autres dont je n'ai pas retenu les titres. Car , disoit elle , cela est propre à ceux qui comme nous demeurent dans de

maisons aux champs ; & d'ailleurs les habits ne coûtent guere ; il ne se faut point mettre en peine d'en avoir de somptueux, comme quand il faut représenter la mort de Pompée, le Cinna, Héraclius, ou la Rodogune. Et puis les vers des Pastorales ne sont pas si ampoulés comme ceux des Poëtes graves, & ce genre pastoral est plus conforme à la simplicité de nos premiers parens, qui n'étoient habillés que de feuilles de figuier, même après leur éché. Son pere & sa mere écoutoient ce discours avec admiration, s'imaginant que les plus excellens Orateurs du Royaume l'auroient scû débiter de si riches pensées, & en termes si relevés. Les Comédiens demanderent du tems pour se préparer, & on leur donna huit jours. La compagnie s'en alla après avoir diné, quand le Prieur de Saint Louis entra. L'Etoile lui dit qu'il avoit bien fait de venir, car il avoit ôté la peine à l'Olive de l'aller querir, pour s'acquitter de sa promesse, à quoi il ne lui falloit guere de persuasion, puisqu'il venoit pour ce sujet. Les Comé-

diennes s'affirent sur un lit, & les Comédiens dans des chaises. L'on ferma la porte, avec commandement au portier de dire qu'il n'y avoit personne, s'il fût survenu quelqu'un. L'on fit silence, & le Prieur débita comme vous allez voir au suivant Chapitre, si vous prenez la peine de lire

C H A P I T R E X.

Histoire du Prieur de S. Louis, & l'arrivée de Monsieur de Verville.

LE commencement de cette Histoire ne peut vous être qu'ennuyeux, puisqu'il est généalogique; mais cet exorde est, comme semble, nécessaire pour une plus parfaite intelligence de ce que vous y entendrez. Je ne veux point déguiser ma condition, puisque je suis dans ma patrie; peut-être qu'ailleurs j'aurois pû passer pour autre que je ne suis, bien que je ne l'aye jamais fait, j'ai toujours été fort sincere en ce point-là. Je suis donc natif de cette Ville; les femmes de mes deux grand-peres

étoient Demoiselles , & il y avoit du de,
à leur furnom. Mais comme vous sçavez
que les fils aînés emportent presque tout
le bien , & qu'il en reste fort peu pour les
autres garçons : & pour les filles (suivant
l'ordre du Coûtumier de cette Province),
on les loge comme l'on peut, ou en les
mettant en l'ordre Ecclésiastique ou Reli-
gieux , ou en les mariant à des personnes
de moindre condition, pourvû qu'ils soient
honnêtes gens , & qu'ils ayent du bien sui-
vant le proverbe qui court en ce pays,
plus de profit & moins d'honneur. Prover-
be qui depuis long-tems a passé les limites
de cette Province , & s'est répandu par-
tout le Royaume. Aussi mes grand-meres
sont mariées à des Marchands , l'un de
draps de laine , & l'autre de toiles. Le pe-
re de mon pere avoit quatre fils dont mon
pere n'étoit pas l'aîné. Celui de ma mere
avoit deux fils & deux filles , dont elle en
avoit une. Elle fut mariée au second fils
de ce Marchand Drapier , lequel avoit quit-
té le Commerce pour s'adonner à la chica-
rie , ce qui est cause que je n'ai pas eu tant

de bien que j'eusse pû avoir. Mon père avoit beaucoup gagné au Commerce ; & avoit épousé en premières nôces une femme fort riche qui mourut sans enfans. Il étoit déjà fort avancé en âge quand il épousa ma mere , qui consentit à ce mariage plutôt par obéissance que par inclination ; aussi il y avoit plutôt de l'aversion de son côté que de l'amour , ce qui fut sans doute la cause qu'ils demeurèrent treize ans mariés , & quasi hors d'espérance d'avoir des enfans ; mais enfin ma mere devint enceinte. Quand le terme fut venu de produire son fruit , ce fut avec une peine extrême ; car elle demeura quatre jours au mal de l'enfantement ; à la fin elle accoucha de moi sur le soir du quatrième jour. Mon père qui avoit été occupé pendant ce tems-là à faire condamner un homme à être pendu (parce qu'il avoit tué un sien frere) & quatorze faux témoins à fouet , fut ravi de joie quand les femmes qu'il avoit laissées dans sa maison pour secourir ma mere , le féliciterent de la naissance de son fils. Il les régala du mieu.

u'il put , & en enivra quelques-unes auf-
 uelles il fit boire du vin blanc en guise de
 idre-poiré ; lui-même me l'a raconté plu-
 eurs fois. Je fus baptisé deux jours après
 la naissance : le nom que l'on m'imposa
 e fait rien à mon histoire. J'eus pour pa-
 ain un Seigneur de place fort riche , dont
 on pere étoit voisin , lequel ayant appris
 e Madame sa femme la grossesse de ma
 iere , après un si long tems de mariage ,
 omme j'ai dit , il lui demanda son fruit
 our le présenter au Baptême , ce qui lui
 at accordé fort agréablement. Comme
 a mere n'avoit que moi , elle m'éleva
 vec grand soin , & un peu trop délicate-
 ment pour un enfant de ma condition ;
 uand je fus un peu grand , je fis paroître
 ue je ne serois pas sot , ce qui me fit ai-
 ner de tous ceux de qui j'étois connu ,
 & principalement de mon parain , lequel
 avoit qu'une fille unique mariée à un
 Gentilhomme , parent de ma mere. Elle
 voit deux fils , un plus âgé d'un an que
 moi , & l'autre moins âgé d'un an , mais
 qui étoient aussi brutaux que je faisois

paroître d'esprit , ce qui obligeoit mon parain à m'envoyer querir quand il avoit quelque illustre compagnie ; car c'étoit un homme splendide , & qui traitoit tous les Princes & grands Seigneurs qui passoient par cette Ville. Il me faisoit chanter , danser & caqueter pour les divertir , & j'étois toujours assez bien vêtu pour avoir entrée partout. J'aurois fait fortune avec lui si la mort ne l'eût ravi trop tôt , à un voyage qu'il fit à Paris. Je ne ressentis point alors cette mort comme j'ai fait depuis. Ma mere me fit étudier & je profitois beaucoup ; mais quand elle apperçut que j'avois de l'inclination à être d'Eglise , elle me retira du Collège , & me jeta dans le monde , où je pensai me perdre ; nonobstant les vœux qu'elle avoit faits à Dieu de lui consacrer le fruit qu'elle produiroit , s'il lui accordoit la priere qu'elle lui faisoit de lui en donner. Elle étoit tout au contraire des autres meres , qui ôtent à leurs enfans le moyen de se débaucher ; car elle me bailloit (tous les Dimanches & Fêtes) de l'argent pour jouer & aller

u cabaret. Néanmoins, comme j'avois le naturel bon, je ne faisois point d'excès, & tout se terminoit à me réjouir avec mes voisins. J'avois fait grande amitié avec un jeune garçon âgé de quelques années plus que moi, fils d'un Officier de la Reine, mere du Roi Louis XIII, de glorieuse mémoire, lequel avoit aussi deux filles. Il faisoit sa résidence dans une maison située dans ce beau parc, lequel (comme vous pouvez sçavoir) a été autrefois le lieu des délices des anciens Ducs d'Alençon. Cette maison lui avoit été donnée avec un grand enclos, par la Reine, sa maîtresse, qui jouissoit alors en apanage de ce Duché. Nous passions agréablement les tems dans ce Parc, mais comme des enfans, sans penser à ce qui arriva depuis. Cet Officier de la Reine, que l'on appelloit Monsieur du Fresne, avoit un frere aussi Officier dans la Maison du Roi, lequel lui demanda son fils, ce que du Fresne n'osa refuser. Avant que de partir pour la Cour, il me vint dire adieu; & j'avoue que ce fut la premiere douleur que je res-

sentis en ma vie. Nous pleurâmes bien fort en nous séparant ; mais je pleurai bien davantage , quand trois mois après son départ , sa mere m'apprit la nouvelle de son mort. Je ressentis cette affliction autant que j'en étois capable ; & je m'en allai l pleurer avec ses sœurs , qui en étoient sensiblement touchées. Mais comme le tems modere tout , quand ce triste souvenir fut un peu passé, Mademoiselle du Fresne vint un jour prier ma mere d'agréer que j'allasse donner quelques exemples d'écriture à sa jeune fille , que l'on appelloit Mademoiselle du Lis , pour la discerner d'avec son aînée , qui portoit le nom de la Maison : d'autant , lui dit-elle , que l'Ecrivain qui l'enseignoit s'en est allé ; ajoûtant qu'il y en avoit beaucoup d'autres , mais qu'ils ne vouloient pas aller montrer en ville , & que sa fille n'étoit pas de condition à rouler les écoles. Elle s'excusa fort de cette liberté ; mais elle dit qu'avec les amis l'on en use facilement. Elle ajoûta que cela pourroit terminer à quelque chose de plus important , sous-entendant notre mariage.

qu'elles conclurent depuis secrettement entr'elles. Ma mere ne m'eut pas plutôt proposé cet emploi, que l'après-dinée j'y allai, ressentant déjà quelque secrète cause qui me faisoit agir, sans y faire pourtant guere de réflexion. Mais je n'eus pas deuré huit jours en la pratique de cet exercice, que la du Lis, qui étoit la plus olie des deux filles, se rendit fort familiere avec moi, & souvent par raillerie m'appelloit mon petit maître. Ce fut pour lors que je commençai à ressentir quelque chose dans mon cœur qu'il avoit ignoré jusques alors, & il en fut de même de la du Lis. Nous étions inséparables, & nous n'avions point de plus grande satisfaction que quand l'on nous laissoit seuls, ce qui arrivoit assez souvent. Ce commerce dura environ six mois sans que nous nous parlâssions de ce qui nous possédoit, mais nos yeux en disoient assez. Je voulus un jour essayer à faire des Vers à sa louange, pour voir si elle les recevroit agréablement; mais comme je n'en avois point encore composé, je ne pus pas y réussir. Je

commençois à lire les bons Romans & les bons Poëtes, ayant laissé les Melusine Robert le diable, les quatre fils Aimon, la belle Maguelonne, Jean de Paris, &c qui sont les Romans des enfans. Or en lisant les Œuvres de Marot, j'y trouvai un triolet qui convenoit merveilleusement bien à mon dessein. Je le transcrivis mot à mot : voici comme il y avoit.

*Votre bouche petite & belle ,
Est si agréable entretien ,
Qui par fois son Maître m'appelle ;
Et l'alliance j'en retiens .
Car ce m'est honneur & grand bien ;
Mais , quand vous me prêtez pour Maître ,
Que ne disiez-vous aussi-bien
Votre Maîtresse je veux être .*

Je lui donnai ces Vers, qu'elle lut avec joie, comme je connus sur son visage. Après quoi elle les mit dans son sein d'où ils tomberent un moment après, & ils furent relevés par sa sœur aînée sans qu'elle s'en apperçût, & dont elle fut avertie par un petit iaquais. Elle les lui demanda

& voyant qu'elle faisoit quelque difficulté de les lui rendre , elle se mit furieusement en colere , & s'en plaignit à sa mere , qui commanda à sa fille de les lui bailler , ce qu'elle fit. Ce procédé me donna de bonnes espérances , quoique ma condition me rebutât : or pendant que nous passions ainsi agréablement le tems , mon pere & ma mere, qui étoient fort avancés en âge , délibérèrent de me marier , & ils m'en firent un jour la proposition. Ma mere découvrit à mon pere le projet qu'elle avoit fait avec Mademoiselle du Fresne , comme je vous ai dit ; mais comme c'étoit un homme fort intéressé , il lui répondit que cette fille-là étoit d'une condition trop relevée pour moi , & d'ailleurs qu'elle avoit trop peu de bien , nonobstant quoi elle voudroit trop trancher de la Dame. Comme j'étois fils unique , & que mon pere étoit trop riche selon sa condition , & semblablement un mien oncle qui n'avoit point d'enfant , & duquel il n'y avoit que moi qui en pût être héritier , selon la Coûtume de Normandie , plusieurs familles me regardoient comme

un objet digne de leur alliance , & même l'on me fit porter trois ou quatre enfans au Baptême avec des filles des meilleures Maisons de notre voisinage (qui est ordinairement par où l'on commence pour réussir aux mariages) mais je n'avois dans la pensée que ma chere du Lis. J'en étois néanmoins si persécuté de tous mes parens, que je pris résolution de m'en aller à la guerre , quoique je n'eusse que seize ou dix-sept ans. L'on fit des levées en cette Ville pour aller en Danemarc sous la conduite de Monsieur le Comte de Montgomeri. Je me fis enrôler secretement avec trois cadets mes voisins , & nous partîmes de même en fort bon équipage : mon pere & ma mere en furent fort affligés , & ma mere en pensa mourir de douleur ; je ne pus sçavoir alors quel effet ce départ inopiné fit sur l'esprit de la du Lis , car je ne lui en dis rien du tout ; mais je l'ai sçû depuis par elle-même. Nous nous embarquâmes au Havre - de - Grace , & vogâmes assez heureusement jusques à ce que nous fussions près du Sund ; mais

alors il se leva la plus furieuse tempête que l'on ait jamais vû sur la mer Océane : nos Vaisseaux furent jettés par la tourmente en divers endroits, & celui de M. de Montgomeri, dans lequel j'étois, vint aborder heureusement à l'embouchûre de la Tamise, par laquelle nous montâmes, à l'aide du reflux, jusques à Londres, Capitale d'Angleterre, où nous séjournâmes environ six semaines, pendant lequel tems j'eus le ioisir de voir une partie des raretés de cette superbe Ville, & l'illustre Cour de son Roi, qui étoit alors Charles Stuard, premier du nom. M. de Montgomeri s'en retourna dans sa maison de Pontorson en basse Normandie, où je ne voulus pas le suivre : je le suppliai de me permettre de prendre la route de Paris, ce qu'il fit. Je m'embarquai dans un Vaisseau qui alloit à Rouen, où j'arrivai heureusement, & de-là je me mis sur un bateau qui me remonta jusques à Paris, où je trouvai un mien parent fort proche, qui étoit Ciergier du Roi. Je le priaï que par son moyen je pusse entrer au Régiment

des Gardes. Il s'y employa , & fut morrépondant ; car en ce tems-là il en falloit avoir pour y être reçu , ce que je fus en la Compagnie de Monsieur de la Rauderie. Mon parent me bailla de quoi me remettre en équipage (car en ce voyage de mer , j'avois gâté mes habits) & de l'argent , ce qui me faisoit parler avec une trentaine de cadets de grand'maison , qui portoient tous le mousquet aussi-bien que moi. En ce tems-là les Princes & grands Seigneurs de France se souleverent contre le Roi , & même Monseigneur le Duc d'Orléans son frere : mais Sa Majesté , par l'adresse ordinaire du grand Cardinal de Richelieu , rompit leurs mauvais desfeins ; ce qui obligea Sa Majesté de faire un voyage en Bretagne avec une puissante armée. Nous arrivâmes à Nantes , où l'on fit la premiere exécution des rebelles sur la personne du Comte de Chalais , qui y eut la tête tranchée , ce qui donna de la terreur à tous les autres , qui moyennerent leur paix avec le Roi , lequel s'en retourna à Paris. Il passa par la Ville du Mans,

où mon pere me vint trouver, tout vieux qu'il étoit (car il avoit été averti par mon oncle, ce Ciergier du Roi, que j'étois au Régiment des Gardes). il me demanda mon Capitaine, lequel lui accorda mon congé. Nous nous en revînmes en cette Ville, où mes parens résolurent que pour s'arrêter, il me falloit lier avec une femme. Celle d'un Chirurgien voisin d'une ancienne cousine-germaine, fit venir pendant le Carême (sous prétexte d'ouïr les prédications) la fille d'un Lieutenant de Bailli d'un Bourg distant de trois lieues d'ici : ma cousine me vint querir à notre maison pour me la faire voir : mais après une heure de conversation que j'eus avec elle dans la maison de madite cousine, où elle étoit venue, elle se retira, & alors l'on me dit que c'étoit une maîtresse pour moi, à quoi je répondis froidement qu'elle ne m'agréoit pas. Ce n'est pas qu'elle ne fût assez belle & riche; mais toutes les beautés me sembloient laides en comparaison de ma chere du Lis, qui seule occupoit toutes mes pensées. J'avois un on-

cle , frere de ma mere , homme de Justice , & que je craignois beaucoup , lequel s'en vint un soir à notre maison , & après m'avoir fort bravé sur le mépris que j'avois témoigné faire de cette fille , me dit qu'il falloit me résoudre à l'aller voir chez elle aux prochaines Fêtes de Pâques , & qu'il y avoit des personnes qui valoient plus que moi , qui se tiendroient bien honorées de cette alliance. Je ne répondis ni oui ni non ; mais les Fêtes suivantes il fallut y aller avec ma cousine cette Chirurgienne , & un sien fils. Nous fûmes agréablement reçûs , & l'on nous régala trois jours durant. L'on nous mena aussi à toutes les Métaeries de ce Lieutenant , dans toutes lesquelles il y avoit festin. Nous fûmes aussi à un gros Bourg distant d'une lieue de cette maison voir le Curé du lieu , qui étoit frere de la mere de cette fille , lequel nous fit un fort gracieux accueil. Enfin nous nous en retournâmes comme nous étions venus , c'est-à-dire pour ce qui me regardoit , aussi peu amoureux que devant. Il fut pourtant résolu que dans une quinzaine de jours l'on

arleroit à fond de ce mariage : le terme tant expiré, j'y retournai avec trois de mes cousins germains, deux Avocats & un Procureur en ce Présidial ; mais par bonheur on ne conclut rien, & l'affaire fut remise aux Fêtes de Mai prochaines ; mais le proverbe est bien véritable, que l'homme propose, & Dieu dispose ; car ma mere tomba malade quelques jours avant les dites Fêtes, & mon pere quatre jours après : l'une & l'autre maladie terminent par la mort. Celle de ma mere arriva un mardi, & celle de mon pere le jeudi de la même semaine, & je fus aussi fort malade : mais je me levai pour aller voir mon oncle sévere, qui étoit aussi fort malade, & qui mourut quinze jours après. A quelque tems de-là, l'on me reparla de cette fille du Lieutenant que j'étois allé voir, mais je n'y voulus pas entendre, car je n'avois plus de parens qui eussent droit de me commander. D'ailleurs mon cœur étoit toujours dans ce parc, où je me promenois ordinairement, mais bien plus souvent en imagination. Un matin que je ne

croyois pas qu'il y eût encore personne d'levé dans la maison du sieur du Fresne, j'passai devant, & je fus bien étonné quand j'ouïs la du Lis qui chantoit sur un balcon cette vieille chanson qui a pour reprise *Que n'est il auprès de moi, celui que mon cœur aime!* Ce qui m'obligea à m'approcher d'elle, & à lui faire une profonde révérence que j'accompagnai de telles ou semblables paroles. Je souhaiterois de tout mon cœur, Mademoiselle, que vous eussiez la satisfaction que vous desirez, & j'voudrois y pouvoir contribuer; ce seroit avec la même passion que j'ai toujours été votre très-humble serviteur. Elle me rendit bien mon salut, mais elle ne me répondit pas, & continuant à chanter, elle changea la reprise de la chanson en ces paroles: *Le voici auprès de moi, celui que mon cœur aime.* Je ne demeurai pas court; car je m'étois un peu ouvert à la guerre & à la Cour; & quoique le procédé fût capable de me démonter, je lui dis, j'aurai sujet de le croire si vous me faites ouvrir la porte. A même tems elle appella le pe-

t laquais dont j'ai déjà parlé, auquel elle
 commanda de me l'ouvrir, ce qu'il fit. J'en-
 trai & je fus reçu avec tous les témoigna-
 es de bienveillance du pere, de la mere
 & de la sœur aînée, mais encore plus de
 du Lis. La mere me demanda pourquoi
 étois si sauvage, & que je ne les visitois
 pas si souvent que j'avois accoûtumé ? qu'il
 ne falloit pas que le deuil de mes parens
 s'en empêchât, & qu'il falloit se divertir
 comme auparavant, & en un mot, que je
 serois toujours le bien venu dans leur mai-
 son. Ma réponse ne fut que pour faire pa-
 raître mon peu de mérite, en disant quel-
 que peu de paroles aussi mal rangées que
 celles que je vous débite. Mais enfin tout
 termina à un déjeuner de laitage, qui
 est en ce pays un grand régal, comme
 vous sçavez ; & qui n'est pas désagréable,
 répondit l'Etoile ; mais poursuivez. Quand
 j'eus pris congé pour sortir, la mere me de-
 manda si je ne m'incommoderois point d'ac-
 compagner elle & ses filles chez un vieux
 gentilhomme leur parent, qui demuroit
 à deux lieues d'ici : je lui répondis qu'elle

me faisoit tort de me le demander , qu'un commandement absolu m'eût été plus agréable. Le voyage fut conclu au lendemain. La mere monta un petit mulet qui étoit dans la maison. La fille aînée monta le cheval de son pere ; & je portai en croix sur le mien qui étoit fort , ma chere Lis ; je vous laisse à penser quel fut notre entretien le long du chemin ; car pour moi je ne m'en souviens plus. Tout ce que vous puis dire , c'est que nous nous séparâmes la du Lis & moi fort amoureux. Depuis ce tems-là mes visites furent fort fréquentes , ce qui dura tout le long de l'Été , & de l'Automne ; de vous dire tout ce qui se passa , je vous serois trop ennuyeux. Seulement vous dirai-je que nous déroptions souvent de la compagnie & nous allions demeurer seuls à l'ombre de ce bois de haute futaie , & toujours sur le bord de la belle petite riviere qui passe au milieu , où nous avions la satisfaction d'ouïr le ramage des oiseaux , qui s'accordoient au doux murmure de l'eau parmi lequel nous mêlions mille douceurs.

ue nous nous disions , & nous nous faisons
nsuite autant d'innocentes carettes. Ce fut
où nous prîmes résolution de nous bien
ivertir le carnaval prochain. Un jour que
étois occupé à faire faire du cidre à un
ressoir du Faubourg de la Barre , qui est
out joignant le Parc , la du Lis m'y vint
ouver ; à son abord je connus qu'elle
roit quelque chose sur le cœur , en quoi
ne me trompois pas ; car après qu'elle
eût un peu raillé sur l'équipage où j'é-
ois , elle me tira à part , & me dit que
e Gentilhomme dont la fille étoit chez M.
e Planche-Panette son beau-frere, en avoit
mené un autre qu'il prétendoit lui faire
onner pour mari , & qu'ils étoient à la
raison , dont elle s'étoit dérobée pour
n'en avertir. Ce n'est pas , ajoûta-t-elle ,
ue je favorise jamais sa recherche , &
ue je consente à quoi que ce soit ; mais
aimerois mieux que tu trouvasses quel-
ue moyen de le renvoyer , que s'il ve-
oit de moi. Je lui dis alors , va-t-en , &
is bonne mine pour ne rien altérer ; mais
ache qu'il ne fera pas ici demain à midi.

Elle s'en alla plus joyeuse , attendant l'événement. Cependant je quittai tout , & abandonnai mon cidre à la discrétion de mes valets , & m'en allai à ma maison , où j'avis pris du linge & un autre habit , & m'en allai chercher mes camarades. Car vous devez sçavoir que nous étions une quinzaine de jeunes hommes qui avions tous chacun notre maîtresse , & tellement unis que qui en avoit offensé un , offensoit tous les autres ; & nous étions tous résolus que si quelque étranger venoit pour nous les ravir , de les mettre en état de n'y réussir jamais. Je leur proposai ce que vous venez d'ouïr , & aussi-tôt tous conclurent qu'il falloit aller trouver ce galant (qui étoit un Gentilhomme de la plus petite noblesse du bas Maine) & l'obliger à s'en retourner comme il étoit venu. Nous allâmes donc à son logis où il soupoit avec l'autre Gentilhomme son conducteur. Nous ne marchandâmes point à lui dire qu'il se pouvoit bien retirer , & qu'il n'y avoit rien à gagner pour lui en ce pays. Alors le conducteur repartit que nous ne sçavions pas
leu

leur dessein, & que quand nous le sçaurions, nous n'y aurions aucun intérêt. Alors je m'avançai; & mettant la main sur la garde de mon épée, je lui dis: si ai bien moi, j'y en ai; & si vous ne le quittez, je vous mettrai en état de n'en faire plus. L'un d'eux repartit que la partie n'étoit pas égale, & que si j'étois seul je ne parerois pas ainsi. Alors je lui dis: vous êtes deux, & je fors avec celui-ci, en prenant un de mes camarades, suivez-nous: ils s'en mirent en devoir; mais l'hôte & un de ses fils les en empêchèrent, & leur firent connoître que le meilleur pour eux étoit de se retirer, & qu'il ne faisoit pas bon de se frotter avec nous. Ils profitèrent de cet avis, & l'on n'en ouit plus parler depuis. Le lendemain j'allai voir la du Lis, à laquelle je racontai l'action que j'avois faite, dont elle fut très-contente, & m'en remercia en des termes fort obligeans. L'hiver approchoit, les veillées étoient fort longues, & nous les passions à jouer à des petits jeux d'esprit, ce qui étant souvent répété ennuya; ce qui me fit résoudre à lui

donner le bal ; j'en conférai avec elle , & elle s'y accorda. J'en demandai la permission à Monsieur du Fresne son pere , & me la donna. Le Dimanche suivant nous dansâmes , & continuâmes plusieurs fois mais il y avoit une si grande foule de monde , que la du Lis me conseilla de ne faire plus danser , mais de penser à quelque autre divertissement. Il fut donc résolu d'étudier une Comédie , ce qui fut exécuté. L'Etoile l'interrompit , en lui disant : Pourquoi vous en êtes à la Comédie , dites-moi si cette histoire est encore guere longue car il se fait tard , & l'heure du souper approche. Ha ! dit le Prieur , il y en a encore deux fois autant pour le moins. L'abbé jugea donc qu'il la falloit remettre à une autre fois pour donner du tems aux Acteurs d'étudier leurs rôles ; & quand ce n'eût pas été pour ces raisons , il eût fallu cesser à cause de l'arrivée de Monsieur de Verville , qui entra dans la chambre facilement ; car le portier s'étoit endormi. Sa venue surprit bien fort toute la compagnie. Il fit de grandes caresses à tous les Comédiens.

diens & Comédiennes, & principalement au Destin, qu'il embrassa à diverses reprises, & leur dit le sujet de son voyage, comme vous verrez au Chapitre suivant, qui est fort court.

C H A P I T R E X I.

Résolution des mariages du Destin avec l'Etoile, & de Léandre avec Angélique.

LE Prieur de Saint-Louis voulut prendre congé; mais le Destin l'arrêta, lui disant que dans peu de tems il faudroit souper, & qu'il tiendrait compagnie à M. de Verville, qu'il pria de leur faire l'honneur de souper avec eux. L'on demanda à l'hôtesse si elle avoit quelque chose d'extraordinaire? elle dit que oui. L'on mit du linge blanc, & l'on servit quelque tems après. L'on fit bonne chere, l'on but à la santé de plusieurs personnes, & l'on parla beaucoup. Après le dessert, le Destin demanda à Verville le sujet de son voyage

en ces quartiers ; & il lui répondit que ce n'étoit pas la mort de son beau-frere Saldagne, que ses sœurs ne plaignoient guere non plus que lui ; mais qu'ayant une affaire d'importance à Rennes en Bretagne, il s'étoit détourné exprès pour avoir le bien de les voir , dont il fut grandement remercié ; ensuite il fut informé du mauvais dessein de Saldagne & du succès, & enfin de tout ce que vous avez vû au fixième Chapitre. Verville plia les épaules, en disant qu'il avoit trouvé ce qu'il cherchoit avec trop de soin. Après souper Verville fit connoissance avec le Prieur, duquel tous cent de la Troupe dirent beaucoup de bien, & après avoir un peu veillé, il se retira. Alors Verville tira le Destin à part, & lui demanda pourquoi Léandre étoit vêtu de noir, & pourquoi tant de laquais vêtus de même ? Il lui en apprit le sujet, & le dessein qu'il avoit fait d'épouser Angélique. Et vous, dit Verville, quand vous marierez-vous ? Il est ce me semble tems de faire connoître au monde qui vous êtes ; ce qui ne se peut que par un mariage ;

ajoutant que s'il n'étoit pressé, qu'il de-
 neureroit pour assister à l'un & à l'autre.
 Le Destin dit qu'il falloit sçavoir le senti-
 ment de l'Etoile ; ils l'appellèrent & lui
 proposerent le mariage, à quoi elle ré-
 pondit qu'elle suivroit toujourns le senti-
 ment de ses amis. Enfin, il fut conclu que
 quand Verville auroit mis fin aux affaires
 qu'il avoit à Rennes, qui seroit dans une
 quinzaine de jours au plus tard, qu'il re-
 passerait par Alençon, & que l'on exécu-
 teroit la proposition. Il en fut autant con-
 du, entre eux & la Caverne, pour Léan-
 tre & Angélique. Verville donna le bon
 soir à la compagnie, & se retira à son lo-
 gis. Le lendemain il partit pour la Breta-
 gne, & il arriva à Rennes, où il alla voir
 M. de la Garouffiere, lequel après les
 complimens accoûtumés, lui dit qu'il y
 avoit dans la Ville une Troupe de Comé-
 diens, l'un desquels avoit beaucoup de
 traits du visage de la Caverne, ce qui l'o-
 bligea d'aller le lendemain à la Comédie,
 où ayant vû le personnage, il fut tout
 persuadé que c'étoit son parent (je dis de

la Caverne). Après la Comédie il l'aborda , & s'enquit de lui d'où il étoit , s'il avoit long-tems qu'il étoit dans la Troupe & par quels moyens il y étoit venu ? répondit sur tous les chefs , en sorte qu'il fut facile à Verville de connoître qu'il étoit frere de la Caverne , qui s'étoit perdu quand son pere fut tué en Périgord par le Page du Baron de Sigognac , ce qu'il avoua franchement , en ajoûtant qu'il n'avoit jamais pû sçavoir ce que sa sœur étoit devenue. Lors Verville lui apprit qu'elle étoit dans une Troupe de Comédiens qui étoit à Alençon , qu'elle avoit eu beaucoup de disgraces , mais qu'elle avoit sujet d'en être consolée , parce qu'elle avoit une très-belle fille , qu'un Seigneur de douze mille livres de rente étoit sur le point d'épouser , & qu'il faisoit la Comédie avec eux , & qu'à son retour il assisteroit au mariage , & qu'il ne tiendroit qu'à lui de s'y trouver pour réjouir sa sœur qui étoit fort en peine de lui , n'en ayant eue aucunes nouvelles depuis sa fuite. Non seulement le Comédien accepta cette of

e ; mais il supplia instamment Monsieur de Verville de souffrir qu'il l'accompagnât, ce qu'il agréa. Cependant il mit ordre à ses affaires que nous lui laisserons négocier, & retournerons à Alençon. Le prieur de S. Louis alla le même jour que j'artit Verville, trouver les Comédiens & Comédiennes, pour leur dire que Monseigneur l'Evêque de Sées l'avoit envoyé chercher pour lui communiquer quelque affaire d'importance, & qu'il étoit bien marié de ne se pouvoir acquitter de sa promesse, mais qu'il n'y avoit rien de perdu. Que pendant qu'il seroit à Sées, ils iroient à la Fresnaye représenter Sylvie aux nôces de la fille du Seigneur du lieu, & qu'à leur retour & du sien, il acheveroit ce qu'il avoit commencé. Il s'en alla, & les Comédiens se disposerent à partir.



C H A P I T R E X I I .

*Ce qui arriva au voyage de la Fresnaye.
Autre disgrâce de Ragotin.*

LA veille de la nôce , l'on envoya un carrosse & des chevaux de selle aux Comédiens. Les Comédiennes s'y placèrent dedans , avec le Destin , Léandre & l'Olive ; les autres monterent les chevaux & Ragotin le sien qu'il avoit encore, pour n'avoir pû le vendre , & qui étoit gué de son enclouure. Il voulut persuader l'Etoile ou à Angélique de se mettre à la croupe derrière lui , disant qu'elles seroient plus à leur aise que dans le carrosse , qui ébranle beaucoup les personnes ; mais l'une ni l'autre n'en voulurent rien faire. Pour aller d'Alençon à la Fresnaye , faut passer une partie de la forêt de Pezaine qui est au pays du Maine. Ils n'eurent pas fait mille pas dans cette forêt, que Ragotin , qui alloit devant , cria au cocher d'arrête

d'arrêter , parce , dit-il , qu'il voyoit une troupe d'hommes à cheval. L'on ne trouva pas bon d'arrêter , mais de se tenir chacun sur ses gardes. Quand ils furent près de ces cavaliers , Ragotin dit que c'étoit la Rappiniere avec ses Archers. L'Etoile pâlit ; mais le Destin , qui s'en apperçut , l'assura en lui disant qu'il n'oseroit leur faire insulte en la présence de ses Archers , & des domestiques de Monsieur de la Fresnaye , & si près de sa maison. La Rappiniere connut bien que c'étoit la Troupe Comique , aussi il s'approcha du carrosse avec son effronterie ordinaire , & salua les Comédiennes , auxquelles il fit d'assez mauvais complimens , à quoi elles répondirent avec une froideur capable de démontrer un moins effronté que ce lévrier de bureau , lequel leur dit qu'il cherchoit des rigands qui avoient volé des Marchands du côté de Balon , & qu'on lui avoit dit qu'ils avoient pris cette route. Comme il entretenoit la compagnie , le cheval d'un de ses Archers , qui étoit fougueux , sauta sur le col du cheval de Ragotin , auquel

il fit si grand-peur qu'il recula , & enfonça dans une touffe d'arbres dont il y en avoit quelques-uns dont les branches étoient sèches , l'une desquelles se trouva sous le pourpoint de Ragotin , & qui lui piqua le dos , en sorte qu'il y demeura pendu ; ce voulant se dégager de parmi ces arbres il avoit donné des deux talons à son cheval qui avoit passé , & l'avoit laissé ainsi en l'air , criant comme un petit fou qu'il étoit je suis mort , l'on m'a donné un coup de pée dans les reins. L'on rioit si fort de voir en cette posture , que l'on ne songeoit à rien moins qu'à le secourir. L'on cria bien aux laquais de le dépendre ; mais ils s'enfuyoient d'un autre côté en riant. Cependant son cheval gagnoit toujours pays sans se laisser prendre. Enfin après avoir bien ri , le cocher qui étoit un grand fort garçon , descendit de dessus son siège & s'approcha de Ragotin , le souleva & dépendit. On le visita , & on lui fit accroire qu'il étoit fort blessé , mais qu'on ne pouvoit le panser qu'on ne fût au Village , car il y avoit un fort bon Chirurgien : en a

tendant on lui appliqua quelques feuilles fraîches pour le soulager. On le plaça dans le carrosse, dont l'Olive sortit, tandis que les laquais passerent au travers du bois pour gagner le devant du cheval, qui ne vouloit pas se laisser prendre, & qui fut pourtant pris, & l'Olive monta dessus. La Rappiniere continua son chemin, & la Troupe arriva au Château, d'où l'on envoya querir le Chirurgien, auquel on donna le mot. Il fit semblant de sonder la playe imaginaire de Ragotin que l'on avoit fait mettre dans le lit. Il le pansa de même qu'il l'avoit sondé, après lui avoit dit que son coup étoit favorable, & que deux doigts plus à côté, il n'y avoit plus de Ragotin. Il lui ordonna le régime ordinaire, & le laissa reposer. Ce petit bout d'homme avoit l'imagination si frappée de tout ce qu'on lui avoit dit, qu'il crut toujours d'être fort blessé. Il ne se leva point pour voir le Bal qui fut tenu le soir après souper; car l'on avoit fait venir la grande bande de violons du Mans, celle d'Alençon étant à une autre nôce à Argentan.

L'on dansa à la mode du pays , & les Comédiens & Comédiennes danserent à la mode de la Cour. Le Destin & l'Etoile danserent la sarabande avec l'admiration de toute la compagnie , qui étoit composée de la Noblesse campagnarde , & des plus gros manans du Village. Le lendemain l'on joüa la Pastorale que l'épousée avoit demandée. Ragotin s'y fit porter en chaise avec son bonnet de nuit. Ensuite l'on fit bonne chere , & le lendemain après avoir bien déjeuné , l'on paya & remercia la Troupe. Le carrosse & les chevaux furent prêts , & l'on tâcha à désabuser Ragotin de sa prétendue blessure ; mais on ne lui put jamais persuader le contraire car il disoit toujours qu'il sentoit bien son mal. On le mit dans le carrosse , & toute la Troupe arriva heureusement à Alençon. Le lendemain on ne représenta point ; car les Comédiennes se voulurent reposer. Cependant le Prieur de Saint Louis étoit de retour de son voyage de Sées. Il alla voir la Troupe , & l'Etoile lui dit qu'il ne trouveroit point d'occasion plus favorable pour

achever son histoire ; il ne s'en fit point prier , & il poursuivit comme vous allez voir au suivant Chapitre.

C H A P I T R E X I I I .

Suite & fin de l'Histoire du Prieur de Saint Louis.

S I le commencement de cette histoire (où vous n'avez vû que de la joye & des contentemens) vous a été ennuyeux ; ce que vous allez ouïr le fera bien davantage , puisque vous n'y verrez que des revers de la fortune , des douleurs & des desespoirs , qui suivront les plaisirs & les satisfactions où vous me verrez encore , mais pour fort peu de tems. Pour donc reprendre au même lieu où je finis le récit ; après que mes camarades & moi eûmes appris nos rôles , & exercé plusieurs fois ; un jour de Dimanche au soir nous représentâmes notre piece dans la maison du sieur du Fresne , ce qui fit un

grand bruit dans le voisinage : quoique nous eussions pris tous les soins de faire tenir les portes du parc bien fermées nous fûmes accablés de tant de monde qui avoit passé le Château, ou escaladé les murailles, que nous eûmes toutes les peines imaginables à gagner le théâtre que nous avions fait dresser dans une salle de médiocre grandeur : aussi il resta les deux tiers du monde dehors : pour obliger ces gens-là à se retirer, nous leur fîmes promesse que le Dimanche suivant, nous représenterions dans la Ville, & dans une plus grande salle. Nous fîmes passablement bien, pour des apprentifs, excepté un de nos Acteurs qui faisoit le personnage du Secrétaire du Roi Darius (la mode de ce Monarque étoit le sujet de notre piece) ; car il n'avoit que huit Vers à dire, ce qu'il faisoit assez bien entre nous mais quand il fallut représenter tout à bord il le fallut pousser sur la scene par force & ainsi il fut obligé de parler, mais mal, que nous eûmes beaucoup de peine à faire cesser les éclats de rire. La Trage

die étant finie , je commençai le Bal avec la du Lis , & qui dura jusques à minuit. Nous prîmes goût à cet exercice , & sans en rien dire à personne , nous étudiâmes une autre piece. Cependant je ne défistois point de mes visites ordinaires. Or un jour que nous étions assis auprès du feu , il arriva un jeune homme auquel l'on y fit prendre place : après un quart-d'heure d'entretien , il sortit de sa poche une boîte dans laquelle il y avoit un portrait de cire en relief , très-bien fait , qu'il dit être celui de sa maîtresse. Après que toutes les Demoiselles l'eurent vû , & dit qu'elle étoit fort belle , je le pris à mon tour ; & en le considérant avec attention , je m'imaginai qu'il ressembloit à la du Lis , & que ce galand-là avoit quelque pensée pour elle. Je ne marchandai point à jeter cette boîte dans le feu , où la petite statuë s'y fondit bien-tôt ; car quand il se mit en devoir de l'en tirer , je l'arrêtai , & le menaçai de le jeter par la fenêtre. Monsieur du Fresne (qui m'aimoit autant alors comme il m'a haï depuis) jura qu'il lui feroit

fauter l'escalier , ce qui obligea ce malheureux à sortir confusément. Je le suivis sans que personne de la compagnie m'eût pût empêcher , & je lui dis que s'il avoit quelque chose sur le cœur , que nous avions chacun une épée , & que nous étions en beau lieu pour se satisfaire ; mais il n'en eut pas le courage. Or le Dimanche suivant nous jouâmes la même Tragedie que nous avons déjà représentée mais dans la salle d'un de nos voisins , qui étoit assez grande , & par ce moyen nous eûmes quinze jours pour étudier l'autre piece. Je m'avisai de l'accompagner à quelques entrées de Ballet , & je fis choisir six de mes camarades qui dansoient le mieux , & je fis le septième. Le sujet du Ballet étoit des Bergers & des Bergeres soumis à l'Amour ; car à la premiere Entrée paroissoit un Cupidon , & aux autres des Bergers & des Bergeres , tous vêtus de blanc , & leurs habits tout parsemés de nœuds de petit ruban bleu , qui étoit la couleur de la du Lis , & que j'ai aujourd'hui toujours portée depuis ; il est vrai que j'

ai ajouté depuis la feuille morte , pour les raisons que je vous dirai à la fin de cette histoire ; ces Bergers & Bergeres faisoient deux à deux chacun une entrée ; & quand ils paroissoient tous ensemble , ils formoient les lettres du nom de la du Lis , & l'Amour décochoit une fleche à chaque Berger , & jettoit des flammes de feu aux Bergeres , & tous en signe de soumission fléchissoient le genouil. J'avois composé quelques vers sur le sujet du Balet , que nous récitâmes ; mais la longueur du tems me les a fait oublier , & quand je m'en souviendrois encore , je n'aurois garde de vous les dire ; car je suis assuré qu'ils ne vous agréeroient pas à présent que la Poësie Françoise est au plus haut degré où elle puisse monter. Comme nous avions tenu la chose secrète , il nous fut facile de n'avoir que de nos amis particuliers , qui insensiblement , & sans que l'on s'en apperçût , entrèrent dans le parc où nous représentâmes à notre aise les Amours d'Angélique & de Sacripant , Roi de Circassie ,

sujet tiré de l'Arioste. Ensuite nous donnâmes notre Balet. Je voulus commencer le Bal à l'ordinaire ; mais Monsieur de Fresne ne le voulut pas permettre , disant que nous étions assez fatigués de la Comédie & du Balet. Il nous donna congé , & nous nous retirâmes ; nous résolûmes de rendre cette Comédie publique , & la représenter dans la Ville , ce que nous fîmes le Dimanche gras , dans la salle de mon parrein & en plein jour. La du Lis me dit que si je commençois le Bal , qu'il se fût avec une fille de notre voisinage qui étoit vêtue de taffetas bleu , tout de même qu'elle , ce que je fis. Mais il se leva un murmure sourd dans la compagnie & il y en eut qui dirent assez haut , il se trompe , il se manque , ce qui excita le rire à la du Lis , & à moi ; de quoi la fille s'étant apperçue , me dit : ces gens ont raison , car vous avez pris l'une pour l'autre ; je lui répondis succinctement : par donnez-moi , je sçai fort bien ce que je fais. Le soir je me masquai avec trois de mes camarades , & je portois le flambeau

croyant que par ce moyen je ne serois pas connu , & nous allâmes dans le parc. Quand nous fûmes entrés dans la maison , a du Lis regarda attentivement les trois masques , & ayant reconnu que je n'y étois pas , elle s'approcha de moi à la porte , où je m'étois arrêté avec le flambeau , & ne prenant par la main , me dit ces obligantes paroles : Déguise-toi de toutes les façons que tu pourras t'imaginer , je te connoîtrai toujours facilement. Après avoir éteint le flambeau , je m'approchai de la table , sur laquelle nous posâmes nos boîtes de dragées , & jettâmes les dés. La du Lis me demanda à qui j'en voulois , & je lui fis signe que c'étoit à elle. Elle me répliqua , qu'est-ce que je voulois qu'elle mit au jeu ? & je lui montrai un nœud de ruban , que l'on appelle à présent galant , & un brasselet de corail qu'elle avoit au bras gauche. Sa mere ne vouloit pas qu'elle le hasardât ; mais elle éclata de rire , en disant qu'elle n'appréhendoit pas de me le laisser. Nous jouâmes , & je gagnai , & je lui fis un présent de mes dragées.

Autant en firent mes compagnons avec la fille aînée , & d'autres Demoiselles qui étoient venues passer la veillée. Aprè quoy nous prîmes congé. Mais comme nous allions sortir , la du Lis s'approcha de moi , & mit la main aux cordons qui tenoient mon masque attaché , qu'elle dénoüa promptement en disant est-ce ainsi qu'on fait de s'en aller si vite ? Je fus un peu honteux ; mais pourtant bien aise d'avoir un si beau prétexte de l'entretenir. Les autres se démasquerent aussi , & nous passâmes la veillée fort agréablement. Le dernier soir du carnaval , je lui donnai un Bal avec la petite bande de violons , grande étant employée pour la noblesse. Pendant le carême , il fallut faire trêve à tout divertissement pour vaquer à la piété , & je vous puis assurer que nous ne manquions pas un sermon la du Lis & moi. Nous passions les autres heures du jour en visites continuelles , & en promenades , & à ouïr chanter les filles de la Ville sur la derriere du Château , où il y a un excellent écho , où elles provoquoient cette

lymphe imaginaire à leur répondre. Les
 tes de Pâques approchoient, quand un
 jour Mademoiselle du Fresne la fille me
 t en riant : Nous meneras-tu à Saint Pa-
 ter ? c'est une petite Paroisse qui est à un
 quart de lieue du Faubourg de Montfort,
 et l'on va en dévotion le lundi de Pâques
 près-dîner : c'est-là aussi où l'on voit tous
 les galans & galantes : je lui répondis qu'il
 y tiendrait qu'à elles. Le jour venu, com-
 me je me disposois pour les aller prendre,
 et sortir de ma maison, je rencontrai un
 bon voisin, jeune homme fort riche, le-
 quel me demanda où j'allois si pressé ;
 lui dis que j'allois au parc querir les
 demoiselles du Fresne pour les accompa-
 gner à Saint Pater. Alors il me répondit
 que je ne pouvois bien rentrer ; car il sçavoit
 de bonne part, que leur mere avoit dit
 qu'elle ne vouloit pas que ses filles y allas-
 sent avec moi. Ce discours m'affomma si
 fort que je ne puis lui rien répliquer ; mais
 je rentrai dans ma maison, où étant je me
 mis à penser d'où pouvoit venir un si
 prompt changement ; après y avoir bien

rêvé, je n'en trouvai autre sujet que moi-même peu de mérite, & ma condition. Pourtaut je ne pus m'empêcher de déclamer contre leur procédé, de m'avoir souffert tant que je les avois diverties par des Ballets, Comédies & Sérénades; car leur en donnois souvent, en toutes les quelles choses j'avois fait de grandes dépenses, & qu'à présent l'on me rebute. La colere où j'étois me fit résoudre d'aller à l'assemblée avec quelques-uns de mes voisins, ce que je fis. Cependant l'on m'attendoit au parc, & quand le tems fut passé que je devois m'y rendre, la du Lis & sa sœur, avec quelques autres Demoiselles du voisinage, y allerent. Après avoir fait leur dévotion dans l'Eglise, elle se placèrent sur la muraille du cimetiere, au-devant d'un ormeau qui leur donnoit de l'ombre. Je passai devant elles, mais d'assez loin, & la du Fresne me fit signe d'approcher, & je fis semblant de ne le pas voir. Ceux qui étoient avec moi m'en avertirent, & je feignis de ne l'entendre point, & passai outre, leur disant, allons faire.

collation au logis des Quatre-Vents, ce que nous fimes. Je ne fus pas plûtôt retourné chez moi, qu'une femme veuve qui étoit notre confidente)me vint trouver, & me demanda fort brusquement quel sujet m'avoit obligé de fuir l'honneur d'accompagner les Demoiselles du Fresne à saint Pater? que la du Lis en étoit ouëe de colere au dernier point; & ajoûta que je pensasse à réparer cette faute. Je suis fort surpris de ce discours; & après m'avoir fait le récit de ce que je vous en disois de dire, je l'accompagnai à la porte du parc où elles étoient. Je la laissai faire ses excuses; car j'étois si troublé que je n'aurois pû leur dire que de mauvaises raisons. Alors la mere s'adressant à moi, me dit que je ne devois pas être si crédule, que c'étoit quelqu'un qui vouloit troubler notre contentement, & que je fusse sûr que je serois toujours le bien venu dans leur maison, où nous allâmes. J'eus l'honneur de donner la main à la du Lis, qui m'assura qu'elle avoit eu bien de l'inquiétude, sur-tout quand j'avois feint de

ne pas voir le signe que sa sœur m'avoit fait. Je lui demandai pardon, & lui fis de mauvaises excuses, tant j'étois transporté d'amour & de colere. Je me voulois venger de ce jeune homme, mais elle ne commanda de n'en pas parler seulement ajoutant que je devois être content d'expérimenter le contraire de ce qu'il m'avoit dit. Je lui obéis, comme je fis toujours depuis. Nous passions le tems le plus doucement qu'on puisse imaginer, & nous éprouvions par de véritables effets, que l'on dit que le mouvement des yeux est le langage des amans; car nous l'aviois si familier, que nous nous faisons entendre tout ce que nous voulions. Un Dimanche au soir, au sortir de vêpres, nous dîmes avec ce langage muet, qu'il falloit aller après souper nous promener sur la riviere, & n'avoir que telles personnes que nous désignâmes. J'envoyai aussitôt retenir un bateau à l'heure dite je me transportai avec ceux qui devoient être de la promenade, à la porte du parloir où les Demoiselles nous attendoient; m

trois jeunes hommes qui n'étoient pas de notre cabale, s'arrêterent avec elles : elles firent tout ce qu'elles purent pour s'en défaire ; mais eux s'en étant apperçûs, ils s'opiniâtrèrent à demeurer, ce qui fut la cause que quand nous abordâmes la porte du parc, nous passâmes outre sans nous y arrêter, & nous nous contentâmes de leur faire signe de nous suivre, & nous les allâmes attendre au bateau. Mais quand nous vîmes ces fâcheux avec elles, nous avançâmes sur l'eau, & allâmes aborder un autre lieu proche d'une des portes de la Ville, où nous rencontrâmes le sieur du Fresne, lequel me demanda où j'avois laissé ses filles ? Je ne pensai pas bien à ce que je lui devois répondre, mais lui dis franchement que je n'avois pas eu l'honneur de les voir ce soir-là. Après nous avoir donné le bon soir, il prit le chemin du parc, à la porte duquel il trouva ses filles auxquelles il demanda d'où elles venoient & avec qui ? La du Lis lui répondit : nous venons de nous promener avec le tel, & me nomma. Alors son pere lui

accompagna un vous en avez menti d'un soufflet, ajoutant que si j'eusse été avec elles (quand même il auroit été plus tard) il ne s'en fût pas mis en peine. Le lendemain cette veuve, dont je vous ai déjà parlé, me vint trouver pour me dire qui s'étoit passé le soir précédent, & que la du Lis en étoit fort en colere; non point du soufflet, comme de ce que je l'avois pas attendue, parce qu'au bateau son intention étoit de se défaire adroitement de ces fâcheux. Je m'excusai mieux que je pus, & je passai quelquefois sans l'aller voir. Mais un jour que elle & sa sœur, & quelques Demoiselles étoient assises sur un banc de boutique dans la rue la plus prochaine de la porte de la Ville, par laquelle j'allois sortir pour aller au Faubourg, je passai devant elle en levant un peu le chapeau, mais sans regarder ni leur rien dire. Les autres Demoiselles leur demanderent ce que vouloit dire ce procédé, qui paroissoit insolent? La du Lis ne répondit rien; mais sa sœur aînée dit qu'elle en ignoroit la cause.

& qu'il la falloit ſçavoir de lui-même , & pour ne le pas manquer , allons , dit-elle , nous poſter un peu plus près de la porte au-delà de cette petite rue , par où il ne nous pourroit éviter , ce qu'elles firent. Comme je repaſſois devant elles , cette bonne ſœur ſe leva de place & me prit par mon manteau en me diſant : depuis quand , Monſieur le glorieux , fuyez-vous l'honneur de voir votre maîtrefſe ? & à même tems me fit aſſeoir auprès d'elle ; mais quand je la voulus caſſer , & lui lire quelques douceurs , elle fut toujournuette & me rebuta furieufement. Je demeurai-là quelque peu de tems bien enrepris , après quoi je les accompagnai uſques à la porte du parc , d'où je me retirai , réſolu de n'y aller plus. Je demeurai donc encore quelques jours ſans y aller , & qui me furent autant de ſiecles ; mais un matin j'eus une rencontre de Mademoiſelle du Freſne la mere , laquelle m'arrêta , & me demanda pourquoi l'on ne me voyoit plus ? Je lui répondis que c'étoit la mauvaiſe humeur de ſa cadette ;

elle me répliqua qu'elle vouloit faire notre accord , & que je l'allasse attendre à ma maison. J'en mourois d'impatience , & fus ravi de cette ouverture. J'y allai donc & comme je montois à la chambre , la du Lis qui m'avoit apperçû , en descendit brusquement , que je ne la pûs jamais arrêter. J'y entrai & je trouvai sa sœur qui se mit à sourire , à laquelle je dis que j'étois le frère de la cadette , & elle m'assura que tout cela n'étoit que feinte , & qu'elle avoit regardé plus de cent fois par la fenêtre pour voir si je paroîtrois , & qu'elle en témoignoit une grande inquiétude , qu'elle étoit sans doute dans le jardin , où elle pouvoit aller. Je descendis l'escalier , & m'approchai de la porte du jardin que je trouvai fermée par dedans ; je la priai plusieurs fois de l'ouvrir , ce qu'elle ne voulut point faire. Sa sœur , qui l'entendoit du haut de l'escalier , descendit , & me la vint ouvrir ; car elle en sçavoit le secret. J'entrai , & la du Lis se mit à fuir ; mais je la poursuivis si bien , que je la pris par une des manches de son corps de jupe

e, & je l'assis sur un siège de gazon où
 e me mis aussi. Je lui fis mes excuses du
 mieux qu'il me fut possible ; mais elle me
 parut toujours plus severe. Enfin, après
 plusieurs contestations, je lui dis que ma
 passion ne souffroit point de médiocrité,
 & qu'elle me porteroit à quelque déses-
 poir, de quoi elle se repentiroit après,
 ce qui ne la rendit pas plus exorable.
 Alors je tirai mon épée du fourreau, &
 lui présentai, la suppliant de me la plon-
 ger dans le corps, lui disant qu'il m'étoit
 impossible de vivre privé de l'honneur de
 ses bonnes graces ; elle se leva pour s'en-
 aller en me répondant qu'elle n'avoit jamais
 aimé personne, & que quand elle en auroit
 quelque pensée, elle ne commenceroit pas
 par moi. Je l'arrêtai en la suppliant de me
 permettre de l'exécuter moi-même, &
 elle me répondit froidement qu'elle ne
 s'en empêcheroit pas. Alors j'appuyai la
 pointe de mon épée contre ma poitrine,
 & me mis en posture pour me jeter des-
 sus, ce qui la fit pâlir, & à même tems
 elle donna un coup de pied contre la gar-

de de l'épée, qu'elle fit tomber à terre m'assurant que cette action l'avoit beaucoup troublée, & me disant que je ne lui fisse plus voir de tels spectacles. Je lui répliquai : je vous obéirai pourvû que vous ne me soyez plus si cruelle, ce qu'elle m'a promis. Ensuite nous nous carressâmes amoureusement, que j'eusse bien souhaité d'avoir tous les jours une querelle avec elle, pour l'appointer avec tant de douceur. Comme nous étions dans ces transports, sa mere entra dans le jardin, & nous dit qu'elle seroit bien venue plutôt, mais qu'elle avoit bien jugé que nous n'avions pas besoin de son entremise pour nous accorder.

Or un jour que nous nous promenions dans une des allées du parc, le sieur de Fresne, sa femme, la du Lis & moi, qui allions après eux, & qui ne pensions qu'à nous entretenir, cette bonne mere se tourna vers nous & nous dit qu'elle plaideroit bien notre cause. Elle le put dire sans que son mari l'entendît, car il étoit fort sourd, nous la remerciâmes plutôt d'action qu'

e parole. Un peu de tems après, Monsieur
u Fresne me tira à part, & me décou-
rit le dessein que lui & sa femme avoient
ormé de me donner leur plus jeune fille
n mariage devant qu'il partît pour aller
n Cour servir son quartier, & qu'il ne
ulloit plus faire de dépense en sérénade ni
utrement pour ce sujet. Je ne lui fis que
es remercimens confus, car j'étois si
ransporté de joie d'un bonheur si inopiné,
z qui faisoit le comble de ma félicité,
ue je ne sçavois ce que je disois. Il me
ouvient bien que je lui dis, que je n'eusse
as été si téméraire que de la lui deman-
er, attendu mon peu de mérite & l'iné-
alité des conditions; à quoi il me répon-
it, que pour du mérite, il en avoit assez
econnu en moi; & que pour la condition,
avois de quoi suppléer à ce défaut, sous-
ntendant du bien. Je ne sçai ce que je
ui répliquai; mais je sçai bien qu'il me
onvia à souper; après quoi il fut conclu
ue le Dimanche suivant nous assemble-
ions nos parens pour faire les fiançailles.
Il me dit aussi quelle dot il pouvoit don-

ner à sa fille ; mais à cela je répondis que je ne lui demandois que sa personne , que j'avois assez de bien pour elle & pour moi. J'étois le plus content homme du monde , & la du Lis aussi contente , que nous connûmes dans la conversation que nous eûmes ce soir-là , & qui fut plus agréable que l'on puisse s'imaginer ; mais ce plaisir ne dura guere ; car l'avant-veille du jour que nous devions fiancer nous étions la du Lis & moi assis sur l'herbe , quand nous aperçûmes de loin le Conseiller du Présidial , proche parent du sieur du Fresnoy , lequel lui venoit rendre visite. Nous en conçûmes une même pensée elle & moi , & nous nous en affligemes sans sçavoir au vrai ce que nous appréhendions , ce que l'événement ne nous fit que trop connoître : car le lendemain comme j'allois prendre l'heure de l'assemblée , je fus furieusement surpris quand je trouvai à la porte de la basse-cour , la du Lis qui pleuroit. Je lui dis quelque chose & elle ne me répondit rien. J'entrai plus avant , & je trouvai sa sœur au même éta

Je lui demandai que vouloient dire tant le pleurs ; & elle me répondit , en re-
 loubant ses sanglots ; que je ne le sçau-
 ois que trop. Je montois à la chambre
 quand la mere en sortoit , laquelle passa
 sans me rien dire ; car les larmes , les san-
 glots & les soupirs la suffoquoient si fort ,
 que tout ce qu'elle put faire , ce fut de me
 regarder pitoyablement & dire , ha , pau-
 re garçon ! Je ne comprenois rien en un
 prompt changement ; mais mon cœur
 me présageoit tous les malheurs que j'ai
 ressentis depuis. Je me résolus d'en ap-
 prendre le sujet , & je montai à la cham-
 bre , où je trouvai Monsieur du Fresne as-
 sis dans une chaise , lequel me dit fort
 brusquement qu'il avoit changé d'avis , &
 qu'il ne vouloit pas marier sa cadette de-
 vant son aînée ; que quand il la marieroit,
 ce ne seroit qu'après le retour de son
 voyage de la Cour. Je lui répondis sur ces
 deux chefs. Au premier , que sa fille aî-
 née n'avoit aucune répugnance que sa sœur
 fut mariée la première , pourvû que ce
 fut avec moi , parce qu'elle m'avoit tou-

jours aimé comme un frere ; que pour
 autre , elle s'y feroit opposée (je ve
 puis assurer qu'elle m'en avoit fait la pr
 testation plusieurs fois). Et sur le secon
 que j'attendrois aussi-bien dix ans , que l
 trois mois qu'il feroit à la Cour ; mais
 me dit tout net que je ne pensasse plus
 mariage de sa fille. Ce discours si surpr
 nant , & prononcé du ton que je ve
 viens de dire , me jetta dans un si horrib
 desespoir , que je sortis sans lui replique
 & sans rien dire aux Demoiselles , qui
 me purent rien dire aussi. Je m'en allai à
 maison , résolu de me donner la mort ; m
 comme je tirois mon épée à dessein de
 la plonger dans le corps , cette veuve co
 fidente entra chez moi , & empêcha l'ex
 cution de ce mortel dessein , en me dis
 de la part de la du Lis , que je ne m'ass
 geasse point , qu'il falloit avoir patience
 & qu'en pareilles affaires il arrivoit to
 jours du trouble ; mais que j'avois
 grand avantage d'avoir sa mere & sa sce
 aînée pour moi , & elle plus que tous , c
 étoit la principale partie. Qu'elles avoie

résolu que quand son pere seroit parti,
 qui seroit dans huit ou dix jours, que je
 pourrois continuer mes visites, & que le
 monsieur étoit un grand opérateur. Ce discours
 étoit fort obligeant, mais je n'en pûs point
 être consolé ; aussi je m'abandonnai à la
 plus noire mélancolie que l'on puisse ima-
 giner, & qui me jetta enfin dans un si fu-
 reux desespoir, que je me résolus de
 consulter les démons. Quelques jours de-
 vant le départ de Monsieur du Fresne, je
 m'en allai à demi-lieue de cette Ville,
 dans un lieu où il y a un bois taillis de
 fort grande étendue, dans lequel la croyan-
 ce du vulgaire est qu'il y habite des mau-
 vais esprits, d'autant que ç'a été autrefois
 la demeure de certaines Fées (qui étoient
 sans doute de fameuses Magiciennes) : je
 m'enfoncè dans le bois, appelant & in-
 voquant ces esprits, & les suppliant de
 me secourir en l'extrême affliction où j'é-
 tois : mais après avoir bien crié, je ne vis
 ni n'ouïs que des oiseaux, qui par leur
 ramage sembloient me témoigner qu'ils
 étoient touchés de mes malheurs. Je re-

tournai à ma maison où je me mis au lit : je teint d'une si étrange phrénésie, que l'on ne croyoit pas que j'en pusse réchapper ; car j'en fus jusques à perdre la parole. Le du Lis fut malade à même tems, & de la même maniere que moi, ce qui m'a obligé depuis de croire à la sympathie ; & comme nos maladies procédoient d'une même cause, elles produisoient aussi nous de semblables effets : ce que nous apprenions par le Medecin & Apotecair qui étoient les mêmes qui nous servoient pour les Chirurgiens, nous avions chacun le nôtre en particulier. Je guéris un peu plutôt qu'elle, & je m'en allai, où pour mieux dire, je me traînai à sa maison où je la trouvai dans le lit (son pere étoit parti pour la Cour) : sa joie ne fut pas médiocre, comme la suite me le fit connoître ; car après avoir demeuré environ une heure avec elle, il me sembla qu'elle n'avoit plus de mal, ce qui m'obligea à la presser de se lever ; ce qu'elle fit pour me satisfaire. Mais si-tôt qu'elle se fit hors du lit, elle évanouït entre mes bras.

: fus bien mari de l'en avoir pressée ,
 r nous eûmes beaucoup de peine à la
 mettre ; quand elle fut revenue de son
 anouïssment , nous la remîmes dans le
 , où je la laissai pour lui donner moyen
 : reposer , ce qu'elle n'eût peut-être pas
 t en ma présence. Nous guérîmes entie-
 ment , & nous passâmes agréablement le
 ms , tout celui que son pere demeura à
 Cour. Mais quand il fut revenu , il fut
 erti par quelques ennemis secrets , que
 vois toujours fréquenté dans sa maison ,
 pratiqué familièrement sa fille , à la-
 elle il fit de rigoureuses défenses de me
 ir , & se fâcha fort contre sa femme &
 fille aînée , de ce qu'elles avoient favo-
 é nos entrevûes ; ce que j'appris par
 tre confidente , ensemble la résolution
 elles avoient prise de me voir toujours ,
 par quels moyens. Le premier fut , que
 prenois garde quant cet injuste pere
 noit à la Ville ; car aussi-tôt j'allois dans
 maison où je demeurois jusques à son
 tour , que nous connoissions facilement à
 maniere de frapper à la porte , & aussi-

tôt je me cachois derrière une pièce de tapisserie ; & quand il entroit , un valet ou une servante , ou quelquefois une de ces filles lui ôtoit son manteau , & je ferois facilement sans qu'il le pût voir ; car comme je vous ai déjà dit , il étoit fort sourd , & en sortant la du Lis m'accompagnoit toujours jusques à la porte de basse-cour. Ce moyen fut découvert , nous eumes recours au jardin de notre confidente , dans lequel je me rendois par un autre de nos voisins , ce qui dura assez mais à la fin il fut encore découvert. Nous nous servimes ensuite des Eglises , tant l'une tantôt l'autre , ce qui fut encore connu : tellement que nous n'avions plus que le hasard , quand nous pouvions nous rencontrer dans quelques-unes des allées du parc ; mais il falloit user de grande précaution. Un jour que j'y avois demeuré assez long-tems avec la du Lis (car nous nous étions entretenu à fond de nos communs malheurs , & avions pris de fortes résolutions de les surmonter) je la voulus accompagner jusques à la porte de la basse

our , où étant nous apperçûmes de loin
 on pere qui venoit de la ville , & tout
 roit à nous ; de fuïr il n'y avoit lieu , car
 nous avoit vûs. Elle me dit alors de fai-
 e quelque invention pour nous excuser ;
 mais je lui répondis qu'elle avoit l'esprit
 lus présent & plus subtil que moi , &
 u'elle y pensât. Cependant il arriva , &
 omme il commençoit à se fâcher , elle
 i dit que j'avois appris qu'il avoit appor-
 é des bagues & autres jouâilleries (car
 employoit ses gages en orfèvrerie , pour
 faire quelque profit , étant aussi avare
 qu'il étoit sourd) & que je venois pour
 voir s'il voudroit m'accommoder de quel-
 ques-unes pour donner à une fille du Mans
 laquelle je me mariois. Il le crut facile-
 ment : nous montâmes , & il me montra
 ses bagues ; j'en choisis deux , un petit
 diamant & une rose d'opale. Nous fûmes
 d'accord du prix , que je lui payai à l'heu-
 re même. Cet expédient me facilita la con-
 tinuation de mes visites ; mais quand il vit
 que je ne me hâtois point d'aller au Mans,
 il en parla à sa jeune fille , comme se dou-

tant de quelque fourbe ; & elle me conseilla d'y faire un voyage , ce que je fis. Cette ville là est une des plus agréables du Royaume , & où il y a du plus beau monde , & du mieux civilisé , & où les filles y sont les plus acortes & les plus spirituelles , comme vous sçavez fort bien aussi je fis en peu de tems de grandes connoissances. J'étois logé au logis des chênes verts , où étoit aussi logé un Opérateur qui débitoit ses drogues en public sur le théâtre, en attendant l'issue d'un projet qu'il avoit fait de dresser une Troupe de Comédiens. Il avoit déjà avec lui des personnes de qualité ; entr'autres le fils d'un Comte , que je ne nomme pas par discrétion , un jeune Avocat du Mans qui avoit déjà été en troupe , sans compter un sien frere , & un autre vieux Comédien qui s'enfarinoit à la farce ; & il attendoit une jeune fille de la Ville de Laval , qui lui avoit promis de se dérober de la maison de son pere , & de le venir trouver. Je fis connoissance avec lui ; & un jour , faute de meilleur entretien , je lui fis succinctement le récit de

mes malheurs, ensuite de quoi il me per-
suada de prendre parti dans sa Troupe, &
que ce seroit le moyen de me faire oublier
mes disgraces : j'y consentis volontiers, &
la fille fût venue, j'aurois certainement
vivi ; mais les parens en furent avertis, ils
firent garde à elle, ce qui fut la cause
que le dessein ne réussit pas ; ce qui m'o-
bligea à m'en revenir. Mais l'amour me
fournit une invention pour pratiquer enco-
re la du Lis sans soupçon, qui fut de me
parler avec moi cet Avocat dont je vous viens
de parler, & un autre jeune homme de
ma connoissance, auxquels je découvris
mon dessein, & qui furent ravis de me
servir en cette occasion. Ils parurent en
cette Ville sous le titre, l'un de frere, &
l'autre de cousin-germain d'une maîtresse
imaginaire. Je les menai chez le sieur du
Fresne, que j'avois prié de me traiter de
parent, ce qu'il fit. Il ne manqua pas aussi
à leur dire mille biens de moi, les assu-
rant qu'ils ne pouvoient pas mieux loger
leur parente, & ensuite nous donna à sou-
per. L'on but à la santé de ma maîtresse,

& la du Lis en fit raison. Après qu'ils eurent demeuré cinq ou six jours en cette Ville , ils s'en rerournerent au Mans ; j'avois touûjours libre accès chez le sieur de Fresne , lequel me disoit sans cesse que j'tardois trop à aller au Mans achever mon mariage , ce qui me fit appréhender que la feinte ne fût à la fin découverte , & qu'elle ne me chassât encore une fois honteusement de sa maison ; ce qui me fit prendre la plus cruelle résolution qu'un homme désespéré puisse jamais avoir , qui fut de tuer la du Lis , de peur qu'un autre n'en fût possesseur. Je m'armai d'un poignard & l'allai trouver , la priant de venir avec moi faire une promenade , ce qu'elle m'accorda. Je la menai insensiblement dans un lieu fort écarté des allées du parc , où il y avoit des broussailles. Ce fut là où je lui découvris le cruel dessein que le désir de la posséder m'avoit fait concevoir , tirant à même tems le poignard de ma poche. Elle me regarda si tendrement , & me dit tant de douceurs qu'elle accompagna de protestations de constance &

le belles promesses, qu'il lui fut facile de ne desarmer. Elle saisit mon poignard, que je n'e pus retenir, & le jetta au travers des brouffailles, & me dit qu'elle s'en vouloit aller, & qu'elle ne se trouveroit plus seule avec moi. Elle me vouloit dire que je n'avois pas sujet d'en user ainsi, quand je l'interrompis, pour la prier de se trouver le lendemain chez notre confidente, où je me rendrois, & que là nous prendrions les dernieres résolutions. Nous nous y rencontrâmes à l'heure dite. Je la saluai, & nous pleurâmes nos communes miseres; & après de longs discours, elle me conseilla d'aller à Paris, me protestant qu'elle ne consentiroit jamais à aucun mariage; & quand je demeurerois dix ans, qu'elle m'attendroit; je lui fis des promesses réciproques, que j'ai mieux tenues qu'elle n'a fait. Comme je voulois prendre congé d'elle (ce qui ne fut pas sans verser beaucoup de larmes) elle fut d'avis que sa mere & sa sœur fussent de la confidence, cette veuve les alla querir, & je demurai seul avec la du Lis. Ce fut

alors que nous nous ouvrimes nos cœurs mieux que nous n'avions jamais fait : & elle en vint jusques à me dire que si je la voulois enlever , qu'elle y consentiroit volontiers , & me suivroit partout , & que si l'on venoit après nous , & que l'on nous attrapât , elle feindroit d'être enceinte : mais mon amour étoit si pur , que je ne voulus jamais mettre son honneur en compromis , laissant l'événement à la conduite du sort. Sa mere & sa sœur arriverent , & nous leur déclarâmes nos résolutions , ce qui fit redoubler les pleurs & les embrassemens. Enfin je pris congé d'elles pour aller à Paris. Avant que de partir , j'écrivis une lettre à la du Lis , des termes de laquelle je ne me sçauois souvenir : mais vous pouvez bien vous imaginer que j'y avois mis tout ce que je m'étois figuré de tendre pour leur donner de la compassion. Aussi notre confidente , qui porta la lettre , m'assura qu'après la lecture de cette lettre , la mere & les deux filles avoient été si affligées de douleur , que la du Lis n'avoit pas eu le courage de me faire répon-

se. J'ai supprimé beaucoup d'avantures qui nous arriverent pendant le cours de nos amours (pour n'abuser pas de votre patience) : comme les jaloufies que la du Lis conçut contre moi pour une Demoiselle fa cousine-germaine , qui l'étoit venue voir , & qui demeura trois mois dans la maison : la même chose pour la fille de ce Gentilhomme qui avoit amené ce galant que je fis en aller : non plus que plusieurs querelles que j'eus à démêler , & des combats en des rencontres de nuit , où je fus blessé par deux fois au bras & à la cuisse. Je finis donc ici la digression pour vous dire que je partis pour Paris , où j'arrivai heureusement , & où je demurai environ une année. Mais ne pouvant pas y subsister comme je faisois en cette Ville , tant à cause de la cherté des vivres , que pour avoir fort diminué mes biens à la recherche de la du Lis , pour laquelle j'avois fait de grandes dépenses , comme vous avez pû apprendre de ce que je vous ai dit ; je me mis en condition en qualité de Secrétaire d'un Secrétaire de la chambre du

Roi , lequel avoit épousé la veuve d'un autre Secrétaire aussi du Roi. Je n'y eu pas demeuré huit jours , que cette dame usa avec moi d'une familiarité extraordinaire , à laquelle je ne fis point alors de reflexion ; mais elle continua si ouvertement , que quelques uns des domestiques s'en apperçurent , comme vous allez voir. Un jour qu'elle m'avoit donné une commission pour faire dans la Ville , elle me dit de prendre le carrosse , dans lequel je montai seul , & je dis au cocher de m mener par le Marais du Temple , tandis que son mari alloit par la Ville à cheval suivi d'un seul laquais ; car elle lui avoit persuadé qu'il feroit mieux ses affaires de la sorte , que de traîner un carrosse qui estoit toujours embarrassant. Quand je fus dans une longue rue où il n'y avoit que de petites portes cocheres , & par conséquent l'on n'voyoit guere de monde , le cocher arrêta le carrosse & en descendit. Je lui criai pourquoi il arrêtoit : il s'approcha de la portiere , & me pria de l'écouter , ce que je fis. Alors il me demanda si je n'avois

point pris garde au procédé de Madame sur mon fujet ? à quoi je lui répondis que non , & qu'est-ce qu'il vouloit dire. Il me répondit alors , que je ne connoissois pas sa fortune , & qu'il y avoit beaucoup de personnes à Paris qui eussent bien voulu en avoir une semblable. Je ne raisonnai guere avec lui ; mais je lui commandai de remonter sur son siège & me conduire à la rue S. Honoré. Je ne laissai pas de rêver profondément à ce qu'il m'avoit dit ; & quand je fus de retour à la maison , j'observai plus exactement les actions de cette Dame , dont quelques-unes me confirmèrent en la croyance de ce que m'avoit dit le cocher. Un jour que j'avois acheté de la toile & de la dentelle pour des colets , que j'avois baillé à faire à ses filles de service , comme elles y travailloient , elle leur demanda pour qui étoient ces colets ? elles répondirent que c'étoit pour moi , & alors elle leur dit qu'elles les achevassent , mais que pour la dentelle elle la vouloit mettre. Un jour qu'elle l'attachoit , j'entrai dans sa chambre , & elle me dit qu'elle

travailloit pour moi , dont je fus si content que je ne fis que des remercimens même. Mais un matin que j'écrivois dans ma chambre , qui n'étoit pas éloignée de sa chambre , elle me fit appeller par un laquais & quand j'en approchai j'entendis qu'elle crioit furieusement contre sa Demoiselle suivante & contre sa femme de chambre. Elle disoit : ces chiennes , ces vilaines sçauroient rien faire adroit ; sortez de ma chambre. Comme elles en sortoient , j'y entrai , & elle continua à déclamer contre elles , & me dit de fermer la porte & de lui aider à s'habiller , & aussi-tôt elle me dit de prendre sa chemise qui étoit sur sa toilette , & de la lui donner , & à même tems elle dépouilla celle qu'elle avoit , & s'exposa à ma vûe toute nue , dont j'eus une si grande honte , que je lui dis que je ferois encore plus mal que ses filles qu'elle devoit faire revenir , à quoi elle fut obligée par l'arrivée de son mari. Je ne doutai donc plus de son intention ; mais comme j'étois jeune & timide , j'appréhendai quelque sinistre accident ; car quoiqu'elle

u'elle fût déjà avancée en âge, elle avoit
 ourtant encore des beaux restes, ce qui
 ne fit résoudre à demander mon congé,
 e que je fis un soir après que l'on eut fer-
 i le souper. Alors sans me rien répondre,
 on mari se retira à sa chambre, & elle
 ourna sa chaise du côté du feu, disant au
 maître d'hôtel de remporter la viande. Je
 escendis pour souper avec lui : comme
 ous étions à table, une sienne niece âgée
 'environ douze ans descendit, & s'adres-
 nt à moi, me dit que Madame sa tante
 envoyo't pour sçavoir si j'avois bien le
 ourage de souper, elle ne s'ouper point ;
 ne me souviens pas bien de ce que je
 i répondis, mais je sçai bien que la Da-
 e se mit au lit, & qu'elle fut extrême-
 ment malade. Le lendemain de grand ma-
 n elle me fit appeller pour donner ordre
 'avoir des Médecins : comme j'appro-
 hai de son lit, elle me donna la main, &
 e dit ouvertement que j'étois la cause de
 on mal, ce qui fit redoubler mon appré-
 ension ; enforte que le même jour je me
 is dans des Troupes qu'on faisoit à Pa-

ris pour le Duc de Mantoue, & je partis sans en rien dire à personne. Notre Capitaine ne vint pas avec nous, laissa la conduite de sa Compagnie à son Lieutenant, qui étoit un franc voleur aussi-bien que les deux Sergens; car ils brûloient presque tous les logemens, & nous faisoient souffrir; aussi ils furent pris par le Prevôt de Troye en Champagne, lesquels y fit pendre, excepté l'un des Sergens qui se trouva frere d'un des valets-de-chambre de Monseigneur le Duc d'Orléans, lequel le sauva. Nous demeurâmes sans chef, & les soldats, d'un commun accord, firent élection de ma personne pour commander la Compagnie qui étoit composée de quatre-vingt soldats. J'pris la conduite avec autant d'autorité que si j'eusse été le Capitaine en chef. Je passai en revue, & tirai la montre, que je distribuai, aussi-bien que les armes que j'avois prises à Sainte-Reine en Bourgogne. Ensuite nous filâmes jusques à Embrun en Dauphiné, où notre Capitaine nous vint trouver dans l'appréhension qu'il n'y avoit pas

soldat à sa Compagnie. Mais quand il ap-
 prit ce qui s'étoit passé, & que je lui en
 fis paroître soixante-huit (car j'en avois
 perdu douze dans la marche) il me caressa
 fort, & me donna son drapeau & sa ta-
 ble. L'armée qui étoit la plus belle qui
 eût jamais sortie de France, eut le mau-
 vais succès que vous avez pû sçavoir, ce
 qui arriva par la mauvaise intelligence des
 Généraux. Après son débris, je marrétai à
 Grenoble pour laisser passer la fureur des
 payfans de Bourgogne & de Champagne,
 qui tuoient tous les fugitifs; & le massa-
 cre en fut si grand que la peste se mit si
 furieusement dans ces deux Provinces,
 qu'elle s'épandit par tout le Royaume.
 Après que j'eus demeuré quelque tems à
 Grenoble, où je fis de grandes connoissan-
 ces, je résolus de me retirer dans cette ville,
 ma patrie. Mais en passant par des lieux
 écartés du grand chemin, pour la raison
 que j'ai dit, j'arrivai à un petit Bourg
 appelé Saint-Patrice, où le fils puîné de
 la Dame du lieu, qui étoit veuve, faisoit
 une Compagnie de Fantasins pour le siège

de Montauban. Je me mis avec lui, & il reconnut quelque chose sur mon visage qui n'étoit pas rebutant : après m'avoir demandé d'où j'étois, & que je lui eus dit franchement la vérité, il me pria de prendre le soin de conduire un sien frere jeune garçon, Chevalier de Malthe, auquel il avoit donné son enseigne, ce que j'acceptai volontiers. Nous partîmes pour aller à Noves en Provence, qui étoit le lieu d'assemblée du Régiment ; mais nous n'y eûmes pas demeuré trois jours, que le Maître-d'hôtel de ce Capitaine le vola & s'enfuit. Il donna ordre qu'il fût suivi ; mais en vain : ce fut alors qu'il me pria de prendre les clefs de ses coffres, que je ne gardai guere, car il fut député du corps du Régiment pour aller trouver le grand Cardinal de Richelieu, lequel conduisoit l'Armée pour le siège de Montauban, & autres Villes rebelles de Guyenne & Languedoc. Il me mena avec lui, & nous trouvâmes son Eminence dans la ville d'Albi : nous la suivîmes jusqu'à cette ville rebelle, qui ne le fut plus à l'arrivée de ce

and homme ; car elle se rendit , comme
ous avez pû ſçavoir. Nous eûmes pen-
ant ce voyage un grand nombre d'avan-
res que je ne vous dis point , pour ne
ous être point ennuyeux , ce que j'ai
ut-être déjà trop été. Alors l'Etoile lui
t , que ce ſeroit les priver d'un agréable
vertiffement , s'il ne continuoit juſques à
fin. Je pourſuivis donc ainſi : je fis des
andes connoiſſances dans la maiſon de
t illuſtre Cardinal , & principalement
ec les Pages , dont il y en avoit dix-huit
: Normandie , & qui me faiſoient de
andes careſſes , auſſi-bien que les autres
omeſtiques de ſa maiſon. Quand la ville
t rendue , notre Régiment fut licencié ,
 nous nous en revînmes à Saint-Patrice.
a Dame du lieu avoit un procès contre
a fils aîné , & ſe préparoit pour aller le
ourſuivre à Grenoble. Quand nous arri-
mes , je fus prié de l'accompagner , à
oi j'eus un peu de répugnance , car je
ulois me retirer , comme je vous ai dit ;
ais je me laiſſai gagner , dont je ne me
pentis pas ; car quand nous fûmes arri-

vés à Grenoble , où je sollicitai fortement le procès , le Roi Louis XIII de glorieuse mémoire y passa pour aller en Italie & j'eus l'honneur de voir à sa suite les plus grands Seigneurs de ce pays , & entr'autres le Gouverneur de cette ville , lequel connoissoit fort Monsieur de Saint-Patrice auquel il me recommanda , & après m'avoir offert de l'argent , lui dit que j'étois ce qui l'obligea à faire plus d'estime de moi qu'il n'avoit pas fait , bien que je n'eusse pas sujet de me plaindre. Je voyois encore cinq jeunes hommes de cette ville qui étoient au Régiment des Gardes , trois desquels étoient Gentilhommes , & auxquels j'avois l'honneur d'appartenir ; je les traitai du mieux qu'il me fut possible , tant à la maison & au cabaret. Un jour que nous venions de déjeuner d'un logis du Fauxbourg Saint Laurent , qui est au-delà du pont , nous nous arrêtâmes dessus pour voir passer des bateaux ; alors un d'eux me dit qu'il s'étonnoit fort que je ne leur demandasse point de nouvelles de la capitale ; je leur dis que je n'avois osé de pe-

e trop apprendre ; ils me repartirent que
avois bien fait , & que je devois l'ou-
lier , puisqu'elle ne m'avoit pas tenu pa-
ole : je pensai mourir à cette nouvelle ,
mais enfin il fallut tout sçavoir ; ils m'ap-
rirent donc qu'aussi-tôt que l'on eut ap-
ris mon départ pour l'Italie , qu'on l'avoit
ariée à un jeune homme qu'ils me nom-
erent , & qui étoit celui de tous ceux
ui y pouvoient prétendre , pour qui j'a-
ois le plus d'averfion. Alors j'éclatai , &
is contre elle tout ce que la colere me
ggéra. Je l'appellai tygresse , félonne ,
erfide , traîtresse ; qu'elle n'eût pas osé
marier me sçachant si près , étant bien
ffurée que je la serois allé poignarder
vec son mari jusques dedans son lit. Après
e fortis de ma poche une bourse d'argent
z de soie bleue à petit point , qu'elle
l'avoit donnée , dans laquelle je confer-
ois le brasselet & le ruban que je lui
vois gagné : je mis une pierre dedans &
jettai avec violence dans la riviere , en
ifant : ainsi se puisse effacer de ma mé-
oire , celle à qui ont appartenu ces cho-

ses , de même qu'elles s'enfuirent au gr
des ondes. Ces Messieurs furent étonné
de mon procédé , & me protesterent qu'i
étoient bien marris de me l'avoir dit , ma
qu'ils croyoient que je l'eusse sçu d'ailleurs.
Ils ajouterent , pour me consoler , qu'ell
avoit été forcée à se marier , & qu'ell
avoit bien fait paroître l'aversion qu'ell
avoit pour son mari ; car elle n'avoit fa
que languir depuis son mariage , & éto
morte quelque tems après. Ce discours re
doubla mon déplaisir , & me donna à mé
me tems quelque espece de consolation.
Je pris congé de ces Messieurs , & me re
rai à la maison , mais si changé que Ma
demoiselle de Saint Patrice , fille de cett
bonne Dame , s'en apperçut. Elle me de
manda ce que j'avois , à quoi je ne répondi
rien ; mais elle me pressa si fort que je lu
dis succinctement mes aventures , & l
nouvelle que je venois d'apprendre : ell
fut touchée de ma douleur , comme je l
connus par les larmes qu'elle versa. Elle l
fit sçavoir à sa mere , & à ses freres , qu
me témoignèrent de participer à mes dé
plaisirs

plaisirs ; mais qu'il falloit se consoler , & prendre patience. Le procès de la mere & du fils termina par un accord , & nous nous en retournâmes. Ce fut alors que je commençai à penser à une retraite. La maison où j'étois étoit assez puissante pour ne faire trouver de bons partis , & l'on m'en proposa plusieurs , mais je ne pus jamais me résoudre au mariage : je repris le premier dessein que j'avois eu autrefois de me rendre Capucin , & j'en demandai l'habit ; mais il y survint tant d'obstacles , dont la déduction ne vous seroit qu'enuyeuse , que je cessai cette poursuite. En ce tems-là le Roi commanda l'arrière-ban de la Noblesse du Dauphiné pour aller à Casal. Monsieur de Saint-Patrice me pria de faire encore ce voyage-là avec lui , ce que je ne pus honorablement refuser. Nous partîmes , & nous y arrivâmes ; vous sçavez ce qu'il en réussit. Le siège fut levé , la ville rendue , & la paix faite par l'entremise de Mazarin. Ce fut le premier degré par où il monta au Cardinalat , & à cette prodigieuse fortune qu'il a eu ensuite du

Gouvernement de la France. Nous nous en retournâmes à Saint-Patrice, où je persistai toujours à me rendre Religieux ; mais la divine Providence en disposoit autrement. Un jour Monsieur de Saint-Patrice me dit, voyant ma résolution, qu'il me conseilloit de me faire Prêtre séculier ; mais j'appréhendai de n'avoir pas assez de capacité, & il me répartit, qu'il y avoit de moindre : je m'y résolus, & pris les Ordres sur un patrimoine que Madame sa mere me donna, de cent livres de rente qu'elle m'assigna sur le plus liquide de son revenu. Je dis ma première Messe dans l'Eglise de la Paroisse ; & dite Dame en usa comme si j'eusse été son propre enfant ; car elle traita splendidement une trentaine de Prêtres qui s'y trouverent, & plusieurs Gentilhommes du voisinage. J'étois dans une maison trop puante pour manquer de Bénéfices : aussi six mois après j'eus un Prieuré assez considérable, avec deux autres petits Bénéfices. Quelques années après j'eus un gros Prieuré, & une fort bonne Cure, car j'avois

pris grande peine à étudier, & je m'étois rendu jusqu'au point de monter en Chaire avec succès, & devant les beaux Auditoires, & en présence même de Prélats. Je ménageai mes revenus, & massai une notable somme d'argent avec laquelle je me retirai dans cette Ville où vous me voyez maintenant, ravi du bonheur de la connoissance d'une si charnante compagnie, & d'avoir été assez heureux de lui rendre quelque petit service. L'Etoile prit la parole, disant : mais le plus grand que vous sçauriez nous voir jamais rendu. Elle vouloit continuer, quand Ragotin se leva pour dire qu'il vouloit faire une Comédie de cette histoire, & qu'il n'y auroit rien de plus beau que la décoration du Théâtre, un beau parc avec son grand bois & une riviere pour le sujet des Amans, des combats, & une premiere messe. Tout le monde se mit à rire, & Roquebrune, qui le contrarioit toujours, lui dit : Vous n'y entendez rien, vous ne sçauriez mettre cette piece dans les regles, d'autant qu'il faudroit changer

la scene & demeurer trois ou quatre au dessus. Alors le Prieur leur dit : Messieurs ne disputez point pour ce sujet, j'y ai donné ordre il y a long-tems. Vous sçavez que Monsieur du Hardi n'a jamais observé cette rigide regle des vingt-quatre non plus que quelqu'un de nos Poëtes modernes, comme l'Auteur de Saint Eustache, &c. Et Monsieur Corneille ne seroit pas attaché sans la censure que Monsieur Scudery voulut faire du Cid ; au tous les honnêtes gens appellent ces maquemens de belles fautes. J'en ai donc composé une Comédie que j'ai intitulé *la Fidélité conservée après l'Espérance perdue*. & depuis j'ai pris pour devise un arbre dépouillé de sa parure verte, & où il ne reste que quelques feuilles mortes (qui est la raison pourquoi j'ai ajoûté cette couleur à la bleue) avec un petit chien babet au pied, & ces paroles pour accompagner la devise : *privé d'espoir, je suis fidele*. Cette piece roule les Théâtres, il y a fort long-tems. Le titre en est aussi à propos que vos couleurs & votre devise, dit l'Etoile

ur votre maîtresse vous a trompé, & vous
 n'avez toujours gardé la fidélité, n'en
 ayant point voulu épouser d'autre. La con-
 versation finit par l'arrivée de Monsieur
 de Verville, & de Monsieur de la Ga-
 rouffiere. Et je finis aussi ce Chapitre qui,
 sans doute, a été bien ennuyeux, tant
 pour sa longueur que pour son sujet.

C H A P I T R E X I V.

*Retour de Verville accompagné de M.
 de la Garouffiere. Mariages des Co-
 médiens & Comédiennes, & autres
 aventures de Ragotin.*

TOUTS ceux de la Troupe furent éton-
 nés de voir Monsieur de la Garouf-
 riere : pour Verville, il étoit attendu avec
 impatience, principalement de ceux &
 celles qui se devoient marier. Ils lui de-
 manderent quelles bonnes affaires il avoit
 dans cette Ville ? Et il leur répondit qu'il
 n'en avoit aucunes ; mais que Monsieur de

Verville lui ayant communiqué quelque chose d'importance, il avoit été ravi de trouver une occasion si favorable pour le revoir encore une fois, & leur offrit la continuation de ses services. Verville lui fit signe qu'il n'en falloit parler qu'en secret & pour lui en rompre les discours, il lui présenta le Prieur de Saint Louis, avec lequel il avoit fait grande amitié, lui disant que c'étoit un fort galant homme. Alors l'Etoile leur dit qu'il venoit d'achever une histoire aussi agréable que l'on en pût oüïr. Ces deux Messieurs témoignèrent avoir du regret de n'être venus plutôt pour avoir eu la satisfaction de l'entendre. Alors Verville passa dans une autre chambre où le Destin le suivit ; & après y avoir demeuré quelques momens, ils appelèrent l'Etoile & Angélique, & ensuite Léandre & la Caverne, que Monsieur de la Garouffiere suivit. Quand ils furent rassemblés, Verville leur dit qu'étant à Rennes, il avoit communiqué au sieur de Garouffiere le dessein qu'ils avoient fait de se marier, & qu'il devoit repasser par

Mençon pour être de la nôce , & qu'il
 voit témoigné vouloir être de la partie.
 Il en fut très-humblement remercié , &
 on lui témoigna de même l'obligation qu'
 on lui avoit d'avoir voulu prendre cette
 peine. Mais à propos , dit Monsieur de
 Jerville, il faudroit faire monter cét hon-
 nête homme qui est en bas, ce que l'on fit.
 Quand il fut entré, la Caverne le regarda
 fixement ; & la force du sang fit un si mer-
 veilleux effet en elle , qu'elle s'attendrit,
 & pleura sans en sçavoir la cause. On lui
 demanda si elle connoissoit cet homme-là ?
 & elle répondit qu'elle ne croyoit pas l'a-
 voir jamais vû. On lui dit de le regarder
 avec attention , ce qu'elle fit ; & pour lors
 elle trouva sur son visage tant de traits du
 sien , qu'elle s'écria : seroit-ce point mon
 frère ! Alors il s'approcha d'elle & l'em-
 brassa , l'assurant que c'étoit lui-même que
 le malheur avoit éloigné si long-tems de sa
 présence. Il salua sa nièce & tous ceux de
 la compagnie , & assista à la conférence
 secrète , où il fut conclu que l'on célèbre-
 roit les deux mariages ; sçavoir du Destin

avec l'Etoile, & de Léandre avec Angélique.

Toute la difficulté consistoit à sçavoir quel Prêtre les épouseroit ; alors le Prieur de Saint Louis (que l'on avoit aussi appelé à la conférence) leur dit qu'il se chargeoit de cela , & qu'il en parleroit aux Curés des deux Paroisses de la Ville , & à celui du Faubourg de Montfort ; que s'ils en faisoient quelque difficulté, il retourneroit à Sées , & qu'il en obtiendrait la permission du Seigneur Evêque ; que s'il ne vouloit pas lui accorder , il iroit trouver Monseigneur l'Evêque du Mans, de qui il avoit l'honneur d'être connu, d'autant que sa petite Eglise étoit de sa Jurisdiction , & qu'il ne croyoit pas d'en être refusé. Il fut donc prié de prendre ce soin-là. Cependant l'on fit secrettement venir un Notaire , & l'on passa les contrats de mariage. Je ne vous en dis point les clauses ; car cette particularité n'est pas venue à ma connoissance , oüi bien qu'ils se marierent. Messieurs de Verville , de la Garouffiere & de Saint-Louis , furent les témoins. Ce

ernier alla parler aux Curés , mais aucun d'eux ne voulut les époufer , alléguant beaucoup de raifons que le Prieur ne pût surmonter , parce qu'il n'en étoit peut-être pas capable ; ce qui le fit réfoludre d'aller à Sées. Il prit le cheval de Léandre , & un de fes laquais , & alla trouver le Seigneur Evêque , lequel répugna un peu à lui accorder fa requête ; mais le Prieur lui démontra que ces gens-là n'étoient véritablement de nulle Paroiffe ; car ils étoient aujourd'hui dans un lieu , & demain dans un autre ; que pourtant l'on ne pouvoit pas les mettre au rang des vagabonds & gens fans aveu (ce qui étoit la plus forte raifon fur laquelle les Curés avoient fondé leur refus) car ils avoient bonne permiffion du Roi , & avoient leur ménage , & par conféquent étoient cenfés fujets des Evêques dans le Diocèfe defquels ils fe trouvoient lors de leur réfidence en quelque Ville ; que ceux pour qui il demandoit la difpenfe étoient dans celle d'Alençon , où il avoit Jurifdiction , tant fur eux , que fur les autres habitans ; & que par-

tant il les pouvoit dispenser, comme l'en supplioit très-humblement, parce qu'd'ailleurs ils étoient fort honnêtes gens. L'Evêque donna les mains & pouvoir au Prieur de les épouser en quelle Eglise qu'il voudroit : il vouloit appeller son secrétaire pour faire la dispense en forme ; mais le Prieur lui dit qu'un mot de sa main suffisoit, ce que le bon Seigneur fit avec agrément, qu'il lui donna à souper. Le lendemain il s'en retourna à Alençon où il trouva les Fiancés qui préparoient tout ce qui étoit nécessaire pour les noces. Les autres Comédiens (qui n'avoient point été du secret) ne sçavoient que parler de tant d'appareil, & Ragotin en étoit le plus en peine. Ce qui les obligeoit tenir la chose ainsi secrète, n'étoit que ce que vous avez appris du Destin; car pour Léandre & Angélique, cela étoit connu de tous, & aussi la crainte de ne réussir pas à la dispense : mais quand ils en furent assurés, l'on rendit la chose publique, & l'on récita les contrats de mariage devant tous, & l'on prit jour pour épouser. C

et un furieux coup de foudre pour le pauvre Ragotin , auquel la Rancune dit tout as : » Ne vous l'avois-je pas bien dit ? je m'en étois toûjours défié ». Le pauvre petit homme entra en la plus profonde mélancholie que l'on puisse imaginer , laquelle le précipita dans un furieux désespoir , comme vous apprendrez au dernier Chapitre de ce Roman. Il devint si troublé , que passant devant la grande Eglise de N. D. un jour de fête que l'on carillonnait , il tomba dans l'erreur de la plûpart des gens du vulgaire , qui croient que les cloches disent tout ce qu'ils s'imaginent. Il s'arrêta pour les écouter , & il se persuada facilement qu'elles disoient *Ragotin , ce matin , a tant bû de pots de vin , qu'il branle , qu'il branle*. Il entra eu une si furieuse colère contre le Campanier , qu'il cria tout haut : Tu as menti , je n'ai pas bû aujourd'hui extraordinairement. Je ne me ferois pas fâché si tu leur faisois dire : *le mutin de Destin , a ravi à Ragotin , l'Etoile , l'Etoile ;* car j'aurois eu la consolation de voir les choses inanimées témoigner avoir du res-

sentiment de ma douleur ; mais de m'appeler yvrogne ? ha ! tu la payeras : & aussi-tôt il enfonça son chapeau , & entra dans l'Eglise par une des portes où il a un degré en avis , par lequel il monta l'Orgue. Quand il vit que cette montée n'alloit pas au clocher , il la suivit jusque au plus haut , où il trouva une porte fort basse , par laquelle il entra , & suivit sous le toit des Chapelles , sous lequel il faut que ceux qui y passent se baissent , mais lui y trouve un plancher fort élevé. Il chemina jusques au bout , où il trouva une porte qui va au clocher , où il monta. Quand il fut au lieu où les cloches sont pendues , il trouva le Campanier qui carillonne toujours , & qui ne regardoit point derrière lui. Alors il se mit à lui crier des injures , l'appellant insolent , impertinent , sot , brutal , maroufle , &c. mais le bruit des cloches l'empêchoit de l'entendre. Ragotin s'imagina qu'il le méprisoit , ce qui le fit impatienter , & s'approcher de lui , & à même tems lui bailler un grand coup de poing sur le dos. Le

Campanier se sentant frappé, se tourna, & voyant Ragotin, lui dit: hé, petit es-argot, que diable t'a mené ici pour me rapper? Ragotin se met en devoir de lui en dire le sujet, & de lui faire ses plaines: mais le Campanier, qui n'entendoit point de raillerie, sans le vouloir écouter, le prit par un bras, & à même tems lui ailla un coup de pied au cul, qui le fit culbuter le long d'un petit degré de bois, jusques sur le plancher d'où l'on sonne les loches à branle. Il tomba si rudement, la tête la première, qu'il donna du visage contre une des boîtes par où l'on passe les ordes, & se mit tout en sang. Il pesta comme un petit démon, & descendit promptement; il passa au travers de l'Elise, d'où il alla trouver le Lieutenant Criminel pour se plaindre à lui de l'excès que le Campanier avoit commis en sa personne. Ce Magistrat, le voyant ainsi sanglant, crut facilement ce qu'il disoit: mais près en avoir appris le sujet, il ne put s'empêcher de rire, & connut bien que le petit homme avoit le cerveau mal timbré.

Pourtant, pour le contenter, il lui dit qu'il feroit justice, & envoya un laquais dire au Campanier qu'il le vînt trouver : quand il fut venu, il lui demanda pourquoi il faisoit injurier cet honnête-homme par ses cloches ? à quoi il lui répondit qu'il ne connoissoit point, & qu'il carillonna son ordinaire : *Orléans, Baugency, Notre Dame de Clery, Vendôme, Vendôme* : mais qu'ayant été frappé de lui, & injurié, l'avoit poussé, & qu'ayant rencontré haut de l'escalier, il en étoit tombé. Le Lieutenant Criminel lui dit : une autre fois soyez plus avisé ; & à Ragotin, soyez plus sage, & ne croyez pas votre imagination touchant le son des cloches. Ragotin s'en retourna à la maison, où il ne se vantoit pas de son accident : mais les Comédiens voyant son visage écorché en trois ou quatre endroits, lui en demanderent la raison, ce qu'il ne voulut pas dire, mais l'apprirent par la voix commune ; car cette disgrâce avoit éclaté, & dont ils rirent bien fort, aussi-bien que Messieurs de Veilleville & de la Garouffière. Le jour d'

poufailles des Comédiennes étant venu, le Prieur de Saint Louis leur dit qu'il avoit fait le choix de son Eglise pour les époufer. Ils y allerent à petit bruit, & il benit les mariages, après avoir fait une très-belle exhortation aux Mariés, lesquels se retirerent à leur logis, où ils dînerent; après quoi l'on demanda à quoi l'on passeroit le tems jusqu'au souper. La Comédie, les valets & les Bals leur étoient si ordinaires, que l'on trouva bon de faire le récit de quelque histoire. Verville dit qu'il n'en avoit point. Si Ragotin n'eût pas été dans sa noire mélancholie, il se fût sans doute offert à en débiter quelque'une, mais il étoit muet. L'on dit à la Rancune de raconter celle du Poëte Roquebrune, puisqu'il l'avoit promis quand l'occasion s'en présenteroit, & qu'il n'en pourroit jamais trouver de plus belle, la compagnie étant beaucoup plus illustre que quand il la vouloit commencer: mais il répondit qu'il avoit quelque chose dans l'esprit qui le troubloit, & que quand il l'auroit assez libre, qu'il ne vouloit pas rendre ce mau-

vais office au Poëte , de faire son éloge dans lequel il faudroit comprendre sa maison , & qu'il étoit trop de ses amis pour débiter une juste Satire. Roquebrune ne se troubla la fête , mais le respect qu'il eut pour les étrangers qui étoient dans sa compagnie , calma tout cet orage ; ensuite de quoi Monsieur de la Garouffiere conta qu'il sçavoit beaucoup d'avantures dont il avoit été témoin oculaire : on le pria d'en faire le récit , ce qu'il fit comme vous verrez au Chapitre suivant.

C H A P I T R E X V .

Histoire des deux Jalouses.

LES divisions qui mirent la maîtresse Ville du Monde au rang des plus malheureuses , furent une semence qui s'épandit par tout l'univers, & en un tems où les hommes ne doivent avoir qu'une ame comme au berceau de l'Eglise , puisqu'ils avoient l'honneur d'être les membres de ce sacré Corps ; mais elles ne laissere

s d'éclorre celles des Guelphes & des
 ibelins , & quelques années après celles
 es Capelets & des Montefches. Ces di-
 sions , qui ne devoient point fortir de
 talie , où elles avoient eu leur origine ,
 e laisserent pas de se dilater par tout le
 onde , & notre France n'en a pas été
 empte : & il me semble même que c'est
 ns son sein où la pomme de discorde a
 us fait éclater ses funestes effets ; ce
 elle fait encore à présent , car il n'y a
 ille , Bourg , ni Village où il n'y ait di-
 rs partis , d'où il arrive tous les jours de
 istres accidens. Mon pere , qui étoit
 onseiller au Parlement de Rennes , &
 i m'avoit destiné pour être , comme je
 s , son successeur , me mit au Collège
 our m'en rendre capable : mais comme
 tois dans ma patrie , il s'apperçut que
 ne profitois pas , ce qui le fit résoudre
 m'envoyer à la Fleche , où est , comme
 vous sçavez , le plus fameux Collège que
 les Jésuites ayent dans ce Royaume de
 France : ce fut dans cette petite Ville-là
 e arriva ce que je vous vais apprendre ,

& au même tems que j'y faisois mes études

Il y avoit deux Gentilshommes, qui étoient les plus qualifiés de la Ville; de avancés en âge, sans être pourtant mariés comme il arrive souvent aux personnes de condition, ce que l'on dit en proverbe entre qui nous veut, & que nous ne voulons pas, nous demeurons sans nous marier: à la fin tous deux se marièrent. L'un qu'on appelloit Monsieur de Fonsblanch prit une fille de Châteaudun, laquelle étoit de fort petite noblesse, mais fort riche. L'autre, qu'on appelloit Monsieur du Launay épousa une Demoiselle de la Ville de Chartres, qui n'étoit pas riche, mais qui étoit très-belle, & d'une si illustre Maison, qu'elle appartenoit à des Ducs & Pairs, & à des Maréchaux de France. Ces deux Gentilshommes, qui pouvoient partager la Ville, furent toujours de fort bonne intelligence; mais elle ne dura guère après leurs mariages; car leurs deux femmes commencerent à se regarder d'un œil jaloux; l'une se tenant fière de son extraction, & l'autre de ses grands biens.

Madame de Fonsblanche n'étoit pas belle de visage , mais elle avoit grand'mine , bonne grace , & étoit fort propre ; elle avoit beaucoup d'esprit , & étoit fort obligeante. Madame du Lac étoit très-belle , comme j'ai dit , mais sans grace ; elle avoit de l'esprit infiniment , mais si mal tourné , que c'étoit une artificieuse & dangereuse personne. Ces deux Dames étoient de humeur de la plûpart des femmes de ce tems , qui ne croiroient pas être du grand monde , si elles n'avoient chacune une douzaine de galans ; aussi elles faisoient tous leurs efforts , & employoient tous leurs soins pour faire des conquêtes , à quoi la du Lac réussissoit beaucoup mieux que la Fonsblanche ; car elle tenoit sous son empire toute la jeunesse de la Ville & du voisinage , s'entend des personnes très-qualifiées , car elle n'en souffroit point d'autres : mais cette affectation causa des murmures sourds , qui éclaterent enfin ouvertement en médisance , sans que pour cela elle discontinuât de sa maniere d'agir ; au contraire , il semble que ce lui fut un su-

jet pour prendre plus de soins à faire de nouveaux galans. La Fonsblanche n'étoit pas du tout si soigneuse d'en avertir, & elle en avoit pourtant quelques-uns qu'elle retenoit avec adresse, entre lesquels étoit un jeune Gentilhomme très-bien fait dont l'esprit correspondoit au sien, & qui étoit un des braves du tems. Celui là étoit le plus favori : aussi son assiduité causa des soupçons, & la médisance éclata hautement. Ce fut-là la source de la rupture entre ces deux Dames ; car auparavant elles se visitoient civilement : mais comme j'ai dit, toujours avec une jalouse envie. La du Lac commença à médire ouvertement de la Fonsblanche, fit épier ses actions, & fit mille piéces artificieuses pour la perdre de réputation ; notamment sur le sujet de ce Gentilhomme, que l'on appelloit Monsieur du Val-Rocher, ce qui vint aux oreilles de la Fonsblanche, qui ne demeura pas muette ; car elle disoit par raillerie, que si elle avoit des galans ce n'étoit pas à douzaine comme la du Lac qui faisoit toujours de nouvelles impostu-

es. L'autre en se défendant lui bailloit le
 range , si bien qu'elles vivoient comme
 deux démons : quelques personnes chari-
 bles essayèrent à les mettre d'accord ,
 mais ce fut inutilement ; car elles ne les
 firent jamais obliger à se voir. La du
 roc , qui ne pensoit à autre chose qu'à
 éviter du déplaisir à la Fonsblanche , crut
 que le plus sensible qu'elle pourroit lui
 faire ressentir , ce seroit de lui ôter le plus
 favori de ses galans , ce du Val-Rocher.
 Elle fit dire à Monsieur de Fonsblanche ,
 par des gens qui lui étoient affidés , que
 quand il étoit hors de sa maison (ce qui
 arrivoit souvent , car il étoit continuelle-
 ment à la chasse , ou en visite chez des
 gentilshommes voisins de la Ville) que du
 Val-Rocher couchoit avec sa femme , &
 que des gens dignes de foi l'avoient vu
 sortir de son lit , où elle étoit. Monsieur
 de Fonsblanche , qui n'en avoit jamais eu
 aucun soupçon , fit quelque réflexion à ce
 discours , & ensuite fit connoître à sa fem-
 me qu'elle l'obligeroit si elle faisoit cesser
 ses visites de du Val-Rocher. Elle répliqua

tant de choses, & le paya de si fortes raisons, qu'il ne s'y opiniâtra pas, la laissant dans la liberté d'agir comme auparavant. La du Lac voyant que cette invention n'avoit pas eu l'effet qu'elle desiroit, trouva moyen de parler à du Val-Rocher. Elle étoit belle & accorte, qui font deux fortes machines pour gagner la forteresse d'écœur le mieux muni; aussi encore qu'il étoit de grands attachemens à la Fonsblanche la du Lac rompit tous ces liens, & lui donna des chaînes bien plus fortes, ce qui causa une sensible douleur à la Fonsblanche (sur-tout quand elle apprit que du Val-Rocher parloit d'elle en des termes fort insolens) laquelle augmenta par la mort de son mari, qui arriva quelque mois après; elle en porta le deuil fort au terement: mais la jalousie la surmonta, & fut la plus forte: il n'y avoit que quinze jours que l'on avoit enterré son mari, qu'elle pratiqua une entrevûe secrète avec du Val-Rocher. Je n'ai pas sçu quel fut leur entretien, mais l'événement le fait assez connoître, car une douzaine de jour

près, leur mariage fut publié, quoiqu'ils eussent contracté fort secrettement; & ainsi dans moins d'un mois elle eut deux maris, l'un qui mourut en l'espace de quelques-temps-là, & l'autre vivant. Voilà ce me semble le plus violent effet de jalousie qu'on puisse imaginer; car elle oublia la bienséance du veuvage, & ne se soucia pas de tous les insolens discours que du Vallocher avoit fait d'elle à la persuasion de La du Lac; ce qui justifie assez ce que l'on dit, qu'une femme hazarde tout quand il s'agit de se venger: mais vous le verrez encore mieux par ce que je vais vous dire. La du Lac pensa enrager quand elle apprit cette nouvelle; mais elle dissimula son ressentiment tant qu'elle put, & qu'elle fut pourtant sur le point de faire éclater, ayant fait dessein de le faire assassiner en un voyage qu'il devoit faire en Bretagne, dont il fut averti par des personnes à qui elle s'en étoit découverte, ce qui l'obligea à se bien précautionner: d'ailleurs elle considéra que ce seroit mettre ses plus chers amis en grand hazard, ce qui

la fit penser à un moyen le plus étrange que la jalousie puisse susciter , qui fut de brouiller son mari avec du Val-Rocher par ses pernicieux artifices : aussi ils se querellerent furieusement plusieurs fois , & en furent jusqu'au point de se battre en duel à quoi la du Lac poussa son mari (qui n'étoit pas des plus adroits du monde (jugeant bien qu'il ne dureroit guere à côté de Val-Rocher , lequel , comme j'ai dit , étoit un des braves du tems , se figurant qu'après la mort de son mari , elle le pourroit encore ôter à la Fonsblanche , de laquelle elle se pourroit facilement défaire , ou par le poison , ou par le mauvais traitement qu'elle lui feroit donner ; mais il en arriva tout autrement qu'elle n'avoit projeté car du Val-Rocher , se fiant en son adresse méprisa du Lac (qui au commencement tenoit sur la défensive) , ne croyant pas qu'il osât lui porter , & ainsi il se négligeoit en sorte que du Lac le voyant un peu hors de garde , lui porta si justement ; qu'il lui mit son épée au travers du corps , & le laissa sans vie , & s'en alla à sa maison , o

Il trouva sa femme, à laquelle il raconta l'action, dont elle fut bien étonnée, & parrie tout ensemble, de cet événement inopiné. Il s'enfuit secretement, & s'en alla dans la maison d'un des parens de sa femme, lesquels, comme j'ai dit, étoient des grands & puissans Seigneurs, qui travaillerent à obtenir sa grace du Roi. La Comtesse fut fort étonnée, quand on lui annonça la mort de son mari, & qu'on lui dit qu'il ne falloit pas s'amuser à verser d'inutiles larmes; mais qu'il falloit le faire enterrer secretement pour éviter que la Justice n'y mît pas la main: ce qui fut fait, & ainsi elle fut veuve en moins de six semaines. Cependant du Lac eut sa grace, qui fut entérinée au Parlement de Paris, nonobstant toutes les oppositions de la veuve du mort, qui vouloit faire passer l'action pour un assassinat; ce qui la fit résoudre à la plus étrange résolution qui puisse jamais entrer dans l'esprit d'une femme irritée. Elle s'arma d'un poignard; & passant une fois pardevant du Lac, qui se promenoit à la place avec quelques-uns de ses

amis, elle l'attaqua si furieusement & inopinément, qu'elle lui ôta le moyen se mettre en défense, & lui donna à me tems deux coups de poignard dans le corps, dont il mourut trois jours après. Sa femme la fit poursuivre & mettre en prison: on lui fit son procès, & la plupart des Juges opinèrent à la mort, à quoi elle fut condamnée; mais l'exécution en fut tardée, car elle déclara qu'elle étoit grosse; & ce qui est à remarquer, c'est qu'elle ne sçavoit duquel de ses deux maris. Elle demeura donc prisonniere: mais comme c'étoit une personne fort délicate, l'air renfermé & puant de la Conciergerie, avec les autres incommodités que l'on y souffre, lui causerent une maladie & la délivrèrent avant le terme, & ensuite sa mort; néanmoins le fruit eut Baptême, & après avoir vécu quelques heures, il mourut aussi. Le Lac fut touchée de Dieu; elle rentra en soi-même, fit résolution sur tant de différents accidens dont elle étoit cause; & prit ordre aux affaires de sa maison, & entra dans un Monastere de Religieuses Réformées.

mées de l'Ordre de Saint Benoît , au lieu d'Almenesche , au Diocèse de Séez. Elle voulut s'éloigner de sa patrie pour vivre avec plus de quiétude , & faire plus facilement pénitence de tant de maux qu'elle avoit causés. Elle est encore dans ce Monastere , où elle vit dans une grande austérité , si elle n'est morte depuis quelques mois. Les Comédiens & Comédiennes écoutoient encore , quoique Monsieur de la Garouffiere ne dit plus mot , quand Roquebrune s'avança pour dire à son ordi-
re , que c'étoit-là un beau sujet pour un Poëme grave , & qu'il en vouloit composer une excellente Tragédie , qu'il mettroit facilement dans les regles d'un Poëme Dramatique. L'on ne répondit pas à la proposition : mais tous admirerent le caprice des femmes , quand elles sont frappées de jalousie , & comme elles se portent aux dernières extrémités. Ensuite de quoi l'on disputa si c'étoit une passion : mais les Scavans conclurent que c'étoit la destruction de la plus belle de toutes les passions , qui est l'amour. Il y avoit encore

beaucoup de tems jusqu'au souper, & tous deux trouverent bon d'aller faire une promenade dans le parc, où étant, ils s'assirent sur l'herbe. Lors le Destin dit qu'il n'y avoit rien de plus agréable que le recit des nouvelles. Léandre (qui n'avoit point eu part dans la belle conversation depuis qu'il étoit dans la Troupe, y ayant toujours paru en qualité de valet) prit la parole disant que puisque l'on avoit fini par le caprice des femmes, si la compagnie agréoit qu'il fit le récit de ceux d'une fille, qui ne demeuroit pas loin d'une de ses maisons. Il en fut prié de tous; & après avoir touché cinq ou six fois, il débita comme vous lez voir.

CHAPITRE XVI.

Histoire de la capricieuse Amante.

IL y avoit dans une petite Ville de Bretagne, qu'on appelle Vitray, un vieil Gentilhomme, lequel avoit long-tems demeuré marié avec une très-vertueuse Dame.

oiselle , sans avoir des enfans. Entre plusieurs domestiques qui le servoient, étoient un Maître d'hôtel & une Gouvernante par les mains desquels passoit tout le revenu de la maison. Ces deux personnages, qui vivoient comme font la plûpart des valets & des servantes (c'est-à-dire l'amour) , se firent mariage, & tirèrent si bien chacun de son côté, que le bon vieux Gentlehomme & sa femme moururent fort incommodés, & les deux domestiques véquirent fort riches & mariés. Quelques années après il arriva une si mauvaise affaire au Maître-d'hôtel, qu'il fut obligé de s'en aller, & pour être en assurance, d'entrer dans une compagnie de Cavalerie, & de laisser sa femme seule & sans enfans, laquelle ayant attendu environ deux ans sans avoir aucunes de ses nouvelles, elle fit courir le bruit de sa mort, & en porta le deuil. Quand il fut un peu passé, elle fut recherchée en mariage de plusieurs personnes, entre lesquels se présenta un riche Marchand, lequel l'épousa ; & au bout de l'année elle accoucha d'une fille, laquelle

pouvoit avoir quatre ans quand le premier mari de sa mere arriva à la maison. D vous dire quels furent les plus étonnés de deux maris , ou de la femme , c'est ce qu'on ne peut sçavoir : mais comme la mauvaise affaire du premier subsistoit toujours ce qui l'obligeoit à se tenir caché ; & d'ailleurs voyant une fille de l'autre mari , il se contenta de quelque somme d'argent qu'on lui donna , & céda librement sa femme au second mari , sans lui donner aucun trouble. Il est vrai qu'il venoit de tems en tems , & toujours fort secrettement , querir de quoi subsister , ce qu'on ne lui refusoit point. Cependant la fille (que l'on appelloit Marguerite) se faisoit grande , & avoit plus de bonne grace que de beauté. & de l'esprit assez pour une personne de sa condition. Mais comme vous sçavez que le bien est depuis long-tems ce que l'on considere le plus en fait de mariage , elle ne manquoit pas de Galans , entre lesquels étoit le fils d'un riche Marchand , qui ne vivoit pas comme tel , mais en demi Gentilhomme ; car il fréquentoit les plus ho-

brables compagnies , où il ne manquoit
 as de trouver sa Marguerite , qui y étoit
 çûe à cause de sa richesse. Ce jeune hom-
 e (que l'on appelloit le fleur de Saint-
 ermain) avoit bonne mine , & tant de
 eur , qu'il étoit souvent employé en des
 uels , qui en ce tems-là étoient fort fré-
 uens. Il dançoit de fort bonne grace , &
 üoit dans les grandes compagnies , &
 toit touûjours bien vêtu. Dans tant de ren-
 ontres qu'il eut avec cette fille , il ne
 anqua pas à lui offrir ses services , & à
 ui témoigner sa passion , & le desir qu'il
 voit de la rechercher en mariage , à quoi
 elle ne répugna point , & même lui per-
 nit de la voir chez elle , ce qu'il fit avec
 agrément de son pere & de sa mere , qui
 avorisoient sa recherche de tout leur pou-
 voir ; mais au tems qu'il se dispoit pour
 la leur demander en mariage, il ne le vou-
 lut pas faire sans son consentement, croyant
 qu'elle n'y apporteroit aucun obstacle ; mais
 il fut fort étonné quand elle le rebuta si
 furieusement de parole & d'action , qu'il
 s'en alla le plus confus homme du monde.

Il laissa passer quelques jours sans la voir croyant de pouvoir étouffer cette passion ; mais elle avoit pris de trop profondes racines , ce qui l'obligea à retourner la voir . Il ne fut pas plutôôt entré dans la maison qu'elle en sortit & alla se mettre en une compagnie de filles du voisinage , où il la suivit , après avoir fait ses plaintes au pere & à la mere , du mauvais traitement qu'elle lui faisoit leur fille , sans lui en avoir donné aucun sujet , de quoi ils témoignèrent être marris , & lui promirent de la rendre plus sociable : mais comme elle étoit fille unique , ils n'osèrent lui contredire , ni la presser sur cette matiere là , se contentant de lui remontrer doucement le tort qu'elle avoit de traiter ce jeune homme avec tant de rigueur , après avoir témoigné de l'aimer : à tout cela elle ne leur répondoit rien , & continuoit dans sa mauvaise humeur ; car quand il vouloit approcher d'elle , elle changeoit de place , & il la suivoit , mais elle le fuyoit toujours ; en sorte qu'un jour il fut obligé pour l'arrêter , de la prendre par la manche de son corps de

ppe, dont elle cria , lui disant qu'il avoit
 piffé ses bouts de manche , & que s'il y
 tournoit , qu'elle lui donneroit un souf-
 fet , & qu'il feroit beaucoup mieux de
 laisser. Enfin plus il s'empressoit pour
 s'approcher , plus elle faisoit de diligence
 pour le fuir ; & quand on alloit à la pro-
 menade, elle aimoit mieux aller seule que
 de lui donner la main. Si elle étoit dans
 un Bal , & qu'il la voulût prendre pour la
 faire danser , elle lui faisoit affront , di-
 sant qu'elle se trouvoit mal , & à même
 tems elle dansoit avec un autre. Elle en-
 vint jusques à lui susciter des querelles ;
 & elle fut cause que par quatre fois , il se
 porta sur le pré , d'où il sortit toujourns
 honteusement ; ce qui la faisoit enrager ,
 & moins en apparence. Tous ces mauvais
 traitemens n'étoient que jetter de l'huile
 sur la braise ; car il en étoit toujourns plus
 transporté , & ne relâchoit point du tout
 de ses visites. Un jour il crut que sa per-
 sévérance l'avoit un peu adoucie ; car elle
 ne le laissa approcher de lui , & écouta atten-
 tivement les plaintes qu'il lui fit de son in-

juste procédé, en telles ou semblables paroles : Pourquoi fuyez-vous celui qui ne sçauroit vivre sans vous ? Si je n'ai pas assez de mérite pour être souffert de vous au moins considerez l'excès de mon amour & la patience que j'ai à endurer toutes les indignités dont vous usez envers moi qui ne respire qu'à vous faire paroître quel point je suis à vous : hé bien , lui répondit-elle , vous ne me le sçauriez mieux persuader qu'en vous éloignant de moi & parce que vous ne le pourriez pas faire si vous demeuriez en cette Ville , s'il est vrai , comme vous dites , que j'aie quelque pouvoir sur vous , je vous ordonne de prendre parti dans les Troupes qu'on leve : quand vous aurez fait quelques campagnes , peut-être me trouverez-vous plus flexible à vos desirs. Ce peu d'espérance que je vous donne vous y doit obliger , si non perdez-la tout-à-fait. Alors elle tira une bague de son doigt , la lui présenta en lui disant, gardez cette bague qui vous fera souvenir de moi , & je vous défends de me venir dire adieu ; en un mot ne me

oyez plus. Elle souffrit qu'il la saluât d'un
 iser, & le laissa, passant dans une autre
 chambre dont elle ferma la porte. Ce mi-
 rable amant prit congé du pere & de la
 ere, qui ne pûrent contenir leurs lar-
 es, & qui l'assurèrent de lui être tou-
 urs favorables pour ce qu'il souhaitoit.
 elendemain il se mit dans une compa-
 nie de Cavalerie qu'on levoit pour le fié-
 e de la Rochelle. Comme elle lui avoit
 éfendu de la plus voir, il n'osa pas l'en-
 eprendre : mais la nuit devant le jour de
 on départ, il lui donna des sérénades à la
 n desquelles il chanta cette complainte,
 u'il accorda aux tristes & doux accens de
 on luth, en cette sorte.

Iris Maîtresse inexorable,

Sans amour, & sans amitié,

Hélas ! n'aurois-tu point pitié

D'un si fidele Amant que tu rends misérable ?

Seras-tu toujours inflexible ?

Ton cœur sera-t-il de rocher ?

Ne le pourrai-je point toucher ?

Ne sera-t-il jamais à mon amour sensible ?

*Je t'obéis , fille cruelle ,
 Je te dis le dernier adieu ;
 Jamais dedans ce triste lieu ,
 Tu ne verras de moi que mon cœur trop fidele
 Lorsque mon corps sera sans ame ,
 Quelque mien ami l'ouvrira ,
 Et mon cœur il en sortira
 Pour t'en faire un présent ; où tu verras m.
 flamme.*

Cette capricieuse fille s'étoit levée , & avoit ouvert le volet d'une fenêtré, n'ayan laissé que la vître , au travers de laquelle elle se fit ouïr , faisant un si grand éclat de rire , que cela acheva de désespérer le pauvre Saint-Germain, lequel voulut dire quelque chose ; mais elle referma le volet , et disant tout haut, tenez votre promesse pour votre profit , ce qui l'obligea à se retirer. Il partit quelques jours après avec la Compagnie qui se rendit au camp de la Rochelle, là où , comme vous avez pû sçavoir , le siège fut fort opiniâtré , le Roi à l'attaquer , & les Assiégés à se défendre : mais enfin il fallut se rendre à la discrétion d'un

Monarque auquel les vents & les élémens
 endoient obéissance. Après que la Ville
 fut rendue, on licentia plusieurs troupes,
 du nombre desquelles fut la Compagnie où
 étoit Saint-Germain, lequel s'en retourna
 à Vitray, où il ne fut pas plutô qu'il alla
 voir sa rigoureuse Marguerite, laquelle
 souffrit d'en être saluée: mais ce ne fut
 que pour lui dire que son retour étoit bien
 prompt, & qu'elle n'étoit pas encore dis-
 posée à le souffrir, & qu'elle le prioit de
 ne la point voir. Il lui répondit ces tristes
 paroles: Il faut avoüer que vous êtes une
 dangereuse personne, & que vous ne de-
 sirez que la mort du plus fidele Amant qui
 soit au monde; car vous m'avez par qua-
 tre fois procuré des moyens d'éprouver sa
 rigueur, quoique glorieusement, mais qui
 eût pourtant été pour moi très-funeste. Je
 la suis allé chercher là où des plus malheu-
 reux que moi l'ont fatalement trouvée,
 sans que je l'aye jamais pû rencontrer:
 mais puisque vous la desirez avec tant d'ar-
 deur, je la chercherai en tant de lieux;
 qu'à la fin elle sera obligée de me satisfaire

pour vous contenter : mais peut-être pourrez-vous pas vous empêcher de vous repentir de me l'avoir causée ; car elle sera d'un genre si étrange que vous en serez touchée de pitié. Adieu donc, la plus crue qui soit dans l'Univers. Il se leva & la vouloit laisser, quand elle l'arrêta pour lui dire qu'elle ne souhaitoit du tout point sa mort & que si elle lui avoit procuré des combats n'avoit été que pour avoir des preuves certaines de sa valeur, & afin qu'il fût plus digne de la posséder : mais qu'elle n'étoit pas encore en état de souffrir sa recherche que peut être le tems la pourroit adoucir & elle le laissa sans lui en dire davantage. Ce peu d'espérance l'obligea à user d'un moyen qui pensa tout gâter, qui fut de lui donner de la jalousie. Il raisonna en lui-même, que puisqu'elle avoit encore que que bonne volonté pour lui, elle ne manqueroit pas d'en prendre s'il lui en donnoit le sujet. Il avoit un camarade qui avoit une maîtresse dont il étoit autant chéri que lui étoit maltraité de la sienne. Il le pria de souffrir qu'il accostât cette bonne maîtresse

è, & que lui pratiquât la sienne, pour voir quelle mine elle tiendrait. Son camarade ne voulut pas lui accorder sans en avoir averti la maîtresse, laquelle y consentit. La première conversation qu'ils eurent ensemble (car ces deux filles n'étoient gueres l'une sans l'autre) ces deux amans firent échange, car Saint-Germain approcha de la maîtresse de son camarade, lequel accosta cette fiere Marguerite; laquelle le souffrit fort agréablement. Mais quand elle vit que les autres rioient, elle s'imagina que ce changement étoit concerté, dequoi elle entra en de si furieux transports, qu'elle dit tout ce qu'une amante irritée peut dire en cas pareil.

Elle fut outrée à tel point qu'elle laissa sa compagnie en versant beaucoup de larmes. Ce qui fit que cette obligeante maîtresse alla auprès d'elle, & lui remontra le tort qu'elle avoit d'en user de la sorte; qu'elle ne pouvoit espérer plus de bonheur que la recherche d'un si honnête homme & si passionné pour elle, & que sa politique étoit tout-à-fait extraordinaire & injuste.

entre deux amans; qu'elle pouvoit bien ve
de quelle maniere elle en ufoit avec
sien, qu'elle appréhendoit si fort de le d
sobliger, qu'elle ne lui avoit jamais don
aucun sujet de se rebuter. Tout cela ne
aucun effet sur l'esprit de cette bisare Ma
guerite; ce qui jetta le malheureux Sain
Germain dans un si furieux désespoir, qu
ne chercha depuis que des occasions
faire paroître à cette cruelle la violen
de son amour par quelque sinistre mort
comme il la pensa trouver; car un soir qu
lui & sept de ses camarades fortoient d'u
cabaret, ayant tous l'épée au côté, ils t
rent rencontre de quatre Gentilhommes
dont il y en avoit un qui étoit Capitaine d
Cavalerie, lesquels leur voulurent dispu
ter le haut du pavé dans une rue étroite
où ils passoient, mais ils furent contraint
de céder, en disant que le nombre seroi
bien-tôt égal, & du même pas aller en
prendre quatre ou cinq autres Gentilshom
mes, lesquels se mirent à chercher ceux
qui les avoient fait quitter le haut du pavé
& qu'ils rencontrèrent dans la grande rue

comme

omme Saint-Germain s'étoit le plus avan-
 é dans la dispute , il avoit été remarqué
 ar ce Capitaine , à son chapeau bordé d'ar-
 ent qui brilloit dans l'obscurité , aussi dès
 'il l'eut remarqué , il s'adressa à lui en
 i donnant un coup de coutelas sur la tête
 i lui coupa son chapeau & une partie du
 âne. Ils crurent qu'il étoit mort , & qu'ils
 oient assez vengés , ce qui les fit retirer ,
 les compagnons de Saint-Germain son-
 erent moins à aller après ces braves qu'à
 relever. Il étoit sans poux & sans mou-
 ement , ce qui les obligea à l'emporter à
 maison , où il fut visité par les Chirur-
 iens qui lui trouverent encore de vie , ils
 penserent , remirent le crâne , & mirent
 premier appareil. La premiere dispute
 voit causé de la rumeur dans le voisinage :
 mais ce coup fatal y en apporta bien da-
 vantage. Tous les voisins se leverent , &
 chacun en parloit diversément , mais tous
 oncluoient que Saint-Germain étoit mort.
 e bruit en alla jusques à la maison de cette
 uelle Marguerite , laquelle se leva aussit-
 ôt du lit , & s'en alla en deshabillé chez

son galant qu'elle trouva en l'état où je viens de vous le représenter. Quand elle vit la mort peinte sur son visage, elle tomba évanouie en telle sorte que l'on eût peine à la faire revenir. Quand elle fut remise, tous ceux du voisinage l'accuserent de ce désastre, & lui représenterent que si elle l'eût souffert auprès d'elle, elle auroit évité cet accident. Alors elle se mit à arracher ses cheveux, & à faire des actions d'une personne touchée de douleur. Ensuite elle le servit avec une telle assiduité toute le tems qu'il fut hors de connoissance qu'elle ne se dépouilla ni coucha pendant ce tems-là, & ne permit pas à ses propres sœurs de lui rendre aucun service. Quand il commença à connoître, l'on jugea que sa présence lui seroit plus préjudiciable qu'utile, pour les raisons que vous pouvez entendre. Enfin il guérit, & quand il fut en parfaite convalescence, on le maria avec sa Marguerite, au grand contentement des parens, & beaucoup plus de mariés. Après que Léandre eut fini son histoire, ils retournerent à la Ville, où

tant ils souperent ; & après avoir un peu eillé , l'on coucha les époufés. Ces mariages avoient été faits à petit bruit , ce qui fut caufe qu'elles n'eurent point de visites ce jour-là , ni le lendemain , mais deux jours après ils en furent tellement acablés qu'ils avoient peine à trouver quelques momens de relâche pour étudier leurs rôles ; car tout le beau monde les vint féliciter , & durant huit jours ils reçurent des visites. Après la fête paffée ils continuèrent leur exercice avec plus de tranquillité , excepté Ragotin , lequel fe précipita dans l'abîme du défefpoir , comme vous allez voir dans ce dernier Chapitre.

C H A P I T R E XVII.

Défefpoir de Ragotin , & fin du Roman Comique.

[A Rancune fe voyant hors d'efpérance de réuffir en l'amour qu'il portoit à Etoile , auffi-bien que Ragotin , fe leva le bonne heure , & alla trouver le petit

homme qu'il trouva aussi levé, & qu'écrivoit, lequel lui dit qu'il faisoit sa propre épitaphe. Hé quoi? dit la Rancune l'on n'en fait que pour les morts, & vous êtes encore en vie! & ce que je trouve le plus étrange, c'est que vous-même la faites! ouï, dit Ragotin, & je vous la veux faire voir. Il ouvrit le papier qu'il avoit plié, & lui fit lire ces Vers.

*Cy gît le pauvre Ragotin ,
Lequel fut amoureux d'une très-belle Etoile
Que lui enleva le Destin ,
Ce qui lui fit faire promptement voile
En l'autre monde , où il sera
Autant de tems qu'il durera.
Pour elle , il fit la Comédie ,
Qu'il acheve aujourd'hui par la fin de sa vie*

Voilà qui est magnifique, dit la Rancune, mais vous n'aurez pas la satisfaction de la voir dessus votre sépulture; car l'on dit que les morts ne voyent ni n'entendent rien. Ha, dit Ragotin, que vous êtes en partie cause de mon désastre! car vous me donniez toujours de grandes espérances de

échir cette belle , & vous ſçaviez bien
 tout le ſecret. Alors la Rancune lui jura
 trieuſement qu'il n'en ſçavoit rien poſiti-
 vement , mais qu'il s'en doutoit , comme
 lui avoit dit , quand il lui confeilloit d'é-
 couter cette paſſion , lui remontrant que
 étoit la plus fiere fille du monde , & il
 mble (ajouta-t-il) que la profeſſion
 qu'elle fait , doit licentier les femmes &
 les filles de cet orgueil , qui eſt ordinaire à
 celles d'autre condition ; mais il faut avouer
 qu'en toutes les caravanes de Comédiens
 on n'en trouvera point une ſi retenue , &
 qui ait tant de vertu , & elle a mis Angé-
 que à ce pli là ; car de ſon naturel, elle
 a une autre pente , & ſon enjouement le
 moigne aſſez. Mais enfin il faut que je
 vous découvre une choſe que je vous ai
 tenue cachée juſqu'à préſent ; c'eſt que
 j'étois auſſi amoureux d'elle que vous , &
 je ne ſçai qui ſeroit l'homme , qui après
 avoir pratiquée comme j'ai fait , s'en ſe-
 rit pû empêcher : mais comme je me vois
 toujours d'eſpérances auſſi-bien que vous , je
 ſuis réſolu de quitter la Troupe , d'autant

qu'on y a reçu le frere de la Cavern
 C'est un homme qui ne sçauroit faire d'au
 tres personnages que ceux que je repr
 sente , & ainsi l'on me congédiera sans
 doute , mais je ne veux pas attendre cela
 je les veux prévenir , & m'en aller à Re
 nes , trouver la Troupe qui y est , où
 ferai assurément reçu , puisqu'il y manqu
 un Acteur. Alors Ragotin lui dit , puisque
 vous étiez frappé d'un même trait , voi
 n'aviez garde de parler pour moi à l'Éc
 le ; mais la Rancune jura comme un d
 mon , qu'il étoit homme d'honneur ,
 qu'il n'avoit pas laissé de lui en faire d
 ouvertures , mais comme il lui avoit dé
 dit , elle n'avoit jamais voulu écouter. E
 bien ; dit Ragotin , vous avez résolu
 quitter la Troupe , & moi aussi ; mais
 veux bien faire un plus grand abandonne
 ment , car je veux quitter tout-à-fait
 monde. La Rancune ne fit point de réflex
 ion sur son épitaphe qu'il lui avoit baill
 il crut seulement qu'il avoit fait résolutio
 d'entrer dans un Couvent , ce qui fut caus
 qu'il ne prit pas garde à lui , ni n'en ave

personne , que le Poëte auquel il en
 alla une copie. Quand Ragotin fut seul,
 songea au moyen qu'il pourroit tenir
 pour sortir du monde. Il prit un pistolet ;
 il chargea , & y mit deux bales pour
 en donner dans la tête ; mais il jugea que
 cela feroit trop de bruit. Ensuite il mit la
 pointe de son épée contre sa poitrine , dont
 la piquure lui fit mal , ce qui l'empêcha
 de l'enfoncer. Enfin il descendit à l'écurie ,
 pendant que les valets déjeunoient. Il
 prit des cordes qui étoient attachées au
 bout d'un cheval de voiture , & en accom-
 moda une au ratelier & la mit autour de
 son col ; mais quand il voulut se laisser
 aller , il n'en eut pas le courage , & atten-
 dit que quelqu'un entrât. Il arriva un
 Cavalier étranger , & alors il se laissa aller
 tenant toujours un pied sur le bord de la
 pèche ; pourtant s'il y fût demeuré long-
 tems , il se seroit enfin étranglé. Le valet
 de table qui étoit descendu pour prendre
 le cheval du Cavalier , voyant Ragotin
 ainsi pendu , le crut mort , & cria si fort
 que tous ceux du logis descendirent. On

lui ôta la corde du col & on le fit revenir ce qui fut assez facile. On lui demanda quel sujet il avoit de prendre une si étrange résolution ? mais il ne le voulut pas dire. Alors la Rancune tira à part Mademoiselle de l'Etoile (que je pourrois appeller Mademoiselle du Destin , mais étant si près de la fin de ce Roman , je ne suis point d'avis de lui changer de nom) à laquelle il découvrit tout le mystere , de quoi elle fut fort étonnée ; mais elle le fut bien davantage quand ce méchant homme fut assés téméraire pour lui dire qu'il étoit au mêmes termes, mais qu'il ne prenoit point une si sanglante résolution , se contenta de demander son congé. A tout cela , elle ne répondit pas une parole & le laissa quelque peu de tems après , Ragotin déclara à la Troupe le dessein qu'il avoit d'accompagner le lendemain Monsieur de Veville , & de se retirer au Mans. Cette circonstance fit que tous y consentirent , & qu'ils n'eussent pas fait s'il eût voulu s'en aller seul , attendu ce qui étoit arrivé. Ils partirent le lendemain de bon matin , après

que Monsieur de Verville eut fait mille protestations de continuation d'amitié aux Comédiens & Comédiennes, & principalement au Destin qu'il embrassa, lui témoignant la joie qu'il avoit de voir l'accomplissement de ses desirs. Ragotin fit un grand discours en forme de compliment, mais si confus que je ne le mets point ici. Quand ils furent au point de partir, Verville demanda si les chevaux avoient bû ? Le valet d'étable répondit qu'il étoit trop matin, & qu'ils les pourroient faire boire en passant la riviere. Ils monterent à cheval après avoir pris congé de Monsieur de Garouffiere, lequel s'étoit aussi disposé à partir, & qui fut civilement remercié par les nouveaux mariés, de la peine qu'il étoit donnée de venir de si loin pour honorer leurs nûces de sa présence. Après de mutuelles protestations de services réciproques, Ragotin monta à cheval, & la Rancune le suivit, lequel nonobstant son insensibilité, ne put pas empêcher le cours de ses larmes, ni attirer celles du Destin, se ressouvenant (nonobstant le naturel farouche de

la Rancune) des services qu'il lui avo
rendus , & principalement à Paris sur l
Pont-Neuf , lorsqu'il y fut attaqué & vo
lé par la Rappiniere. Quand Verville &
Ragotin eurent passé les ponts , ils descen
dirent à la riviere pour faire boire leur
chevaux. Ragotin s'avança par un endro
où il y avoit une rive taillée où son che
val broncha si rudement , que le petit bou
d'homme perdit les étriens & sauta par
dessus la tête du cheval , dans la riviere
qui étoit fort profonde en cet endroit-là.
Il ne sçavoit pas nager , & quand il l'au
roit sçu , l'embaras de sa carabine , de
son épée , & de son manteau , l'auroient
fait demeurer au fond comme il fit. Un de
valets de Verville étoit allé prendre le
cheval de Ragotin , qui étoit sorti de l'eau
& un autre se dépouilla promptement , &
se jeta dans la riviere au lieu où il étoit
tombé , mais il le trouva mort. L'on ap
pella du monde , & on le sortit. Cepen
dant Verville envoya avertir les Comé
diens de ce malheur , & à même tems son
cheval. Tous y accoururent , & après avoir

plaint son sort , ils le firent enterrer dans
 le cimetièrè d'une Chapelle de sainte Ca-
 therine , qui n'est guere éloignée de la ri-
 vière. Cette événement funeste vérifie bien
 le proverbe commun, qui a pendre n'a
 pas de noyer. Ragotin n'avoit pas le premier ,
 puisqu'il ne put s'étrangler : mais il avoit
 le second , puisqu'il fut effectivement noyé.
 Ainsi finit ce petit bout d'Avocat comique ,
 dont les aventures , disgraces , accidens ,
 & la funeste mort , seront dans la mémoire
 des habitans du Mans , d'Alençon , aussi-
 bien que les faits héroïques de ceux qui
 composoient cette illustre Troupe. Roque-
 taine voyant le corps mort de Ragotin ,
 dit qu'il falloit changer deux Vers à son
 epitaphe , dont la Racine lui avoit baillé
 une copie , comme je vous ai déjà dit , &
 qu'il falloit la mettre comme il s'ensuit.

*Cy gît le pauvre Ragotin ,
 lequel fut amoureux d'une très-belle Etoile ,
 Que lui enleva le Destin ,
 qui lui fit faire promptement voile.*

*En l'autre monde, sans bateau ;
Pourtant il y alla par eau.
Pour elle il fit la Comédie,
Qu'il acheve aujourd'hui, par la fin de sa vie*

Les Comédiens & Comédiennes s'en
retournerent à leur logis, & continuerent
leur exercice avec l'admiration ordinaire

F I N ;

LA SUITE
DE LA
TROISIEME PARTIE
DU
ROMAN
COMIQUE.
NOUVELLE EDITION.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

PHYSICS DEPARTMENT

RESEARCH REPORT

NO. 100

1950

BY

J. R. OPPENHEIM

AND

H. A. BETHE

CHICAGO, ILLINOIS

A SON ALTESSE
MONSEIGNEUR
LE DUC
DU MAINE,
COLONEL GENERAL
DES SUISSES.

MONSEIGNEUR;

*Votre ALTESSE sçait-elle bien
qu'un Auteur a presque autant de pei-
ne à faire une Lettre dédicatoire, qu'à
composer un Livre? Ce n'est pas une
petite entreprise que de donner des louan-*

E P I T R E.

ges à un homme qui souvent ne les mérite pas , ou s'il les mérite , il veut qu'on les y donne délicatement & sans affectation ; c'est ce que je trouve de difficile. Mais pour éviter ce soin fatigant , & d'ordinaire fort infructueux , je me suis déterminé à dédier tous mes Ouvrages à V. A. du moins je ne serai pas obligé à me tourmenter l'imagination pour trouver des louanges recherchées. Vous faites MONSIEUR, & vous dites tous les jours tant de chose surprenantes , que les moindres suffisent pour fournir matière à plusieurs Epîtres. César fut autrefois fort étonné lorsqu'il apprit en passant à Alexandrie , qu'Alexandre avoit fait de grandes conquêtes à vingt ans : mais il le seroit ma foi bien davantage , s'il avoit vû V. A. à l'âge de neuf ans , dicter en même tems à trois Secrétaires sur trois sujets différens ; & je ne sçai si ce fameux Romain , avec toute sa modération , n'auroit pas un peu de jalousie contre V. A. qui partage avec lui cette gloire. Il est certain qu'on auroit peine à croire les

E P I T R E.

chofes prodigieufes que V. A. fait tous
es jours, fi le Grand Monarque qui en
éft souvent témoin, n'avoit accoutumé
l'Univers à croire les prodiges. Je vous
fupplicie, **MONSEIGNEUR**,
d'agréer mon préfent, & d'être bien
perfuaadé que je fuis avec un très-pro-
fond refpect,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE,

Le très-humble & très-
obéiffant ferviteur,
P R E S C H A C.

A V I S.

Lecteur bien ou mal intentionné, je déclare que si en achetant ce Livre tu as prétendu trouver un troisieme volume de la force des deux premiers de Monsieur Scarron, tu n'as qu'à le fermer sans en lire davantage : ce fameux Auteur est mort, tout le monde admire ses Ouvrages, & je doute fort qu'il se trouve que qu'un qui puisse les imiter. Je t'avoue franchement que mon entreprise a été fort hardie, & que plusieurs de mes amis ont voulu m'en détourner : mais j'ai eu d'autres raisons plus fortes, qui m'ont déterminé à le faire. Si j'ai bien ou mal réussi tu en jugeras en le lisant : la seule grâce que je te demande, c'est de ne point blâmer mon Livre, que tu ne l'ayes lû & payé auparavant : mais après cela je t'en l'abandonne, & quand tu le brûlerois, je ne m'en soucie gueres.



LA SUITE

DU ROMAN
COMIQUE.

CHAPITRE PREMIER.

*Qu'on n'aura point de plaisir à lire, si
on a lû les volumes précédens.*

[LA Troupe Comique, & l'Opérateur
& sa femme avoit dîné de fort bon
appétit, aux dépens de l'Avocat Manceau,
qui s'étoit endormi sur sa chaise, & ils se
préparoient tous à sortir, lorsque le bé-
lier ayant interrompu le sommeil de Ra-
gotin de là maniere que vous l'avez vû,
il rire toute la compagnie; ce qui obligea
le petit homme, qui de son naturel étoit

fort colere , à sortir de la Chambre en grondant contre tout le monde ; il seroit même sorti de l'hôtellerie , si l'hôte ne l'eût arrêté pour comper : il lui présente d'abord un mémoire que sa femme & lui avoient fait avec beaucoup de soin (car on ne faisoit pas tous les jours chez eux des écots de cette force) & il eut bien de la peine à lui faire entendre qu'il falloit payer le repas qu'il venoit de donner à l'ingrate compagnie , qui s'étoit moqué de lui. Après quelques contestations , prit enfin le mémoire & ayant jetté les yeux dessus , il fut si effrayé de trouver tout du premier article dix-huit livres pour le vin , qu'il s'écria plusieurs fois : comment dix-huit livres pour le vin , & il n'y en a pas un de nous qui soit yvre ! Il fut long-tems à faire des exclamations , disant qu'il se moquoit de lui , & qu'il n'étoit pas possible qu'on eût bû tant de vin. On appella les deux servantes de l'hôtellerie ; & après que l'hôte les eut exactement interrogées , il trouva qu'il avoit oublié de compter une pinte de vin que Ferdinando

Ferdinandi & la Rancune avoient bûe à la
 usine pour le goûter , & il remercia Ra-
 otin de l'en avoir fait ressouvenir : ce re-
 merciement qu'il lui fit d'un ton moqueur ,
 irrita le petit homme plus qu'on ne sçau-
 roit s'imaginer ; il se fâcha contre l'hôte ,
 lui reprocha que sa mesure étoit trop pe-
 tite , que son vin étoit trop cher , & enfin
 qu'il n'étoit pas bon : dire à un hôte que
 son vin n'est pas bon , & reprocher à un
 auteur que son Livre ne vaut rien , est à
 peu près la même chose. L'hôte ne pou-
 vant supporter une injure si sensible s'em-
 porta à son tour contre le petit homme , &
 fit l'éloge de son vin , en jurant que ceux
 qui ne le trouvoient pas bon ne s'y con-
 noissoient pas , & que deux Gentilshom-
 mes de Bretragne qui revenoient de Paris
 avec le Messager de Laval , l'avoient quit-
 té au Mans , & y étoient demeurés cinq
 jours , exprès pour boire de son vin. Ra-
 otin qui ne faisoit pas grand cas de ces
 raisons , répliqua que les Bretons étoient
 de plaisans yvrognes pour se connoître en
 vin. L'hôte , qui étoit de Vannes , offensé

d'une injure si outrageante à sa nation traita Ragotin de petit magot. Il n'eut pas si-tôt lâché la parole, qu'il reçut un soufflet de sa femme qui étoit présente, se prit aux cheveux du téméraire Ragotin ; les servantes se jetterent sur lui, & l'hôte courut à une vieille hallebarde qui étoit sur sa cheminée ; mais la poussiere qui étoit dessus, & qui lui tomba sur les yeux l'aveugla tellement qu'il demeura hors de combat. Il ne laissa pas d'animer toujours sa femme & ses servantes contre Ragotin jurant que ce n'étoit pas de la manière qu'il falloit payer un honnête homme après qu'on avoit mangé son bien. Ragotin cependant s'aidoit de ses pieds & de ses mains pour se délivrer de trois furies mais comme il étoit saisi par les cheveux je croi qu'il auroit succombé, s'il ne se fût avisé de s'aider de ses dents, & de mordre un des tetons, ou pour parler plus juste, une des tetasses de l'hôtesse, qui fit un si grand cri, que les Comédiens & l'Opérateur y accoururent : ils trouverent le petit homme que trois grandes femme.

voient peine à retenir , & ne ſçachant pas
 qui donnoit occaſion à ce déſordre , ils
 parerent les combattans (ce ne fut pas
 ſans eſſuyer bien des égratignures & des
 coups de pied) : ils n'eurent pas moins
 de peine à obliger les femmes à ſe taire ,
 & à appaiſer l'irrité petit homme. L'hôte
 leur dit que la colere de Ragotin venoit
 de ce qu'il falloit payer : oui , & je ne
 payerai point , répliqua le petit homme en
 grinçant les dents. Le Deſtin voyant que
 ce paiement faiſoit la querelle , tira de l'ar-
 gent de ſa poche & voulut payer. Rago-
 tin ſ'en offenſa , & lui dit qu'il ne devoit
 pas l'insulter de la forte , qu'on n'en uſoit
 ainſi parmi les gens d'honneur , &
 qu'enfin il ne l'avoit pas prié à dîner pour le
 faire payer ; leurs conteſtations durerent
 encore quelque tems : le petit homme ne
 voulant point payer , ni ſouffrir que les au-
 tres payaſſent , juſqu'à ce que les Comé-
 diennes étans descendues , Ragotin crai-
 gnant de paroître trop intéreſſé en préſen-
 ce de Mademoiſelle de l'Etoile , paya , &
 ſe fortirent.

C H A P I T R E I I.

L'Opérateur persuade à Ragotin qu'a des secrets merveilleux.

LE Destin, Léandre & la Rancune accompagnèrent les Dames, & Ragotin s'amusa à raisonner avec l'Opérateur sur la vertu d'une emplâtre qu'il lui offroit de lui mettre sur les meurtrissures que les coups de cornes du bélier lui avoient faites ; & l'ayant mené dans sa maison sur prétexte, Ragotin prévenu que Ferdinando étoit un fameux Magicien, oublia sa douleur & sa colere pour le prier de ne différer plus à le faire aimer de Mademoiselle de l'Etoile, puisque la Rancune l'avoit assuré que cela lui seroit facile toutes les fois qu'il voudroit se servir de son Art. L'Opérateur qui avoit l'ame attendrie par le bon repas que Ragotin venoit de lui donner, lui promit plus qu'il ne lui demandoit ; il lui tint ensuite tous les discours qu'un charlatan fort expérimenté pe-

ter.

nir à un sot qu'il voit prévenu de l'excellence de son Art ; & pour lui mieux imposer , il exigea de lui par plusieurs sermens , qu'il ne déclareroit jamais les horribles secrets qu'il alloit lui révéler , ne voulant pas , disoit-il , que le Public eût connoissance de son sçavoir , de peur qu'il ne fût accablé de mille Curieux importuns , qui viendroient de toutes parts implorer son secours , ce qui lui attireroit sans doute de méchantes affaires. Le crédule petit homme écoutoit cependant avec une grande attention les raisonnemens de ce grand urbe , qui s'appercevant de sa crédulité , apprit que sa réputation étoit si grande , & son sçavoir si connu par toute l'Italie , que les plus grands Princes recherchoient son amitié , étant assurés de réussir par son secours dans les entreprises les plus difficiles. Il lui persuada que passant un jour à Luques , dans le tems qu'on faisoit l'élection des Magistrats ou Gouverneurs de la République , il avoit par son Art fait tomber le choix sur un des moindres citoyens , qui lui avoit donné une grosse

somme d'argent : il ajouta encore qu'un Bayle ou Résident de Venise auroit été empalé à Constantinople, lorsqu'il fut surpris avec la Sultane Mamelec, si par bonheur il n'eût eu sur lui d'un baume, qui lui avoit donné pour se rendre invisible en s'en frottant les extrémités, & dont s'étoit servi fort à propos pour se dérober à la vigilance des Eunuques, & à la cruauté des Janissaires. Il n'en falloit tant pour persuader Ragotin, qui croyoit déjà devenir le premier Magistrat du pays du Maine, par le secours d'un homme qui faisoit tant de merveilles ; mais comme son amour le pressoit plus que son ambition, il pria de nouveau le Seigneur Ferdinand de lui procurer les bonnes grâces de Mademoiselle de l'Etoile, puisque cela lui étoit si facile. Je vous avoue que cela m'est fort aisé, reprit l'Opérateur ; mais encore une fois, renouvellez les sermens que vous m'avez faits de me garder le secret ; car afin que vous le sçachiez, une pareille complaisance est cause que je suis réduit à passer ma vie dans la cour.

ion obscure où vous me voyez : vous n'en
 erez pas plus surpris , continua-t-il , quand
 ous serez informé qu'un grand Prince d'I-
 alie aimoit passionnément la fille d'un no-
 le Vénitien : les difficultés qu'il trouva à
 rendre sensible à sa passion , l'obligerent
 s'adresser à moi ; l'amitié que j'ai pour
 ma patrie m'empêcha de lui donner mes
 secours pour séduire une fille de condi-
 on , jusqu'à ce que le Prince transporté
 'amour me promit de l'épouser. Après
 et engagement , je ne différâi son bon-
 eur qu'autant de tems qu'il en falloit pour
 rendre les mesures nécessaires pour faire
 e mariage dans les formes. Néanmoins
 omme les Etats du pere de ce Prince
 toient un peu éloignés , & que je vis qu'il
 n'agissoit de bonne foi , je me laissai al-
 er à ces fausses apparences de sincérité ,
 & je le mis en possession de cette belle
 Vénitienne , sans attendre la réponse de
 on pere. Après que le Prince eut satisfait
 on amour , il ne voulut plus entendre par-
 er de mariage ; & les parens de la fille
 yant sçu que je m'en étois mêlé , tourne-

rent leur ressentiment contre moi, & obtinrent un ordre du Sénat pour me faire arrêter : je me dérobai à leurs poursuites & me retirai à Milan : mais ayant appris que le Sénat avoit envoyé des ordres aux Résidens que la République tient auprès de plusieurs Princes d'Italie, de demander permission de m'arrêter, je fus obligé de passer en France ; & ne sçachant pas encore si je pourrai être en sûreté, je demeure dans les Provinces éloignées de la Cour, où je tâche à me cacher à ma propre réputation, & à déguiser mon sçavoir sous le nom & les drogues d'un Opérateur de campagne : ainsi, Monsieur, ne soyez pas étonné si je prends tant de précaution avec vous. Ragotin qui avoit déjà de la vénération pour ce rare personnage, l'assura qu'il pouvoit être en repos pour tout ce qui le regardoit, le priant instamment de se servir de lui, de son bien, & de tout ce qui étoit en son pouvoir. Cette conversation fut suivie de plusieurs complimens réciproques, tant bons que mauvais. L'Opérateur, qui étoit fort embar-

ffé de se défaire de l'importun Ragotin ,
 pour aller consulter son oracle la Rancu-
 ne , s'avisa de lui dire : retirez - vous ;
 Monsieur , je vas travailler à votre affaire ,
 demain il sera jour.

C H A P I T R E I I I .

*Ragotin fait présent d'un mulet à l'Op-
 érateur.*

AGOTIN se trouva si satisfait de tou-
 tes les choses qu'il venoit d'apprendre
 d'un rusé Normand , qu'il ne songea plus
 à ménager l'amitié de ce grand homme ,
 persuadé qu'il ne trouveroit rien de diffi-
 cile par son moyen : il avoit de l'impa-
 tience de revoir la Rancune , pour le re-
 mercier de lui avoir procuré la familiarité
 de ce fameux étranger , lorsqu'il l'apper-
 çut se promenant avec un Bourgeois , sous
 les halles du Mans ; il courut à lui aussitôt
 qu'il le vit paroître , & l'embrassa à
 deux ou trois reprises sans lui parler. La
 Rancune , qui de son naturel n'étoit pas

complaisant, & qui commençoit à être rebuté de se baïsser pour recevoir un si grand nombre de fatigantes embrassades du petit homme, le pria de lui dire d'où l venoit cette excessive joie ? Ah l'admirable homme, qu'est le Seigneur Ferdinando Ferdinandi, s'écria Ragotin ! il m'a appris des choses, continua-t-il, que je voudrois pas ignorer pour la moitié de mon bien ; je lui ai promis le secret, & je le tiendrai parole. Comment ? un homme qui fait son ami chef d'une République, & qui a le secret de se rendre invisible quand il veut ; car je ne parle pas de la facilité qu'il a de toucher les cœurs, cela est trop ordinaire, cependant c'est ce qui a failli à perdre : croiriez-vous bien qu'un Prince lui a manqué de parole ? La Rancune qui aimoit mieux donner audience dans un cabaret que sous la halle, avertit Ragotin de ne pas parler si haut, & sur ce prétexte le fit entrer dans un cabaret qui n'étoit pas loin de là. Ils demanderent une chambre pour être en particulier : une servante leur en ouvrit une, & fut suivie un m

ment après d'un garçon qui apportoit du vin : nous ne voulions pas boire , dit la Rancune , & voyant qu'il reportoit son vin sans que Ragotin , qui étoit occupé des merveilles de l'Opérateur , s'y opposât : il cria au garçon , laisse , laisse-là ce vin , j'ai mieux le payer , aussi-bien vous avez beaucoup parlé , continua-t-il , & j'ai oui dire à un vieux Comédien , qui avoit étudié en Médecine , que rien au monde ne desséchoit tant les poulmons que de parler long-tems sans boire ; je me souviens même encore que j'avois été si persuadé de ses raisons , que nous avions obligé tous les Acteurs de la Troupe à apprendre plus exactement leurs rôles , afin de faire tenir un homme derrière le Théâtre avec un pot de vin à la place du souffleur. La Rancune n'étoit pas si occupé de ce qu'il disoit , qu'il ne versât du vin dans les deux verres , dont il en présenta un à Ragotin , qui ne put se défendre de boire , après le docte raisonnement qu'il venoit d'entendre ; ils parlerent ensuite de leur ami commun , & de ses admirables secrets. La

Rancune voulant profiter de la disposition favorable de Ragotin , lui conseilla de faire un présent au fameux Ferdinando , pour l'engager davantage dans ses intérêts. Ragotin ne s'en éloigna pas , & il ne fit plus question que du choix du présent. Le Rancune qui avoit été prié par l'Opérateur de lui chercher un mulet pour porter son bagage , se souvenant que Ragotin en avoit un , lui persuada avant que la conversation finît , de le lui envoyer ; & lui ayant dit , pour le mieux tromper qu'il n'étoit pas assuré si Ferdinando voudroit le prendre ; le petit homme se flattant peut-être qu'il n'en voudroit pas , promit d'envoyer ce mulet , & pria même le Rancune de se trouver chez l'Opérateur pour lui faire valoir son présent. Ils se séparèrent ; & le Rancune étant allé chez Ferdinando , convint avec lui qu'il lui donneroit la moitié de la valeur du mulet ; ils consulterent ensuite ce qu'ils avoient à faire pour continuer à duper le petit homme. Le Rancune se chargea de parler à l'Etoile , afin qu'elle leur aidât à le tron-

er, & l'Opérateur qui étoit un Maître
 ourbe, l'assura qu'il pouvoit se reposer sur
 ni de tout le reste. Ils commençoient à
 impatienter de ce que le mulet ne venoit
 oint, lorsqu'il arriva un homme qui à son
 abit paroissoit valet d'un Meûnier, qui
 arnota quelques paroles à l'Opérateur,
 e la part de Ragotin: mais il s'en acquit-
 si mal, que je n'ai pû sçavoir ce qu'il lui
 it. La Rancune servit d'interprete à l'Am-
 assadeur du petit homme, & fit enten-
 re à Ferdinando, que Monsieur Rago-
 n lui faisoit présent de ce mulet. Le va-
 et que Ragotin avoit instruit du mérite
 extraordinaire de ce grand homme, peut-
 tre pour le faire consentir avec moins de
 eine au don du mulet, étoit si appliqué à
 onsidérer un magicien en la personne de
 Opérateur, qu'il répondoit oüi, indiffé-
 emment à tout ce que la Rancune disoit
 our lui, & l'Opérateur jugeant qu'il at-
 endoit qu'on lui donnât quelque chose
 our boire, ouvrit une cassette, & donna
 une boîte de son baume avec des poudres
 enveloppées dans des papiers différens,

l'assurant d'un ton grave, qu'il pouvoit à l'avenir être en repos de sa fanté, sans craindre ni peste, ni fièvre, ni colique, ni gale, &c. Car il fut une demi-heure à lui nommer les maux que son remède guériffoit. Le valet se retira fort satisfait ; mais la Rancune voulut toucher comptant sa part du prix du mulet ; l'Opérateur eut quelques difficultés : il étoit déjà nuit & leurs contestations auroient peut-être duré long tems, si elles n'eussent été interrompues, par ce que vous verrez dans le Chapitre suivant.

CHAPITRE IV.

Le Singe en cornette.

VOUS avez vû dans les précédens Chapitres, que le Poëte Roquebrune étoit amoureux de l'Opératrice Inezille. La passion extreme quelle avoit de se perfectionner dans notre langue, l'obligeoit à souffrir toutes les impertinences de ce Poëte, qui l'importunoit également de son sçavoir, de son amour & de sa qualité

matieres très fatigantes pour une personne qui n'y prend point d'intérêt). La *Éliée Espagnole* qui avoit beaucoup d'esprit, & assez d'expérience pour connoître ce qui étoit bon ou mauvais, donnoit toujours des espérances au présomptueux *Gaston*, pendant qu'elle jugea qu'il lui étoit nécessaire pour apprendre le François; mais lorsque par sa grande application, ou par le commerce des Comédiennes, elle eut fait assez de progrès dans notre langue pour pouvoir se passer d'un maître si incommode, soit qu'elle eût naturellement l'aversion pour lui, ou que *Roquebrune* prévenue de son propre mérite, ne lui donnât jamais d'autres marques de sa passion que des discours, ce qui ne suffit pas pour gagner le cœur des personnes de cette profession, elle ne songea qu'à se débarrasser de cet amant importun; elle l'avoit inutilement prié plusieurs fois de ne revenir plus dans sa maison, feignant pour l'y obliger, que son mari en étoit jaloux. Cette défense ne rebuta point *Roquebrune*, & comme les gens du voisinage de la

Garonne tirent vanité de tout, ce gasco fut ravi d'avoir donné de la jalousie à un homme aussi extraordinaire que Ferdinando-Ferdinandi : il continuoit toujours voir Inezille malgré qu'elle en eût ; lorsque de concert avec son mari, elle s'avilit de lui faire un tour de son métier pour le délivrer de ses fatigantes assiduités ; elle fit donc semblant de s'attendrir aux marques qu'il lui donnoit de sa passion, & le Poëte prenant avantage de ce radoucissement, lui reprocha les mauvais traitemens qu'elle lui avoit faits, la menaçant d'être cruel à son tour ; la fine Espagnole piquée de sa présomption, lui avoua avec une confusion étudiée, que son devoir l'avoit long-tems défendue contre son amour qu'elle ne l'avoit prié de ne la plus voir que par ce qu'elle se défioit qu'elle ne pourroit pas résister long-tems à un homme qui avoit de si grandes qualités ; mais qu'en fin son mérite & sa persévérance l'avoient entièrement gagnée ; elle ne manqua pas de couvrir son visage de son éventail comme si elle eût voulu cacher le désor-

lire où un aveu si libre l'avoit mise. Le Poëte charmé des douces paroles d'Inezille, ne pouvant retenir l'enthousiasme de sa poésie, fit un impromptu à la louange de sa maîtresse; & après l'avoir assurée qu'il l'aimoit de tout son cœur, & qu'il ne lui avoit donné cette petite allarme, que pour la punir de sa longue résistance, il la pria de lui dire en quel lieu, & à quelle heure il pourroit la voir tête à tête, témoignant une grande impatience de lui donner des marques essentielles de son amour. Inezille feignant par un air embarrassé qu'elle affectoit, & par quelque soupir lâché à propos (ce que les Espanoles, n'en déplaise à nos Dames, entendent mieux que les femmes des autres Nations) qu'il n'étoit plus en son pouvoir de lui rien refuser, lui dit de venir dans sa chambre à l'entrée de la nuit, qui étoit l'heure que son mari iroit souper chez un Apoticaire du Mans qui l'en avoit prié; elle l'assura même qu'elle se mettroit dans son lit, sur le prétexte d'une migraine, & qu'elle l'attendroit avec impatience. Le Poëte transf-

porté d'amour & de joie, lui baïsa le mains, il lui voulut encore baïser la bouche, mais l'Espagnole s'en défendit, l'asurant qu'on ne prenoit ces libertés avec les femmes de son pays, qu'après qu'on evoit eu d'autres; il fallut se retirer, & se contenter des espérances qu'elle lui donnoit. On a déjà vû qu'une servante More deux valets & un singe, composoient tout l'équipage de notre Opérateur; il est propos de s'en souvenir, parce que ce singe plus malin & plus adroit que celui même qui donna occasion au proverbe, est un des héros plus considérable du présent Chapitre. Ce singe, que l'Opérateur avoit dressé avec beaucoup de soin, faisoit toutes les postures qu'on vouloit; son adresse n'empêchoit pas que la canaille qui s'assembloit autour de lui, ne l'eût rendu le plus malicieux singe qui fût passé jamais en Europe; il mordoit ceux qu'il ne connoissoit point, & il n'avoit du respect que pour les gens de la maison. Inezille lui ayant bien donné à manger le soir qu'elle attendoit Roquebrune, le coëffa avec une cor-

ette de point d'Espagne, qui lui avançoit sur le front, & qui lui cachoit presque le visage, elle lui mit ensuite une chemise, & le coucha dans son lit entre deux draps. Il étoit accoutumé à faire tant de différentes postures, qu'il n'eut pas de peine à demeurer dans celle-là, qu'il trouva plus commode, après un bon repas, que celles qu'on l'obligeoit à faire tous les jours sur le Théâtre. L'amoureux Roquebrune ayant comparu à l'assignation, la servante More qui avoit l'ordre de sa maîtresse, alla au-devant de lui & l'éclaira jusques dans le lit, où le singe en cornette dormoit tranquillement. Le Poëte ayant aperçû cette coëffure si prope, jugea que sa maîtresse s'étoit préparée à le recevoir, & ayant bien doucement ôté sa perruque, ses souliers, ses manchettes & son rabat, la servante, qui ne pouvoit plus s'empêcher de rire, emporta la lumière, & le Poëte se jeta sur le lit, prévenu qu'il étoit avec sa chere Inezille. Il voulut aussi-tôt lui porter la main sur le visage ; le singe s'étant éveillé se mit à gronder. Roque-

brune se souvenant qu'Inezille lui avoit dit, que les Dames Espagnoles ne souffroient point qu'on leur baisât le visage qu'après avoir eu d'autres familiarités avec elles, s'imagina qu'elle ne le trouvoit pas bon, & se mit en devoir de prendre d'autres libertés. Le singe en gronda plus fort que la première fois; alors le Poëte se plaignit de ses rigueurs, & après lui avoir exagéré la violence de sa passion, il recita des vers qu'il sçavoit par cœur, & voulut lui persuader qu'il les avoit faits sur le champ. Le singe plus malin que toutes les autres, comme je vous l'ai déjà dépeint, qui reconnut que cette voix n'étoit pas du logis, mordit rudement Roquebrune à l'oreille, qu'il trouva découverte parce qu'il avoit ôté sa perruque de peur de la gêner: cette sanglante careffe le surprit; mais bien loin de le desabuser, il crut qu'Inezille se mocquoit de lui, ce qui le mit si fort en colere, qu'il se résolut de n'en avoir pas le démenti, & l'ayant embrassé avec violence, le singe se sentant pressé, lui donna quelques coups de dents,

ne Roquebrune ne sentit pas d'abord, parce que la cornette l'empêchoit, mais la coëffure s'étant défaite, le singe se déarrassa bien-tôt de sa chemise, & ayant juté sur le pauvre Poëte, il commença le plus sanglant combat, que le nourrisson du larnasse eût jamais essuyé: ses cris attirerent l'Opérateur & la Rancune, qui estoient encore sur le partage du mulet & Ragotin. Lisez le Chapitre suivant, vous verrez ce qui en arriva.

C H A P I T R E V.

Comment le Poëte fut délivré de la fureur du singe.

L'OPÉRATEUR & la Rancune étant accourus dans la chambre qui servoit de champ de bataille à nos deux combattans, trouverent le Poëte qui ne faisoit plus de résistance, & qui crioit de toute sa force, demandant de l'eau-bénite, prévenu, comme il l'a dit depuis, qu'Inezille étoit une forcierre, & que Belzebuth son

galant, jaloux de l'assignation qu'elle avoit donnée à un autre qu'à lui, le maltraita de la sorte. L'Opérateur parla au fin d'un ton de maître ; mais le mâtrot étoit trop en colere pour lui obéir, ce qui obligea Ferdinando à prendre un foüet de bois il le châtioit quelquefois, & à lui en feroit plusieurs coups ; le singe étoit si armé, qu'il ne quitta pas prise au premier ni au second coup de foüet. L'Opérateur redoubla plus fort qu'auparavant ; mais ne le put faire avec tant d'adresse que le pauvre Poëte n'en reçût quelques coups : travers des oreilles Le singe se voyant pressé ; lâcha son ennemi, & en deux gambades sauta sur une fenêtre, & de la fenêtre au grenier : cette agilité contribua beaucoup à confirmer Roquebrune dans sa pensée qu'il avoit déjà, qu'il venoit de combattre contre un diable, ou pour mieux dire, qu'il venoit d'être battu par un diable ; car dès le commencement du combat, la peur l'avoit rendu perclus de tous ses membres ; son visage égratigné sa tête sanglante, & ses habits déchirés, défi-

auroient tellement le malheureux Poëte ,
 que la Rancune ne l'auroit point connu , si
 l'Opérateur , qui étoit d'intelligence avec
 une femme , ne l'eût nommé par son nom :
 alors la Rancune cachant la maligne joie
 de ce tragique spectacle lui donnoit : Ah
 mon ami ! s'écria-t-il , est-ce bien vous ,
 qui le démon qui vous a mis en cet état ,
 auroit-il point donné votre forme à un
 autre ? C'est moi-même ; répondit le Poë-
 te d'une voix dolente. La Rancune ne pou-
 vant se déguiser plus long-tems , en éclata
 de rire , & ceux qui l'ont connu assu-
 rant que c'est la seule fois qu'il ait ri de sa
 vie. Le pauvre Poëte étoit si troublé qu'il
 ne s'en apperçut point , & continuoit à
 parler du même ton , lorsque l'Opérateur
 interrompit pour lui dire qu'il avoit bien
 été averti que l'adresse de son singe lui fai-
 oit des envieux ; mais qu'il n'auroit jamais
 dû s'imaginer qu'un homme qui se disoit
 son ami , eût voulu le lui dérober. Le
 Poëte lui fit des sermens exécrables qu'il
 avoit jamais eu cette pensée , & il disoit
 vrai ; mais l'Opérateur feignant de ne le

point croire, ne lui donnoit pas le tems de parler, exagérant les bonnes qualitez de son singe, & la noirceur de l'action; cela ne se passera pas ainsi, disoit-il; j'irai porter plainte à la Justice, du moins je le perds, je sçaurai où le reprendre. Roquebrune effrayé de cette menace, craignant d'être deshonoré s'il passoit pour un voleur, lui fit de nouveaux sermens qu'il n'avoit jamais eu dessein de lui rien voler, offrant de lui payer son singe plutôt que de souffrir que la Justice en eût connoissance. La Rancune qui avoit assez de malice & d'expérience pour juger que c'étoit Inezille, & non pas le singe que le Poëte cherchoit, fit une violence extrême à son humeur ennemie de la paix, en pria l'Opérateur de ne point porter les choses aux dernières extrémités. La Morisque entra en ce tems-là, qui vint dire à Fernando de la part de sa femme, de ne point faire tant de bruit, parce qu'elle avoit une migraine effroyable. Enfin par la méditation & à la prière de la Rancune, l'Opérateur pardonna à Roquebrune, moyennant

nt certaines especes qu'il avoit sur lui,
 dont il se défit en sa faveur, qui ne fi-
 nt que passer par ses mains, parce qu'il
 lut les donner à la Rancune sur le tant
 oins & en déduction de sa part du mu-
 . Le charitable Opérateur mit encore
 r-dessus le marché un cataplane au Poë-
 , qui lui couvrit plus de la moitié du vi-
 ge, & la Rancune le conduisit en cet
 at dans son hôtellerie; son plus grand
 in fut d'obtenir de son guide, qu'il ne
 rleroit à personne de son aventure; j'ai
 ême oüi dire qu'il lui promit pour l'obli-
 er à se taire, de ne lui jamais demander
 argent qu'il lui devoit; sa précaution ne
 rvit de rien; car Inezille, qui peut-être
 toit bien aise de s'établir pour honnête
 mme dans l'esprit des Comédiennes, aux
 épens du Poëte, avoit déjà pris le de-
 ant pour leur en faire le conte: elles
 toient aux fenêtres de l'hôtellerie avec
 es flambeaux en attendant son arrivée.
 ussi-tôt qu'elles le virent approcher, la
 uée commença avec tant de force, que
 infortuné Roquebrune faillit à mourir de

honte & de douleur. Il fit résolution de n'aimer à l'avenir que les Muses ; je ne sçai pas s'il l'a tenuë , mais je sçai que commence à être bien las de ce Chapitre & que j'aurois été bien embarrassé de travailler au suivant , si les Comédiens n'eussent retenu Inezille à souper ; & comme les nuits étoient déjà longues , elle la prièrent de raconter quelques-unes de ces jolies nouvelles qu'elle sçavoit. Inezille ne se fit point prier long-tems , & commença en ces termes.

C H A P I T R E V I .

La Paysanne de Frescati.

N O U V E L L E .

UN Berger de Frescati étoit une nuit fort alerte , de peur que le loup ne lui enlevât quelques brebis , lorsqu'il entendit la voix d'une personne qui se plaignoit : il y accourut d'abord , & il trouva une femme bien faite en apparence , qui venoit d'accoucher d'une petite fille ;

s'autre secours que celui de sa douleur
 de ses plaintes. Mafée (c'est le nom du
 rger) prit l'enfant entre ses bras, &
 consola la mere par ses discours, & enco-
 plus par son action. La Dame avoit jet-
 les yeux sur lui; & voyant qu'il avoit
 à enveloppé l'enfant dans son manteau,
 mercia le Ciel de lui avoir envoyé ce
 cours si à propos. La présence du Ber-
 lui donna du courage, & s'étant re-
 ée avec beaucoup de peine, elle le
 a de lui donner la main jusqu'à une mai-
 qui étoit à l'entrée de Frescati, & en
 rchant elle lui parla à peu près en ces
 mes.

Mes parens, qui ont du bien & de la
 alité, me destinerent à être Religieuse
 esqu'aussi-tôt que je fus née; ils prirent
 beaucoup de soin à m'élever dans cet es-
 t. Cependant lorsque j'eus un peu de
 son, je sentis une aversion secrete pour
 Couvent; & quelque effort que j'aie
 t depuis pour accommoder ma volonté
 celle de mes parens, il m'a été impos-
 le d'en venir à bout. Mon pere fait son

séjour à Rome, quoiqu'il ait la meilleure partie de son bien à Tolentin; il me déclara il y a près d'un an, qu'il étoit tel que je me préparasse à entrer dans un Couvent, ce qui me donna d'autant plus de chagrin, que j'aimois déjà un Cavalier de Bologne qui étoit logé vis-à-vis de notre maison; je le voyois tous les jours de ma fenêtre dans sa chambre, & je le recevois toutes les nuits dans la mienne; crainte que j'avois d'être Religieuse, & passion que ce Cavalier avoit pour moi m'ayant déterminé à le souffrir, après qu'il m'eut donné des assurances qu'il m'épouseroit. Son pere vouloit le marier à une fille de ses parentes pour qui il avoit une aversion, quoiqu'il fût venu à Rome sous le prétexte d'en demander la dispense, l'amusoit toujours par des remises, en feignant qu'il trouvoit de grandes difficultés à l'expédition de son affaire. Nous nous aimions tendrement, nous nous en donnions tous les jours des marques réciproques: lorsque mon pere, ne voulant plus différer à me mettre en Religion, résolu

e me mener à Tolentin pour prendre congé de ma grand'mere, qui y demeu-
roit. Le pere de mon mari arriva en ce
tems-là à Rome pour demander lui-même
une dispense, & presser le départ de son
frere, ce qui rompit toutes nos mesures. Il
ne osa jamais m'enlever de peur d'irriter son
pere ; & de mon côté, je craignois si fort
son humeur sévere du mien, que je ne le
tentai point de le faire. Quelques mar-
ques de grossesse que je sentoie, m'afflige-
rent plus que tout le reste ; je pleurai, je
me plaignis de mes malheurs, & je crois
que je me serois percé le cœur d'un poi-
gnard, si j'avois pû le faire sans hazarder
la vie de mon époux, & le fruit de no-
tre amour. J'obligeai mon pere à différer
son voyage, en feignant que j'étoie mala-
de, & je fis confidence de l'état où j'étoie
à un Medecin qui me visitoit, afin qu'il
m'aidât à tromper mes parens : cet artifi-
ce me réussit assez long-tems : mais enfin
mon pere jugeant de ma santé par mon vi-
sage, qui étoie assez bon, se détermina à
partir, & je n'eus que le tems d'écrire un

billet à mon époux ; j'eus même beaucoup de peine à le rendre lisible , parce que mes larmes en effaçoient tous les caractères ; je lui représentois l'humeur terrible de mon pere , ma grossesse , qui étoit avancée que je ne pouvois plus la cacher qu'avec des soins infinis , & les malheurs où je prévoyois que je serois exposée si je venois à accoucher pendant le voyage comme il y avoit grande apparence. Nous partîmes de Rome hier l'après-dinée ; mon pere ayant voulu voir Frescati en passant, nous y sommes venus coucher. Après que tout le monde fut retiré , je sentis de grandes douleurs fort violentes ; le chagrin où j'étois me fit souhaiter plusieurs fois la mort. Mes douleurs augmentèrent , & j'eus tant de frayeur d'être surprise par mon pere en accouchant , que j'en sentis moins de violence de mon mal : ayant obligé une fille qui me servoit , & à qui je ne cachois rien , de se mettre au lit à ma place , afin que si mon pere s'éveilloit il ne s'aperçût point de mon absence : je sortis feulement animée de ma crainte , & sans sçavoir ce

allois , ne songeant qu'à m'éloigner de la maison où étoit mon père ; enfin pressée de mes douleurs , je m'arrêtai dans le lieu où vous m'avez trouvée , & j'espere que par votre moyen , je sauverai ce cher enfant que vous avez si charitablement secouru , & que je pourrai me rendre dans le lieu d'où je suis sortie , sans que personne s'apperçoive de ce qui m'est arrivé.

Mafée étoit presque aussi sensible à ce discours que celle qui parloit ; car les malheurs touchent tout le monde : mais les malheurs d'une femme , & sur-tout d'une femme de qualité , qui augmente par ses larmes la compassion qu'on en a déjà , attendoient l'homme du monde le plus dur. La Dame après lui avoir demandé son nom & le lieu de sa demeure , lui donna une bourse où il y avoit quelque argent , & le conjura d'avoir soin de cette petite fille , l'assurant qu'elle en avertiroit son mari , afin qu'il lui donnât des marques de sa reconnoissance & de sa libéralité. Mafée lui promit tout ce qu'elle souhaita , & il se retira après l'avoir vû rentrer dans la

maison d'où elle étoit sortie ; il révoit e chemin à cette aventure extraordinaire admirant parriculièrement le courage de la Dame. Peut-être le bon payfan ne sçavoit-il pas qu'une femme est capable de tout entreprendre pour cacher ses foibles, aussi-bien que pour satisfaire ses passions.

Après que Mafée fut arrivé chez lui, la femme s'imagina que cet enfant étoit le fruit de ses amours avec quelque Berger du voisinage, & lui fit tous les reproches que sa jalousie lui inspira. Mafée auroit eu peine à s'en justifier, si l'argent qui étoit dans la bourse que la Dame lui avoit donnée, n'eût confirmé ses discours ; il appaisa donc sa femme, & ils porterent ensemble la petite fille chez une autre Berger qui étoit accouchée depuis peu d'un enfant mort. Mafée reçut peu de tems après des Lettres du Cavalier, qui se disoit pere de la petite fille qu'on lui avoit remis en main, qui lui mandoit qu'étant contraint de sortir d'Italie, il avoit chargé un de ses amis de pourvoir en son absence au

besoins de son cher enfant. En effet, cet ami s'en acquitta si libéralement, que Mafée se trouva en fort peu d'années en état de mener une vie commode, qui lui parut d'autant plus douce, qu'il avoit toujours vécu dans la nécessité. Cependant la mere de Julie (c'est ainsi qu'ils nommerent la petite fille) eut beaucoup à souffrir de l'injustice de ses parens qui la forcerent d'entrer dans un Couvent, où elle passa plusieurs années dans l'espérance de revoir son amant, qu'elle nommoit déjà son mari, & qui s'étoit battu contre un Prince d'une Maison souveraine, ce qui l'avoit obligé à s'éloigner de son pays.

Julie, que Mafée élevoit dans l'ignorance de sa condition, devint grande; sa beauté & son humeur enjouée la faisoient admirer de tous ceux qui la connoissoient. Plusieurs payfans des environs chercherent à lui plaire, & il y en eut même qui la demanderent en mariage. Mais Julie, qui avoit le cœur haut, ne faisoit pas grand cas de leurs soins, & se plaignoit quelquefois de la bassesse de sa condition, disant

qu'elle auroit bien aimé a vivre avec le gens de qualité.

Un Cavalier Génois , de l'illustre Maison de Fiesque , étant un jour allé de Rome à Fiescati pour y voir les Cascades remarqua par hasard cette jeune paysanne à la porte de Mafée ; il la trouva si charmante , qu'il en eut tout le jour l'idée remplie. Il s'en retourna le soir à Rome quoiqu'il eût une répugnance secrète s'éloigner de Fiescati ; il avoit toujours l'aimable paysanne dans l'esprit ; & le lendemain il alla une seconde fois à Fiescati feignant d'y avoir oublié une montre fort riche ; il fut assez heureux pour trouver encore la paysanne qui lui parut plus aimable que la première fois , & il remarqua que dans la simplicité de ses habits elle avoit un air noble , que les autres paysannes n'ont pas d'ordinaire ; il voulut lui parler , mais il n'en eut jamais la hardiesse craignant toujours de lui déplaire ; il demeura si charmé , & de la beauté & de la manieres de Julie , qu'il lui fut impossible de se résoudre à retourner à Rome.

auroit pas balancé à faire quelque séjour
 Frescati, pour avoir occasion de lui par-
 ler, mais il craignoit de n'être pas écouté
 favorablement, & il prévoyoit qu'il lui se-
 roit difficile de lui parler souvent sans que
 cela fit de l'éclat : il coucha à Frescati,
 songeant toujours aux moyens de rendre
 sensible à sa passion l'aimable payfanne ; il
 lui passa mille choses par la tête pour y
 réussir. Enfin après plusieurs irrésolutions,
 se détermina à s'habiller en payfan, & à
 demeurer à Frescati. Le lendemain il se
 promenoit seul dans une vigne ou jardin,
 attendant à l'exécution de son dessein, lorsqu'il
 aperçut un Jardinier qui tailloit des ar-
 bres ; il s'approcha de lui, & après lui avoir
 fait plusieurs demandes, trouvant qu'il
 avoit assez d'esprit, & qu'il répondoit fort
 juste, il entra en conversation avec lui, &
 lui avoua qu'il étoit engagé dans une gran-
 de affaire, où il s'agissoit de sa vie & de
 sa fortune, & qu'il lui importoit de se ca-
 cher quelque tems, afin de se dérober aux
 poursuites de ses ennemis. Le Jardinier
 lui jugeoit bien à la mine & aux habits

de Fiesque , qu'il étoit homme de qualité compatissant à son malheur , lui offrit de le conduire par des chemins détournés dans un Fort qui appartenoit au Duc Sforza , & il lui promit qu'il seroit en sûreté. Le Cavalier le remercia , & lui dit qu'il aimeroit bien mieux s'habiller en paysan , & demeurer à Frescati ; s'il vouloit lui donner une retraite dans sa maison , & l'avouer pour son parent ; il en fit d'abord quelque difficulté , craignant de s'embarquer dans quelque mauvaise affaire ; mais les libéralités du Cavalier , & les grandes espérances qu'il lui donna le déterminèrent à lui accorder ce qu'il souhaitoit , il lui promit même de le faire passer pour son fils , parce qu'il en avoit un à peu près de son âge , qui étoit allé depuis neuf ou dix ans en pèlerinage à Saint-Jacques , d'où il n'étoit jamais revenu. Le Cavalier satisfait de cette promesse , s'en retourna le lendemain à Rome , où il disposa toutes choses pour son voyage ; & ayant pris les précautions nécessaires pour paroître hâlé , comme font d'ordinaire ceux qui reviennent de

voyage

voyager , il dit à ses amis qu'il étoit obli-
 gé de retourner à Genes pour une affaire
 pressée , & s'en alla à Frescati avec un
 habit convenable à ce qu'il vouloit paroî-
 tre. Son faux pere le reçut avec des té-
 moignages de joie , qui tromperent tout
 le monde ; & tous ceux de sa maison , à
 l'exemple du maître , le reconnurent , ou
 crurent le reconnoître pour le fils du lo-
 is. Les parens & les amis du pere ac-
 coururent chez lui pour le féliciter du re-
 tour de Carlin (c'est ainsi qu'il se nom-
 moit). Il fit bientôt connoissance avec les
 plus considérables de Frescati , qui écou-
 ient avec plaisir le recit fabuleux des
 aventures qui lui étoient arrivées pendant
 son prétendu voyage de Saint Jacques ; il
 visita les amis de son pere , & Mafée plus
 qu'eux , ce qui lui donna
 occasion d'admirer l'aimable Julie , qui le
 reçut fort obligeamment. Enfin sans m'em-
 barquer dans un détail qui peut-être seroit
 inutile , Julie s'apperçut en peu de
 tems que Carlin l'aimoit passionnément ;
 comme il se distinguoit des autres jeu-

nes hommes de sa condition, Julie, qui avoit le cœur fort haut, ne fut pas fâchée d'avoir donné de l'amour au seul paysan du Village qu'elle trouvoit raisonnable & qui n'avoit rien de grossier que ses habits. Mafée voyant que Carlin étoit si assidu auprès de Julie, & qu'elle n'étoit pas fâchée des soins qu'il lui rendoit, craignit que Julie, trompée par l'égalité de leurs conditions, n'eût trop de complaisance pour lui; ce qui l'obligea à lui déclarer le secret de sa naissance, en lui faisant voir des Lettres de ses parens, qui lui recommandoient d'en avoir un soin extrême, & qui l'assuroient que dans peu de tems, ils la retireroient de chez lui. Mafée la pria ensuite de se souvenir de sa qualité, & de songer qu'elle se trouveroit au premier jour dans une grande Ville honorée, & peut-être recherchée des plus considérables Cavaliers, & qu'ainsi elle prit garde de ne point souffrir des libertés à Carlin, ni à d'autres jeunes gens de France, de peur qu'elle n'en eût honte quelque jour. Julie témoigna beaucoup de fi

prise du discours de Mafée, quoiqu'elle eût point de peine à le croire, se sentant une grandeur d'ame que la fille d'un paysan n'auroit pas eue; & comme elle voit toujours eu une inclination secrete de vivre parmi les personnes de condition, elle fut ravie de ce que Mafée lui avoit appris: mais aussi-tôt qu'elle fit réflexion sur les discours passionnés que Carlin lui avoit tenus, elle fut presque fâchée de sa qualité, ayant peine à se priver de voir un jeune homme pour qui elle avoit beaucoup d'inclination: jugeant néanmoins qu'il étoit indigne d'une personne de sa qualité d'aimer un homme d'une naissance si obscure, elle résolut de ne le voir plus; ce ne fut pas sans se faire une violence extrême.

Carlin s'appercevant de ce changement, se mit à mourir de douleur & de désespoir; il chercha avec tant de soin une occasion pour lui parler, qu'enfin il la trouva; il se plaignit à Julie de ses rigueurs d'une manière si tendre & si passionnée, qu'elle convint presque de son injustice sans pou-

voir lui en donner aucune raison ; & malgré sa gloire , il lui échappa des sentimens de compassion pour le malheureux Carlin qu'elle trouvoit plus aimable (par un caprice dont on ne sçauroit donner la raison) depuis que l'inégalité de leur condition le lui faisoit regarder comme un homme qui ne pouvoit jamais la posséder. Carlin , qui avoit quelque expérience en amour , ne sçachant à quoi attribuer la tiédeur de sa maîtresse , résolut de lui donner de la jalousie , & feignit d'aimer un jeune Bergere du voisinage , qu'un jeune paysan étoit à la veille d'épouser. Julie ne fut pas long-tems sans s'en appercevoir & quoiqu'elle tâchât à se déguiser à elle-même les sentimens qu'elle avoit pour Carlin , elle ne put s'empêcher de querreller la Bergere , & de la menacer même d'en avertir son amant. Je ne sçai pas si elle le fit ; mais deux jours après , le paysan qui devoit épouser cette rivale , attaqua Carlin en sortant de l'Eglise , & le fit avec tant d'avantage , qu'il en auroit été maltraité , sans le secours que d'au

res payfans lui donnerent. Julie , qui s'y
 encontra par hazard , eut un soin extrê-
 me de s'informer si Carlin n'étoit point
 blessé ; il en prit occasion de la remercier,
 & d'avoir un éclaircissement avec elle :
 elle le traita d'ingrat , & lui reprocha une
 inconstance qui lui attiroit de si mauvaises
 affaires : il se justifia avec tant d'éloquen-
 ce , & il lui parut si amoureux , qu'elle
 eut du chagrin d'avoir été desabusée , puis-
 que aussi bien sa qualité l'empêchoit de ré-
 pondre à la passion de Carlin ; tous les
 jours elle faisoit résolution de ne plus lui
 parler , & même d'éviter sa rencontre :
 mais aussi-tôt qu'elle étoit une journée sans
 le voir , elle oublioit & sa résolution &
 sa qualité , & cherchoit quelque prétexte
 pour aller dans les lieux où elle jugeoit
 qu'il pourroit être.

Julie étoit continuellement partagée en-
 tre l'amour & la gloire ; lorsqu'une Dame
 bien faite , accompagnée d'un Cavalier de
 bonne mine , arriva chez Mafée dans un
 équipage proportionné à leur qualité ; elle
 se fit connoître à ce bon payfan pour la

mere de Julie ; & ayant témoigné beaucoup d'empressement de voir sa chere fille , on la fit appeller , & sa mere l'embrassa avec des témoignages d'une véritable affection. Le Cavalier , qui étoit son pere , l'embrassa aussi avec des marques d'une grande tendresse , quoique Julie eût quelque répugnance à le lui permettre. Sa mere ayant versé quelques larmes par la joie de voir Julie , ou peut-être par le souvenir de ses malheurs passés , apprit Mafée qu'ils avoient eu de grands obstacles dans leur mariage ; que néanmoins s'étant toujours aimés avec fidélité , ils étoient venus à bout de leurs desseins avec une longue patience , & qu'il ne manqueroit plus rien à leur bonheur lorsqu'ils auroient auprès d'eux leur cher enfant ; il lui donnerent ensuite un présent considerable , & emmenerent avec eux Julie sans lui donner presque le tems de prendre congé de ceux qui l'avoient élevée. elle ne laissa pas de recommander à Mafée à son départ , d'apprendre à Carlin tout ce qui s'étoit passé , & de lui dire de l'al

er voir à Rome. Mafée le lui promit, & ne lui tint pas parole, ne voulant pas donner cette vanité au jeune payfan, & s'imaginant que Julie ne songeroit plus à lui lorsqu'elle seroit arrivée à Rome. Ses parens eurent un soin extrême de la divertir, & de la mener par-tout où ils alloient, afin de l'accoûtumer insensiblement à la bonne compagnie; mais leurs soins étoient inutiles. Julie s'ennuyoit par-tout; les conversations les plus agréables lui paroissent fades, parce qu'elle n'y trouvoit pas Carlin, qui de son côté n'étoit pas plus tranquille depuis le départ de Julie, n'ayant pû jamais découvrir ce qu'elle étoit devenue. Mafée craignant que d'autres payfans de la connoissance de Julie n'allaient l'importuner à Rome, lorsqu'ils seroient informés de sa condition, avoit pris soin de le cacher à tout le monde, & s'étoit contenté de dire qu'il l'avoit mise auprès d'une Dame de qualité. Après que l'amoureux Carlin se fut inutilement tourmenté pour en découvrir davantage, ils résolurent de retourner à Rome, puisque Julie

qui l'arrêtoit à Frescati n'y étoit plus, il se plaignoit de son malheur, & ne comprenant pas pourquoi elle étoit partie sans lui donner de ses nouvelles, il jugea qu'il pourroit la rencontrer peut-être à Rome ; & cette espérance l'empêcha de s'abandonner à tous les mouvemens de son désespoir.

Mafée cependant alla voir Julie ; elle le querella de ce qu'il n'avoit pas amené Carlin avec lui. Mafée pour s'excuser l'assura qu'il l'avoit prié de l'accompagner ; mais qu'il étoit si occupé auprès d'une jeune payfanne, qu'il ne la perdoit presque point de vûe. Julie ne pouvant cacher le chagrin que ces tristes nouvelles lui causoient, se retira dans sa chambre sur d'autres prétextes, & fit mille réflexions désagréables, qui furent suivies d'un torrent de pleurs. Carlin, qui avoit déjà repris le nom & l'habillement de Fiesqui, tâchoit inutilement à apprendre des nouvelles de sa chere Julie, lorsqu'un jour en sortant d'une Eglise, il apperçut dans une rue détournée deux hommes qui en pressoient un

tre avec beaucoup d'avantage : il vou-
 ut d'abord les séparer ; mais ceux qui
 voient attaqué, le menacerent de le char-
 er lui même, s'il se méloit de leur que-
 elle ; ce qui obligea Fiesqui à les préve-
 ir, en défendant celui qui étoit seul : il
 fit avec tant de valeur, qu'un moment
 près, celui qui avoit fait cette réponse
 omba mort à ses pieds ; la crainte d'être
 rpris par la Justice, les obligea tous à
 e retirer. Fiesqui songeoit à chercher un
 syle dans quelque maison Religieuse,
 orsqu'un homme de livrée, qui avoit vû
 on combat lui ouvrit une fausse porte,
 & l'assura que s'il y vouloit entrer, il y se-
 oit en fureté. Fiesqui ne refusa point cette
 offre, & cet homme le mena par un esca-
 ier dérobé dans une chambre assez pro-
 pre : il l'assura qu'il y pouvoit demeurer
 ranquillement. Fiesqui résolut d'y atten-
 dre jusqu'à la nuit, songeant déjà à s'en
 retourner à Genes pour éviter les poursui-
 tes de la Justice ; mais faisant réflexion
 qu'il alloit s'éloigner d'une ville où il espé-
 roit toujours de trouver sa Julie, son amour

l'empêcha de prendre aucune résolution. Il étoit dans ces inquiétudes , lorsqu'il entendit une personne qui se plaignoit dans une chambre qui n'étoit séparée de la sienne que par une porte qu'une tapisserie cachoit ; il leva doucement la tapisserie , & remarqua que c'étoit la voix d'une femme qui se plaignoit de quelque chagrin amoureux. Sa curiosité , & la compassion que ses propres sentimens lui donnoient pour les malheurs des autres , l'engagerent écouter avec attention , il crut d'abord entendre une voix qui ne lui étoit pas inconnue ; il jugeoit même qu'elle ressembloit à celle de sa maîtresse. Julie s'étant aperçue qu'on faisoit quelque bruit dans cette autre chambre , s'arrêta un peu. Fiesqui crut que son amour l'avoit abusé , lorsqu'il se étoit imaginé entendre la voix de Julie ; mais un moment après elle continua ses plaintes , & nomma plusieurs fois l'infidèle Carlin. Jamais homme n'a été plus agréablement surpris que Fiesqui le fut en cette occasion , sur - tout lorsqu'il reconnut distinctement la voix de sa maîtresse : le nom

l'infidèle qu'elle lui donnoit lui fit d'abord
de la peine ; néanmoins étant fort assuré
qu'il ne l'avoit jamais mérité , il espéra
qu'il s'en justifieroit bien-tôt , jugeant qu'
elle étoit auprès de quelque femme de
qualité , comme Mafée lui avoit dit , &
qu'elle se retiroit quelquefois en particu-
lier pour rêver en liberté ; il se fit un plai-
sir de penser qu'il la retireroit de cette
condition obscure , & qu'il lui donneroit
en l'épousant des preuves de la passion &
de l'estime qu'il avoit pour elle : son im-
patience ne lui permit pas de différer long-
tems à voir sa chère maîtresse ; il frappa
donc à la porte , & Julie qui sçavoit que
sa mere en revenant d'un parterre montoit
quelquefois par un escalier dérobé , &
passoit au-travers de ces chambres pour
s'épargner la peine de faire un plus grand
tour , ouvrit la porte , & trouva son amant
& non pas sa mere : elle fut si frappée
d'un objet si cher & si peu attendu , qu'
elle demeura quelque tems interdite : ils
se regardoient tous deux sans se parler , &
ils furent également surpris l'un & l'autre

de se voir dans des habillemens si différens de ceux qu'ils avoient accoutumé de porter à Frescati.

Mais Julie jugea d'abord que Carlin plein d'ambition, ayant été informé de sa qualité, s'étoit déguisé sous cet habit de Cavalier, pour lui plaire davantage ; elle lui fit des plaintes de ce déguisement, & l'assura qu'elle faisoit fort peu de cas de ces fausses apparences ; ajoûtant qu'elle aimeroit bien mieux le voir fidele avec son habillement ordinaire, que perfide & inconstant sous un habit si peu conforme à sa condition, & qu'ainsi il n'avoit qu'à s'en retourner & tâcher à plaire à cette paysanne qui étoit si fort à son gré ; qu'elle vouloit néanmoins l'avertir que l'inégalité de leurs conditions avoit moins contribué à la déterminer à cette résolution que son inconstance, & le peu de cas qu'il avoit fait d'elle, lorsque Mafée lui avoit dit de sa part de l'aller voir. Elle se faisoit tant de violence, & son cœur avoit si peu de part à ses discours, que ses larmes la trahirent, & l'empêcherent de continuer.

L'amoureux Fiesqui attendri par les larmes de sa maîtresse , & accablé par l'injustice de ses reproches , l'assura que sa sœur ne lui avoit jamais parlé , & que le seul hasard lui avoit procuré le bonheur de la rencontrer ; il lui apprit ensuite son nom , sa qualité , & la maniere dont il étoit déguisé en paysan pour lui plaire , & en exagérant les cruelles inquiétudes où elle avoit été depuis son départ de Frescati. Julie surprise & ravie d'apprendre des nouvelles si agréables à son amour , l'informa de sa naissance , & des raisons qui avoient obligé ses parens à la faire élever à Frescati dans l'ignorance de sa véritable condition. Sa joie & son amour ne lui permettant pas de lui tenir de longs discours , elle se contenta de lui dire , que puisqu'elle l'avoit aimé paysan , il devoit bien juger que la connoissance qu'elle avoit de sa qualité , ne diminueroit pas son amour ; & fin que vous n'attribuez pas , continua-t-elle , à votre condition les bons traitemens que vous recevez de moi , je veux bien vous montrer une lettre que j'avois

écrite pour vous l'envoyer par Mafée. Ayant tiré à même tems cette lettre de poche, elle la lui présenta, & y lut ces paroles.

L E T T R E D E J U L I E
A F I E S Q U I.

S*I en changeant d'habillement, on peut changer d'inclination, je ne serois pas exposée aujourd'hui à vous faire des reproches & de votre ingratitude, & du peu de soin que vous avez eu de me venir voir avec Mafée; vous informera de ma qualité, & du lieu de ma demeure. Soyez cependant persuadé que la négalité de nos conditions ne m'empêchera jamais d'avoir pour vous les mêmes sentimens. puisque je sens bien qu'il me sera plus aisé de renoncer aux avantages de ma naissance; que de me défaire de la forte passion que j'ai pour vous.*

Après que Fiesqui eût lû cette lettre il se jeta aux pieds de sa maîtresse, & ils se donnerent des assurances réciproques de s'aimer toute leur vie; ils prirent d

mesures pour pouvoir se marier avec l'agrément de leurs parens. Fiesqui ne voulant pas exposer Julie , qu'il regardoit déjà comme sa femme , aux jugemens qu'on auroit fait d'elle , si quelqu'un les avoit surpris ensemble , se retira aussi-tôt qu'il fut nuit , après lui avoir promis de la faire demander en mariage le jour suivant. Julie demeura si satisfaite de la conversation de son amant , & elle eut tant de joie d'avoir reconnu qu'il lui avoit toujours été fidele , qu'elle ne fut presque point sensible à ce qu'elle venoit d'apprendre de sa qualité. Son amour & son impatience lui donnoient des distractions & des inquiétudes , dont ses parens s'apperçurent ; ils la presserent de les informer du sujet de son chagrin , & se servirent de toutes les ruses dont ils purent s'aviser , pour l'obliger à ne leur rien cacher. Alors elle leur apprit le détail de toute cette histoire , & les conjura de ne point s'opposer à son bonheur ; comme ils sçavoient par leur propre expérience , que rien n'est capable de réunir deux cœurs qui s'aiment parfaite-

ment , ils lui promirent que si son ama
 étoit de la maison de Fiesqui , comme
 le disoit ; ils seroient ravis de le recevoir
 pour leur gendre. Un Prélat Génois , qui
 étoit oncle de Fiesqui , alla ce même jour
 à sa priere , visiter les parens de Julie ,
 la demanda pour son neveu : sa propo-
 sition fut agréablement reçue ; ils furent
 mariés peu de tems après , & Julie n'aya
 plus d'inquiétude , soutint fort bien sa qua-
 lité , sans qu'on remarquât jamais dans ses
 discours ni dans ses manieres , qu'elle en
 étoit été élevée chez un payfan de Frescati.

C H A P I T R E V I I .

Qui traite d'une nouvelle matiere.

LA Troupe Comique continuoit à re-
 présenter trois fois la semaine dans la
 Ville du Mans : l'Auditoire étoit toujours
 assez nombreux , parce qu'il y alloit de
 tems en tems de la noblesse de campagne.
 Les Comédiens animés par le profit , tâ-
 choient à se surpasser : Mademoiselle d

la Caverne , qui avoit vieilli dans le métier , & qui étoit comme le chef de meutte de la Troupe , faisoit parfaitement bien son rôle. Le Destin parloit si naturellement & de si bonne grace , qu'on ne s'en nuyoit jamais de l'entendre , quoique ses rôles fussent toujours les plus longs. Léandre donnoit de grandes espérances d'être un jour un parfait Acteur ; la Rancune s'acquittoit de ses personnages avec tant d'adresse , qu'il faisoit rire tout le monde aussi-tôt qu'il paroissoit : l'Olive étoit le meilleur valet de Comédie qui eût jamais monté sur le Théâtre , parce que Poisson n'y avoit point encore paru. Angélique étoit belle & jeune , ce qui contribuoit beaucoup à réparer son défaut de mémoire , car elle oublioit quelquefois le quart de ses rôles ; mais aussi-tôt que Mademoiselle de l'Etoile commençoit à paroître , on étoit un demi-quart d'heure sans rien entendre , à cause du murmure qui s'élevoit dans le Parterre , par l'admiration qu'elle donnoit. Elle avoit la taille fine , un air noble , & une grâce merveilleuse à

réciter ; elle n'achevoit jamais trois ou quatre vers , une période , que tout l'Auditoire ne se recriât pour lui applaudir & elle étoit obligée de faire une longue pose , avant qu'on lui donnât audience pour continuer : ce qui faisoit enrager le mocheur de chandelles , parce qu'il avoit traité avec la Troupe pour leur en fournir. Il n'y avoit pas un Godelureau provincial , qui ne fût ravi de donner sa piece trente sols pour être sur le Théâtre , & d'avoir occasion de considérer de près charmante l'Etoile qui y brilloit. Elle avoit un grand nombre d'amans déclarés , sans compter ceux qui n'avoient pas eu la hardiesse de se déclarer ; la quantité d'impertinences qu'elle entendoit dire à ces Provinciaux , lui donnoit matiere d'en faire un soir de bons contes au Destin ; & le plaisir qu'elle avoit à l'en divertir contribuoit beaucoup à lui rendre leurs sottises moins ennuyeuses. Parmi tous ces discoureurs rien , il y avoit un Gentilhomme du Perche , que la bonne compagnie & les Comédiens avoient attiré au Mans pour

passer quelques jours. Ce noble de campagne , qui se nommoit la Guiardiere, étoit des plus accommodés de son voisinage , & auroit pû passer pour un homme riche dans une Province , s'il n'eût incommodé ses affaires par un trop long séjour à Paris , & par un voyage qu'il lui prit envie de faire en Italie ; quoiqu'il ne passât point Marseille , parce que la mer lui ayant fait peur , il s'en retourna ; il se piquoit de bel esprit , je n'ai pas bien sçû sur quel fondement ; n'importe , il n'est pas le seul qui s'attribue injustement cette qualité. Un Manceau qui est entré dans ma chambre dans le tems que j'écrivois ceci , m'a appris que la Guiardiere se piquoit du bel esprit , parce qu'il avoit logé à Paris dans une Auberge où il y avoit un Auteur qui lui lisoit ses Ouvrages avant que de les faire imprimer ; peut-être ne trouvoit il point d'autre homme qui eût la complaisance de les écouter , comme pareille chose m'est arrivée à moi indigne , avec des gens que je pourrois bien nom-

mer : mais finissons la digression , & revenons à la Guiardiere.

Il trouva l'Etoile fort à son gré dès la premiere fois qu'il la vit : mais après qu'il eut vûe représenter deux ou trois fois il en devint passionnément amoureux , & commença à s'ennuyer par-tout où elle n'étoit pas. Ses assiduités lui firent remarquer qu'elle avoit beaucoup de complaisance pour le Destin , qui se disoit son frere : ce qui l'engagea à faire amitié avec lui , espérant que le commerce du frere lui donneroit occasion de voir souvent sa sœur : il ne se trompa point , elle le distingua de ses autres adorateurs , & le traita assez bien , parce qu'elle s'apperçut que le Destin en faisoit quelque cas. Dans le commencement , ce noble campagnard avoit prétendu d'en faire une maîtresse ; mais l'Etoile vivoit si honnêtement , & donnoit si peu d'occasion de lui tenir des discours libres , que la Guiardiere n'eut jamais la hardiesse de lui parler de son amour. Après qu'il eût donné plusieurs bons repas au Destin (car toute l'amitié

d'un Provincial ne va qu'à donner à dîner ou à souper), il crut qu'il étoit assez son ami pour ne lui rien cacher, & lui apprit enfin les sentimens qu'il avoit pour sa sœur.

Le Destin qui ne s'étoit pas attendu à une pareille confiance, se trouva d'abord assez embarrassé, & lui répondit bien félicieusement qu'il pouvoit le lui dire à elle-même. La Guiardiere fut déconcerté par une réponse si sèche, & se repentit de lui avoir abandonné son secret. Le Destin s'étant un peu remis de la surprise qu'un aveu si sincère lui avoit causée, & ne voulant pas exposer la pudeur de sa maîtresse à cette déclaration, résolut de la réjouir en lui apprenant cette confiance, & il dit à la Guiardiere, après lui avoir serré la main, que puisqu'il lui avoit fait l'honneur de lui confier ses sentimens, il pouvoit s'assurer qu'il les apprendroit à sa sœur.



 C H A P I T R E V I I I .

Comment la Guiardiere tomba dans un Egoût.

TO U S les amans se flattent d'ordinaire : mais un Provincial orgueilleux de son bien & prévenu de son mérite, flatte toujours plus qu'un autre homme. La Guiardiere crut avoir mis le Comédien dans ses intérêts, & afin de l'engager davantage à les appuyer, il le pria à souper pour le lendemain. Le Destin étant allé chez sa maîtresse, lui apprit qu'elle avoit un nouvel amant ; ce discours l'ayant fait rougir : ce n'est pas ce qui vous doit le plus surprendre, continua le Destin, & les circonstances de cette passion vous étonneront autant que la passion même, puisque cet amant, après avoir lié commerce avec moi sur d'autres prétextes, s'est enfin avisé de me choisir pour son confident, & je me suis chargé de vous en parler ; voyez avec quelle fidélité je m'en acquitte. L'E

oile, qui n'avoit pas accoûtumé de l'entendre railler sur cette matiere, appréhenda qu'il n'eût quelque chagrin dans la tête, & se plaignit à lui de ce qu'elle étoit toujours exposée à toutes les impertinences des Provinciaux, le priant de lui donner quelque expédient pour se délivrer de leurs fatiguans discours. Le Destin lui fit connoître qu'il étoit fort difficile de l'éviter pendant qu'ils feroient obligés l'un & l'autre à faire la Comédie, lui conseillant de s'en divertir, & de ne point s'en embarrasser; ils parlerent ensuite de la passion de la Guiardiere, & demeurèrent d'accord qu'il étoit le plus présomptueux campagnard de tout le pays. Léandre & Angélique étant entrés en ce tems-là, ils leur firent part de leur conversation, & ils résolurent tous de tirer matiere de divertissement de la passion de la Guiardiere. L'Etoile donna parole au Destin de l'écouter. Angélique voyant qu'elle s'y engageoit avec quelque répugnance, s'offrit à feindre qu'elle l'aimoit, & Léandre promit de faire semblant qu'il lui avoit donné

de la jalousie ; il n'en falloit pas tant pour persuader un homme aussi vain que Guardiére. Le Destin lui rendit compte de sa négociation , & l'avertit même qu'il avoit remarqué que Mademoiselle Angélique prenoit quelque intérêt à sa personne ; il répondit fort obligeamment qu'il n'y perdrait que sa peine , rien au monde n'étant capable de lui faire changer de sentimens qu'il avoit pour Mademoiselle l'Etoile. Peu de tems après il alla voir les Comédiennes ; il trouva qu'elles sortoient pour aller à la Messe , & s'étant approché d'elles pour leur donner la main , l'accueil obligeant qu'elles lui firent , l'engagea à y répondre par plusieurs révérences fort profondes ; il étoit si occupé de son amour , qu'il ne se souvint pas d'égoût qui étoit derrière lui , & en retirant le pied pour mesurer une révérence , tomba dedans. Ah ! Monsieur , prenez garde à vous , s'écria Angélique , après qu'il fut tombé ; deux ou trois hommes qui accoururent , l'aiderent à se retirer de là ; il étoit si couvert de bouë , qu'il leur fut impossible

impossib

impossible de connoître s'il étoit blessé, il ne s'en plaignoit point, mais on remarqua qu'il avoit un regret extrême d'avoir gâté une garniture couleur de feu & blanc qu'il avoit mise ce jour-là, & dont il avoit rétendu se parer long-tems : il sortoit des exhalaisons si desagréables de ses habits, que les Dames furent obligées de s'enfuir en se bouchant le nez. On le conduisit chez sa mère, escorté de tous les petits enfans de la ville ; & comme il n'avoit point apporté d'autre habit, il fut obligé de se tenir au lit pour faire laver le sien. Pendant qu'il séjournera, nous passerons à un autre Chapitre.

C H A P I T R E IX.

Ragotin invisible.

P O U R entendre ce chapitre, il faut se souvenir que Ferdinando-Ferdinando avoit promis à Ragotin, par la médiation de la Rancune, de le faire aimer de la Mademoiselle de l'Etoile ; & le petit homme persuadé de l'infailibilité de son

art , lui avoit fait présent d'un mulet pour l'engager à le servir dans son amour. L'Rancune par son crédit avoit obtenu de Comédiennes qu'elles leur aideroient à divertir de Ragotin ; ce qui ne lui fut pas difficile , par le plaisir qu'elles avoient à rire aux dépens du petit homme : étoit donc retourné chez l'Opérateur , il le trouva fort disposé à le servir. Après plusieurs complimens , l'Opérateur lui dit qu'il étoit absolument nécessaire d'avoir une chemise de Mademoiselle de l'Etoile , & qu'il étoit très-important qu'il la prît lui-même dans sa chambre , afin de s'en mieux assurer ; mais qu'après cela son affaire étoit dans le sac. Cette proposition étonna Ragotin , par la difficulté qu'il prévoyoit de prendre cette chemise. L'Opérateur feignant de s'appercevoir de son étonnement que cela ne vous embarrasse pas , Monsieur Ragotin , lui dit-il , je vous donnerai le même baume que je donnai au Bayle de Venise pour se rendre invisible dans le Serail du Grand-Seigneur ; & avec cela vous pouvez prendre la chemise , & s

étoit besoin , tous les habits de votre maîtresse en sa présence , sans qu'elle s'en apperçoive. Ragotin chatouillé de la vertu du baume , ou peut-être de ce qu'il nommoit déjà l'Etoile sa maîtresse, l'embrassa, le priant de ne plus différer son bonheur. Le fourbe lui donna je ne sçai quelle drogue , & lui dit de s'en frotter le bout du nez , les mains & tout le visage lorsqu'il voudroit entrer dans la chambre de l'Etoile , l'assurant qu'après cela il seroit invisible. Ragotin , plein de confiance , alla chez l'Etoile ; & ayant suivi exactement tous les ordres du prétendu Magicien , il entra dans la chambre de l'Etoile , qu'il trouva en conversation avec la Caverne & sa fille , que la Rancune avoit préparées à cette visite. Le petit homme s'approcha d'elles sans qu'elles fissent semblant de le voir ; il eut même le plaisir d'entendre que l'Etoile disoit à ses compagnes , que Monsieur Ragotin étoit le plus agréable petit homme qu'elle eût jamais connu , ajoutant qu'il étoit dommage qu'il ne voulût pas travailler pour le Théâtre. Ragotin ravi

de la voir dans des sentimens qui lui étoient si avantageux , ne songea plus qu'à prendre la chemise ; & s'étant glissé dans la ruelle du lit de l'Etoile , il y en trouva une qu'elle y avoit laissée exprès ; il la prit , & l'emporta avec plus de satisfaction que s'il avoit conquis la Toison d'or ; il rencontra en sortant la Rancune & l'Olive qui se promenoient ; & ne se souvenant peut-être pas qu'il étoit invisible , il appella la Rancune qui se mit à tourner la tête de tous côtés, feignant qu'il ne voyoit personne , quoiqu'il entendît une voix que ne lui étoit pas inconnuë. L'Olive , qui étoit du secret , dit que cette voix ressembloit à celle de Monsieur Ragotin. Le petit homme s'en prit à rire d'une si grande force , qu'il rioit encore lorsqu'il entra dans la chambre de l'Opérateur , qu'il faillit à étouffer à force d'embrassades , en lui apportant la chemise qu'il lui avoit demandée.



C H A P I T R E X.

*Le malheureux succès de la chemise
enchantée.*

R A G O T I N étoit si satisfait de l'Opérateur & de son baume, après la merveilleuse expérience qu'il en venoit de faire, & il avoit tant de foi pour tous ses discours, qu'il se feroit jetté, sur la parole de l'Opérateur, du plus haut clocher du Mans, sans craindre de se blesser : ainsi le maître fourbe n'eut pas de peine à lui persuader tout ce qu'il voulut. Il lui dit de se retirer pour lui donner le loisir d'enchanter la chemise, & qu'il pourroit revenir le soir à dix heures, qui étoit l'heure à peu près que l'Etoile avoit accoutumé de se coucher d'ordinaire ; l'assurant qu'aussi-tôt qu'il l'auroit touchée du bout de cette chemise, il ne seroit plus à son pouvoir de lui rien refuser. Le petit homme s'étant retiré, Ferdinando concerta avec la Rancune tout ce qu'ils avoient à

faire ; & après qu'ils furent convenus de toutes choses, la Rancune alla avertir les Comédiennes de se trouver dans la chambre de l'Etoile, où il leur promit de leur donner un divertissement qui les réjouiroit. Inezille fut priée d'en prendre sa part en reconnoissance du plaisir qu'elle leur avoit donné, lorsqu'elle joua le tour du singe à Roquebrune. Jamais journée n'a tant duré à Ragotin que celle-là ; il avoit tant d'impatience de voir la plus charmante personne du monde soumise à ses volontés, qu'il se rendit chez l'Opérateur long-tems avant l'heure qu'il lui avoit marquée. L'Opérateur l'assura que tout étoit prêt, en lui montrant la chemise de l'Etoile qu'il avoit mouillée dans de l'eau jaunie avec du safran : il en avoit seulement trempé les bouts dans de l'esprit de vin.

Il fit ensuite un long discours à Ragotin pour lui apprendre comment il falloit s'en servir ; il lui donna encore du baume qui rendoit invisible, pour s'en frotter comme la première fois, & lui recommanda sur toutes choses de n'approcher point du feu

orsqu'il seroit revêtu de la chemise, parce que les démons qui l'avoient enchantée, & qui étoient condamnés aux flammes éternelles, n'avoient pas la puissance de se défendre contre le feu : ce raisonnement étoit inutile pour persuader le crédule Rago-
 gotin, qui ne l'étoit déjà que trop. Il assura l'Opérateur qu'il suivroit exactement ses ordres, & s'en alla chez l'Etoile, qui logeoit assez près de l'Opérateur. Aussitôt qu'il y fut arrivé, il mit la chemise mouillée par dessus son juste-au-corps, & entra dans la chambre qui étoit remplie de monde, avec la même confiance que s'il n'y eût eu personne ; il prit un siège au milieu de la compagnie, sans que la conversation en fût interrompue, chacun feignant de ne le point voir, quoique les Dames eussent beaucoup de peine de s'empêcher de rire ; il eut un soin extrême de s'éloigner des lumières de peur d'inconvénient ; & comme il étoit tard, il crut que la compagnie se retireroit bien-tôt, & différa à user de son charme sur l'Etoile, jusqu'à ce que tout le monde fût parti :

mais le diable de la Rancune , qui étoit caché sous le lit , attachâ une bougie allumée au bout d'un bâton , & l'ayant adroitement approchée d'un des bouts de la chemise qui étoit trempée dans l'esprit de vin , le feu y prit , & s'étant insensiblement communiqué aux autres endroits qui en avoient été trempés , le malheureux Ragotin en fut tellement étonné , qu'il s'imagina d'être dévoré par toutes les flammes de l'enfer , & cria au secours de toute sa force.

Les Dames effayées , ou feignant l'être de cet ardent spectacle , s'enfuirent se tenant les côtés de rire. L'hôte entendant parler du feu y accourut armé d'un seau d'eau , qu'il jetta en tremblant de peur sur l'enflamé Ragotin ; il descendit ensuite effrayé de cette vision , & remonta accompagné de ses servantes qui portoient des marmites & des seaux pleins d'eau , en criant de toute leur force : elles eussent sans doute maltraité Ragotin , si la Caverne n'y fût accourue pour le délivrer de leurs mains , quoique aux dépens de sa réa-

itation ; car tous les gens de l'hôtellerie en firent des jugemens fort défavantageux. Le Destin & ses camarades eurent beaucoup de peine à les desabuser. Le jeune Ragotin, qui avoit les sourcils, la barbe & les cheveux brûlés, étoit si épouventé, & à même tems si défiguré, qu'il ne fut point reconnu par l'hôte, ce qui lui fit juger qu'il étoit encore invisible ; & comme il étoit petit, il se glissa dans la chambre, & gagna sa maison avec beaucoup de diligence. Cette aventure fut diversement expliquée par les Manceaux ; & Ragotin sans être désabusé du sçavoir de l'Opérateur, crut seulement qu'il avoit manqué à quelqu'une des choses qu'il lui avoit prescrites : mais après la cruelle expérience qu'il venoit de faire, il n'osa plus se servir de magie pour se faire aimer. Nous laisserons chez lui ; & pendant qu'il y fit des réflexions sur ce grand événement, l'Auteur songera à ce qu'il doit mettre dans le Chapitre suivant.

CHAPITRE XI.

L'arrivée du Doyen de Montfort dans l'hôtellerie, & autres choses dignes d'être lûes par ceux qui n'auront rien de mieux à faire.

L'HOTELLERIE étoit encore en ruine, lorsqu'on vit arriver un homme à cheval qui avoit la mine d'un Ecclésiastique, accompagné de deux autres qui lui rendoient beaucoup de respect, & qui fit juger qu'il étoit leur maître. Aussitôt qu'ils eurent mis pied à terre, l'un d'eux entra dans la cuisine où l'hôte buvoit avec la Rancune & l'Olive, & demanda qu'on lui donnât une chambre pour Monsieur le Doyen de Montfort. Toutes les meilleures chambres de l'hôtellerie étoient déjà occupées, dont l'hôte parut fort inquiet : la familiarité qu'il avoit contractée avec la Rancune par plusieurs fréquentes collations, fit qu'il s'adressa à la

our le prier de céder sa chambre pour cette nuit seulement à Monsieur le Doyen : la Rancune y consentit, parce qu'il n'osa pas le lui refuser ; mais ayant sçû de l'un des valets, que le Doyen étoit venu au Mans pour des affaires du Chapitre de Montfort, il se repentit d'avoir donné sa chambre, prévoyant que le Doyen l'occuperoit plusieurs jours. Son esprit plein d'invention & de malice, lui fournit sur le champ les expédiens de l'en chasser : il accosta le Doyen, qu'il traita d'abbé, & étant insinué dans son esprit par cette flatterie & par quelque nouvelle qu'il lui débita, le Doyen le pria de lui faire l'honneur de souper avec lui ; la Rancune ne s'en défendit qu'autant qu'il le falloit pour ne faire presser davantage ; le Doyen le pressa, & la Rancune consentit enfin de lui tenir compagnie. Alors le Doyen appellan un de ses valets, qui, si je ne me trompe, se nommoit Ambroise ; il lui parla quelque tems à l'oreille ; je n'ai pas bien sçû ce qu'il lui dit, mais la Rancune jugea qu'il lui donnoit des ordres pour le sou-

per ; les suites justifient qu'il avoit bien jugé , car on leur servit peu de tems après un fort bon repas. Le Doyen soupa avec appétit , & la Rancune en homme qui mange aux dépens d'un autre ; ils trouverent le vin excellent , & en bûrent en gens qui se connoissent. Après qu'ils furent un peu échauffés , la Rancune lui apprit ce qui étoit arrivé ce jour-là à l'hôtellerie & conclut qu'assurément il revenoit de Esprits dans cette maison. Le Doyen qui sans doute n'étoit pas de la maison de Sorbonne , & qui regloit ses opinions sur les Sorciers , & même sur les Esprits , par la peur qu'il en avoit , fut effrayé du récit de la Rancune. Ambroise , qui avoit ouï parler déjà de cette aventure dans la cuisine , confirma son maître dans sa crainte & le fourbe la Rancune s'appercevant de leur crédulité , y ajoûta plusieurs circonstances qui acheverent de leur faire tourner la tête. Leur conversation fut souvent interrompue pour boire. Après qu'ils eurent bû long-tems , Ambroise alla souper avec son camarade , qui avoit soin des chevaux ,

le Doyen qui étoit fatigué, & qui avoit
 û plus qu'à son ordinaire, s'endormit sur
 la chaise. La Rancune profita de ce tems
 pour lui faire la malice que vous verrez,
 vous lisez le Chapitre qui suit.

C H A P I T R E X I I .

*Le Doyen, qui voit enlever
 son valet en l'air.*

LA Rancune qui avoit résolu de chasser
 le Doyen de sa chambre, se ressou-
 vint que les Comédiens s'y assembloient
 ordinairement pour y faire leurs répétitions ;
 et comme ils avoient eu besoin de faire
 l'épreuve de quelque machine, la Rancune
 s'étoit avisé, à l'insçû de l'hôte, d'en-
 lever une planche de la chambre de l'Oli-
 ve, qui étoit au-dessus de la sienne, qu'ils
 y mettoient facilement, sans qu'on pût s'en
 appercevoir ; & en attachant une poulie à
 une des poutres, ils faisoient l'épreuve de
 leur machine, quand il étoit nécessaire :
 c'est de cette machine que la Rancune ré-

folut de se servir pour chasser le Doy de sa chambre ; & ayant préparé tout choses pour l'exécution de son dessein , se remit sur sa chaise feignant de dormir & même de ronfler à l'exemple du Doye Ambroise étant revenu pour coucher son maître, interrompit leur sommeil. La Rancune fut le dernier à s'éveiller ; il demanda mille pardons au Doyen , & après l'avoir remercié de sa bonne chere , il donna le bon soir , & sortit. Ambroise avoit l'imagination remplie des discours qu'il avoit ouï tenir aux autres valets , les Esprits , en parla encore à son maître en le deshabillant , & lui apprit plusieurs extravagances que sa peur lui faisoit juger véritables. Le Doyen , qui naturellement étoit fort peureux , fit coucher son valet sur un matelas dans sa chambre , & pour plus grande précaution , il lui recommanda d'allumer une lampe qui durât toute nuit : ses ordres furent suivis , & il se couchèrent. La Rancune cependant s'habilla d'un de ces habits de Théâtre dont les Comédiens se servent pour représenter le d

le ; & lorsqu'il jugea que le Doyen & son valet dormoient, il s'attacha une corde sous les bras, & se fit descendre par l'Olive dans la chambre du Doyen qu'il vouloit prendre sur ses épaules pour porter au plus haut de la maison ; mais il le trouva trop pesant, & il fallut se contenter de lui faire une peur qui fut d'autant plus grande, que la lampe allumée lui faisoit voir la figure du diable. Le pauvre homme fut si saisi qu'il n'osa pas seulement crier, & le faux diable s'étant adressé au valet, qu'il trouva plus léger, le chargea sur ses épaules, & ayant fait un signal, l'Olive tira la poulie, & l'enleva en l'air ; jugez de l'étonnement & de la frayeur du Doyen, lorsqu'il vit enlever son valet. Ambroise s'étant éveillé, se mit à crier de toute sa force, & la Rancune fut obligé de le porter sur l'escalier ; les cris du valet allarmerent toute la maison. La Rancune même après avoir remis adroitement la planche, & s'être dépoüillé de son habit, accourut dans le lieu d'où venoient les cris, & reconnoissant Ambroise, il alla

aussi-tôt dans la chambre du Doyen , qui trouva plus mouillé que si on l'eût tiré de la riviere. La chambre fut en un moment remplie de monde ; le pauvre homme qui croyoit toujours voir le diable , demanda d'abord un confesseur ; on crut qu'il portoit mal , & le valet de l'hôtellerie alla réveiller un charitable Prêtre du voisinage qui arriva peu de tems après. Le Doyen ayant repris un peu ses esprits , voulut parler de ce qu'il venoit de voir , & tout le monde jugea qu'il rêvoit encore ; la présence de son valet , qu'on ramena dans la chambre , le surprit plus que tout le reste parce qu'il le croyoit déjà dans les Enfers. Il jura foi d'Ecclésiastique , qu'il avoit vu une légion de démons qui enlevoient son valet : il n'osa pas dire qu'ils avoient voulu l'enlever lui même , craignant peut-être de donner quelque idée défavantageuse de ses mœurs. La Rancune de son côté juroit que cela ne pouvoit être , & à son exemple tous les gens de l'hôtellerie se disoient les uns aux autres , que le Doyen avoit rêvé ce qu'il disoit. Le valet assura qu'il n'avoit rien

ien vû , mais qu'il se souvenoit bien d'a-
 oir senti qu'on le portoit ; & le pauvre
 Doyen faillit à devenir fol , par le peu de
 réance qu'on lui donnoit. Le bon Prêtre
 ui étoit venu pour le confesser , s'imagi-
 a qu'il lui avoit pris une phrénésie , & es-
 érant de le remettre par ses doctes rai-
 onnemens , il lui offrit de lui donner une
 chambre dans sa maison , que le Doyen
 cepta avec plaisir. Le Prêtre eut tant de
 oin de le remettre dans son bon sens , que
 e Doyen , pour se délivrer de ses Ser-
 ions , fut obligé de demeurer d'accord
 ue cela n'étoit point , ni ne pouvoit être ;
 en eut tant de honte qu'il repartit le len-
 emain sans terminer les affaires qui l'a-
 oient amené ; & il a si bien persuadé cet-
 e aventure aux habitans de Monfort ,
 u'ils jurent encore aujourd'hui sur sa pa-
 ole , qu'elle est véritable. Cela fit beau-
 oup de bruit dans le pays du Maine , &
 hôte commença à croire tout de bon qu'il
 evénoit des Esprits dans sa maison : la
 ancune le voyant prévenu de cette fan-
 aisie , l'assura que le Seigneur Ferdinando

avoit des secrets pour toutes choses ; ils le consulterent , l'Opérateur , qui étoit averti par la Rancune , alla dans la maison , & après avoir marmoté quelques paroles , lui promit qu'il n'y en revendroit plus ; il lui tint sa parole , & l'hôte en reconnoissance leur donna plusieurs bons repas. La réputation de l'Opérateur étoit si établie , & l'esprit d'Inezille si admiré des Comédiennes , qu'elles eurent une extrême curiosité d'apprendre leur histoire , & sçavoir comment deux personnes si rares s'étoient mariés ensemble , puisqu'Inezille étoit Espagnole , & que Ferdinando se disoit Vénitien. Inezille fit quelque difficulté à les satisfaire la première fois qu'elles l'en prièrent ; mais ayant eu une conversation secrète avec son mari , peut-être pour concerter ensemble ce qu'il falloit dire & cacher de leurs aventures , elle revint , & témoignant qu'elle ne pouvoit rien refuser aux Comédiennes , qui l'en prioient avec instance , elle commença ainsi son histoire.

C H A P I T R E X I I I .

Histoire d'Inezille.

JE suis née dans la fameuse ville de Salamance; il ne me sera pas si aisé de vous parler de mes parens que du lieu de ma naissance. Je fus élevée jusqu'à l'âge de dix-sept ans chez un Médecin que je croyois mon pere, & j'avois environ douze ans lorsque je m'apperçus pour la premiere fois qu'il me traitoit mieux que les autres enfans: mon peu d'expérience m'empêcha d'y faire réflexion, & je me flattai que je devois ces distinctions à ma beauté, parce que j'étois assez jolie, & que les enfans de mon prétendu pere étoient fort mal faits. On me parloit incessamment de mes charmes; & bien loin que de pareils discours me déplussent, je prévenois ceux qui ne me les tenoient pas, & j'avois un soin extrême de demander aux personnes qui m'approchoient, s'ils ne me trouvoient pas à leur gré. Le Medecin &

sa femme, que je regardois comme mes parens, étoient les premiers à se divertir de ma petite vanité: le peu de soin qu'ils prirent de me corriger, contribua beaucoup à m'entretenir dans la fausse gloire dont j'étois déjà remplie. Je trouvois même fort mauvais, que parmi un si grand nombre de jeunes gens de la première qualité, qui sont élevés à Salamanque, & qui témoignoient de l'admiration pour moi toutes les fois qu'ils me voyoient passer dans les ruës, il ne s'en trouvât aucun assez hardi pour me dire qu'il m'aimoit; j'avois un plaisir extrême à lire des Romans & des nouvelles, & je me sentoisi si propre à fournir matière à des aventures semblables à celles que je lisois, que cela m'engageoit à solliciter ceux qui avoient soin de mon éducation, de me mener souvent dans les Eglises, bien moins par un principe de dévotion, que par l'envie de me faire voir. J'avois déjà remarqué que les jeunes Cavaliers ne manquoient jamais de s'approcher du lieu où je m'étois mise à genoux; l'attention que j'avois à leurs

discours, quoique je feignisse de lire un livre de priere, me faisoit entendre mille choses qui m'étoient avantageuses, & qui estoient agréablement ma vanité.

Je remarquai un jour qu'un Cavalier de bonne mine, à qui tous les autres rendoient du respect, avoit toujours la vue sur moi, je ne levois jamais les yeux sans rencontrer les siens; & comme j'avois plus d'application à les regarder, qu'à mes lectures, la même chose arriva plusieurs fois; toute jeune que j'étois, je ne laissai pas de juger que ses regards signifioient quelque chose. Le Cavalier ayant continué à se trouver tous les jours dans les Eglises où j'allois, je ne doutai plus qu'il ne m'aimât: vous sçavez (dit-elle en riant) la disposition que la plupart des femmes ont à le croire aisément. L'Etoile & l'Angelique en rougirent, & se regardèrent; je ne sçai pas si Inezille en rougit aussi, car le vermillon qu'elle avoit sur le visage, empêcha celui qui m'a donné ces nouvelles de le remarquer. J'étois, continua-t-elle, fort surprise de ce qu'il ne me

parloit pas ; car quoique l'usage de notre nation n'autorise pas de pareilles libertés je m'imaginois que s'il étoit vrai que je lui eusse donné de l'amour , sa passion pouvoit lui fournir des expédiens pour me l'apprendre : sa timidité me donnoit du chagrin , & je commençois à craindre qu'il peut-être j'avois mal expliqué ses regards lorsqu'un jour l'ayant vû sortir de l'Eglise long-tems avant moi , il me tarda d'en être dehors , voyant qu'il n'y étoit plus.

Dans le moment que la Messe fut finie sans attendre qu'il n'y eût plus de foule pour sortir , je me mêlai avec les plus pressés. Vous sçavez , ou peut-être vous n'en sçavez pas , qu'en Espagne les meres marchent toûjours après leurs filles , afin qu'elles puissent toûjours avoir la vûe sur elles. On sortoit de cette Eglise par une porte fort étroite , & quoique j'eusse vu ma mere, ou du moins celle que je croyois l'être , qui me suivoit , je me trouvai dehors sans elle , ce qui me donna d'abord de l'inquiétude ; mais le Cavalier dont j'ai vous ai parlé se présenta devant moi , &

ne confirma par des discours fort passionnés, tout ce que ses regards m'avoient déjà appris.

Son compliment me fit un peu rougir, sans pourtant me déconcerter; & craignant d'être surprise par ma mere, je me pressai de lui répondre, que s'il venoit ce soir-là sous mes fenêtres, je lui parlerois. Ma mere ayant tardé quelque tems à sortir, par le soin (comme je l'ai sçû depuis) que ses amis du Cavalier prirent à embarrasser la porte, pour lui donner le tems de m'entretenir, il me tint encore d'autres discours qui ne me déplurent pas; & ma mere étant enfin sortie, je m'apperçus qu'il se retiroit aussi-bien que moi, fort satisfait de cette conversation. Vous ferez peut-être des jugemens desavantageux de ma facilité. Il est pourtant vrai que je m'embarquai dans cette intrigue sans autre dessein que celui de satisfaire ma vanité, m'imaginant qu'il étoit honteux à une jolie fille (comme je croyois l'être) de n'avoir point d'adorateurs. Je ne manquai pas de me trouver ce soir, après que tout le monde fut reti-

ré, à une des fenêtres de ma chambre qui répondoit sur la rue, ayant assez bonne opinion de moi pour croire que le Cavalier y feroit la ronde plus d'une fois aussi ne me trompai-je point ; car aussi-tôt que ma fenêtre fut ouverte, j'apperçus un homme qui leva la tête, & qui me demanda si c'étoit moi qui lui avois parlé ce jour-là à l'Eglise. Je lui répondis qu'il lui étoit honteux de me le demander, puisque s'il m'aimoit autant qu'il avoit voulu me le persuader, son cœur ne pouvoit pas se meprendre. N'en soyez point surprise, me dit-il, puisque le Seigneur Dom Antonio de Velasco, qui vous aime plus que sa vie, n'a pû se trouver ici, & m'a ordonné de m'y rendre pour vous donner un billet de sa part, parce que son Gouverneur qui est un homme fort severe, l'a retenu par force. En me disant cela, il me jeta le billet ; & m'étant un peu retirée pour le lire auprès d'une lumiere, j'y trouvai ces paroles.

BILLET

BILLET

DE D. ANTONIO DE VELASCO,

A INEZILLE.

JE suis au desespoir de ce que je n'ai pû me trouver sous vos fenêtrés, comme vous m'avez ordonné ; l'impatience que j'avois de vous obéir me donnoit une inquiétude dont mon Gouverneur s'est apperçu ; il m'a empêché de sortir, & m'a fait par-là le plus sensible déplaisir que je recevrai de ma vie. Le Connétable de Castille, mon pere, lui a donné un pouvoir absolu sur ma personne ; mais soyez persuadée que vous seule en avez sur mon cœur. Don Francisco Prado, qui vous rendra ce billet, est un ami fidele, à qui je ne cache rien ; trouvez-le, & qu'il vous entretienne, il me rapportera ce que vous lui aurez dit ; & il vous dira que jamais il n'y a eu de plus forte passion que celle de DOM ANTONIO DE VELASCO.

D'abord j'avois été offensée de ce que mon amant ne s'étoit pas trouvé au rendez-vous, n'ayant jamais ouï dire qu'on fit l'a

mour par Ambassadeur ; mais je vous avoüe qu'après la lecture de ce billet, je demeurai satisfaite de ses raisons & encore plus de sa qualité. Le nom de D. Francisco Prado, que j'avois lû dans plusieurs Livres de Nouvelles, me donna envie de sçavoir s'il en étoit l'Auteur, & j'étois si peu occupée de mon amour, que je songai d'abord à satisfaire ma curiosité en le lui demandant ; il m'avoüa qu'il les avoit composés, & après que je lui en eus dit beaucoup de bien, il me répliqua avec esprit, qu'il étoit trop récompensé de sa peine, puisque j'avois eu du plaisir à les lire ; la folie d'un Auteur est d'entendre dire du bien de ses Ouvrages ; & comme il étoit vrai que les siens m'avoient divertie, je fus long tems sur ses louanges. Don Francisco en fut si satisfait, qu'il oublia presque à me parler en faveur de Dom Antonio ; il m'apprit néanmoins que le Connétable de Castille l'avoit mis auprès de son fils pour avoir soin de son éducation, parce que son Gouverneur étoit un homme de guerre, qui avoit très peu de connois-

sance des belles Lettres, & qu'il s'étoit rendu complaisant à ses volontés, de peur qu'une conduite opposée n'eût obligé ce jeune Cavalier à se mettre entre les mains de quelque autre, qui n'auroit pas fait un si bon usage de sa confiance : alors il m'exagera avec tant d'éloquence la passion que Dom Antonio avoit pour moi, que je sentis dès ce moment qu'il m'auroit bien plus fait de plaisir de me parler pour lui-même. Il me pria de répondre au billet qu'il m'avoit rendu, tâchant à me persuader que je devois cette réponse à l'amour de Dom Antonio ; je m'en défendis sur le peu de commerce que j'avois avec ce Cavalier ; mais m'en ayant instamment priée, je lui dis qu'il pouvoit l'affurer de ma part que j'étois fort sensible à ses soins, & que je l'écouterois avec plaisir, lorsqu'il se trouveroit sous mes fenêtres ; j'ajoutois encore, que prévoyant bien que son Gouverneur ne lui en laisseroit pas souvent la liberté, je recevrois ses excuses sans répugnance par un confident qui s'en acquittoit si bien que lui ; je fermai ensuite ma

fenêtre, & il se retira. Le lendemain à peu près à la même heure, Dom Antonio ne manqua pas de se trouver sous mes fenêtres; il me demanda mille fois pardon de n'être pas venu la nuit précédente, & me fit plusieurs plaintes de la sévérité de son Gouverneur; je l'assurai qu'il avoit sujet de se consoler, ayant un confident aussi habile & aussi zélé que Dom Francisco Prado. Notre conversation fut assez longue; mais soit que les premières impressions demeurent toujours les plus fortes; ou que Dom Francisco eût plus d'esprit que Dom Antonio, je fus moins satisfaite de lui, que je n'avois été de son Ambassadeur; je ne pus m'empêcher de le prier en nous séparant de me l'envoyer, lorsqu'il ne pourroit pas venir lui-même. La journée suivante me parut fort longue; bien moins dans l'espérance de revoir Dom Antonio, que par le plaisir que je trouvois à penser que son Gouverneur pourroit le retenir, & qu'il seroit obligé d'envoyer Dom Francisco à sa place. La nuit que j'attendois avec tant d'impatience étant

venue , Dom Francisco se trouva sous mes fenêtres ; & après m'avoir remerciée de tout ce que j'avois dit d'obligeant pour lui à Dom Antonio , il m'avoïa qu'il étoit de concert avec son Gouverneur pour le tromper , & qu'il feignoit d'avoir de la complaisance pour tous ses desirs , afin d'empêcher que ce jeune Seigneur , qui étoit fort susceptible , ne s'embarquât tous les jours dans de nouvelles galanteries ; que cet artifice leur avoit si bien réussi , qu'ils l'avoient déjà détourné de plusieurs intrigues , en y faisant naître des obstacles invincibles , sans qu'il se fût jamais défié de cette tromperie : mais en vérité , continua , Dom Francisco , en changeant de ton , je trouve le dernier choix qu'il vient de faire si raisonnable , que sans pouvoir démêler si c'est pour servir Dom Antonio , ou par quelque autre sentiment que je n'oserois vous expliquer , je n'ai pû me résoudre à l'apprendre à son Gouverneur , dans la crainte qu'il n'avertît vos parens de cette intrigue , & au lieu de lui parler de bonne foi , je l'ai trompé ; j'ai encore

trompé Dom Antonio, & peut-être je me suis trompé moi-même, en me flattant que ma sincérité ne vous déplairoit pas. Don Francisco attendit ma réponse, comme l'arrêt décisif de sa destinée: je lui répondis donc, avec la même franchise qu'il m'avoit parlé, que je lui étois obligée de la différence qu'il faisoit de moi aux autres personnes que Dom Antonio avoit voulu aimer, & que l'avis qu'il venoit de me donner, m'apprendroit à ne pas m'embarquer si legerement à l'avenir. Don Francisco prenant de la hardiesse, par le peu de colere que j'avois témoigné de sa déclaration, m'assura que rien ne pourroit l'empêcher de m'aimer toute sa vie, & me dit mille choses fort galantes: le plaisir que j'eus à les écouter, & la tranquillité que je conservai lorsqu'il m'apprit l'humeur inconstante de Dom Antonio, lui firent juger que je n'aimois point ce Cavalier. Cette pensée lui donnant de nouvelles espérances, il me pressa avec tant d'instance de lui apprendre plus particulièrement mes sentimens, qu'il m'échappa de

lui dire, que les siens ne me déplairoient jamais ; je fermai ma fenêtre pour cacher le désordre où un aveu si libre m'avoit mise, & au lieu de dormir comme j'avois accoûtumé de faire à une pareille heure, je passai la nuit à lire les Nouvelles de Dom Francisco, que je trouvai beaucoup plus divertissantes que je n'avois encore fait. Je n'entendis plus parler de Dom Antonio ; & pour faire voir à Dom Francisco que je n'y prenois point d'intérêt, je ne voulus jamais lui en demander de nouvelles.

J'étois fort satisfaite de mon nouvel amant, par les complaisances qu'il avoit pour moi, & par la conformité que je trouvois de sa condition à la mienne, lorsque je vis arriver un jour dans notre maison un homme vêtu de deuil, qui demanda à voir mon prétendu pere ; ils eurent une fort longue conférence, dont le Medecin fit part à sa femme. La tristesse qui se répandit en un moment sur leurs visages, me donna des secrets pressentimens de mon malheur ; mais j'en fus bien-tôt

éclaircie, lorsque celui que je regardois comme mon pere, m'appella dans une chambre en particulier, où il m'apprit, les larmes aux yeux, que je n'étois point sa fille, & que le Comte de San Lucar, mon pere & son Seigneur, m'avoit autrefois mise entre ses mains pour m'élever secrettement, ayant pris un soin extrême de cacher à tout le monde le nom de ma mere, parce qu'après cette galanterie, elle avoit épousé un Cavalier de grande condition. L'homme que vous avez vû arriver, continua-t-il, en pleurant plus fort qu'auparavant, est un fidel domestique du Comte votre pere ; il est venu m'apprendre sa mort, & s'acquitter à même tems de l'ordre qu'il lui a donné avant que de mourir, de me remettre ce billet entre les mains ; je n'ai pas la force de vous dire ce qu'il contient ; lisez-le vous-même, ajoûta-t-il, en me le donnant. J'étois si étourdie de ce que je venois d'entendre, que je n'eus pas le courage de lire le billet : alors le Medecin le reprit de mes mains, & lut ce qui suit.

B I L L E T.

LA connoissance que j'ai de votre fidélité, m'oblige à vous nommer pour l'Exécuteur de mes dernières volontés. J'ai laissé la meilleure partie de mon bien à l'Abbaye Royale de sainte Thérèse de Valladolid, à la charge & condition que ma fille, que vous avez élevée, y sera reçue Religieuse. Je desire & vous ordonne de la conduire incessamment dans cette Abbaye, afin qu'elle répare par sa pénitence les crimes qu'elle a coûté à sa mere. Vous trouverez mon Testament entre les mains de la Mere Prieure de Valladolid, & vous verrez que je n'ai pas oublié de vous dédommager des dépenses que vous avez faites pour l'éducation d'Inezille : mais aussi je charge votre conscience de tout ce qui manquera à l'exécution de mes dernières volontés.

Le Comte DE SAN LUCAR.

La femme du Medecin étant entrée dans ce tems-là, m'embrassa en pleurant ; & son mari, sans consulter ma volonté, se mit en état d'exécuter celle de mon pere.

Il disposa sur l'heure les choses nécessaire pour notre voyage , & il me dit qu'il vouloit se mettre l'esprit en repos , en partant ce même jour , puisqu'on ne pouvoit trop se presser dans les affaires où la conscience étoit intéressé. Un changement si précipité m'embarassa si fort , & toutes mes pensées étoient si confuses , que je n'avois aucune de distincte. On attribua mes inquiétudes au chagrin que je devois avoir de m'éloigner de ceux qui m'avoient élevée. Que vous dirai-je ? nous arrivâmes à Valladolid , & je me trouvai même environnée de Religieuses avant que j'eusse formé aucune résolution , m'imaginant quelquefois que le testament du Comte de San Lucar , les discours du Medecin , & mon voyage , n'étoient qu'un songe ; je me faisois un plaisir de penser qu'à mon réveil j'irois à la Messe , où je pourrois peut-être rencontrer Dom Francisco : mais la Mere Prieure me tira bien-tôt de cette erreur , en m'exagérant les grandes obligations que j'avois au Comte de San Lucar , puisqu'à la plûpart des autres peres ne son-

gent qu'à procurer à leurs enfans des établissemens où ils passent leur vie dans les inquiétudes ordinaires du tumulte du monde, au lieu que le mien, plus éclairé que les autres, m'avoit mise tout d'un coup dans le chemin du Ciel. Elle finit ce beau discours en m'assurant qu'elle & ses Sœurs me traiteroient avec beaucoup d'égards, & que toute la Communauté me considéreroit comme leur bienfaitrice : elle m'embrassa en achevant ces paroles, & toutes les Religieuses suivirent son exemple.

C H A P I T R E X I V .

Comment l'Histoire d'Inezille fut interrompuë.

IN E Z I L L E en étoit là, lorsque la servante Morisque arriva fort éplorée, & lui dit : Ah ! Segnoura, notre Monsieur est prisonnier. Cette nouvelle allarma tout l'Auditoire, mais particulièrement Inezille, qui fit un grand cri, & se leva

de son siège avec tant de précipitation qu'elle s'embarraffa dans ses jupes, & tomba assez rudement. L'Etoile & Angélique lui aiderent à se relever, & s'appercevant qu'elle avoit déchiré sa jupe en tombant, elles la visiterent malgré sa résistance, & trouverent qu'elle étoit écorchée un peu au-dessus du genouil, elle l'empêcherent de sortir, qu'elle n'eût ni auparavant quelque chose à sa blessure qui étoit dans un endroit fort sensible : elle tâchoit à se débarrasser des mains de ces charitables amies, lorsque le Destin entra dans la chambre. Inezille, qui étoit dans une posture un peu indécente, fit un cri plus fort que le premier. Les Comédiennes occupées à remédier à son mal, & prévenuës qu'elle continuoit à se tourmenter pour sortir, ne s'apperçurent pas de l'arrivée du Destin, & lui laisserent voir, malgré tous les efforts d'Inezille, sa jambe & son genouil ; peut-être en auroit-il vû davantage si l'Etoile, ayant reconnu la voix du Destin, n'eût promptement abbatu les jupes d'Inezille ; elle dit au Comé-

lien de s'en aller : mais Inezille le rappella pour lui demander s'il n'avoit point vûi parler de l'affaire de son pauvre mari : Il est inutile de vous le cacher , puisque vous en êtes déjà informée , répondit le Destin , d'une voix triste ; l'honnête homme de la Rappiniere , accompagné de plusieurs Archers , vient de le mener en prison , & s'est faisi d'une partie de ses hardes , sans que nous en sçachions encore le sujet : Ah ! le scélérat , voilà donc l'effet de ses menaces , s'écria l'Opératrice en se levant : Personne ne comprit le sens de ses paroles : elle accourut à sa maison , les Comédiennes voulurent l'accompagner , & le Destin même s'y offrit ; mais elle les pria tous de la laisser aller avec sa servante. L'Etoile , Angélique & le Destin , firent divers jugemens sur cette affaire , sans pouvoir pénétrer de quel pretexte le Prevôt se seroit servi pour arrêter l'Opérateur : ils sçavoient que Ferdinando avoit un fusil parfaitement beau & curieux , dont il n'avoit point voulu se défaire en faveur de la Rappiniere , qui le lui avoit demandé ; & ils ne dou-

terent point que ce refus ne fût le plus grand crime de l'Opérateur. Roquebrun entra pendant qu'ils en parloient encore & s'étant apperçû du sujet de leur conversation, il leur dit d'un ton fier (si ordinaire aux gens de son pays) : Morbleu, on ne se moque pas impunément d'un homme de ma sorte. Les Comédiennes ne comprenant rien à ce discours, le prièrent de leur expliquer ce qu'il vouloit dire par-là. Alors le Poëte faisant parade de son credit leur laissa entendre qu'il étoit la cause que l'Opérateur avoit été arrêté. L'Etoile qui avoit l'esprit bien fait, ne lui donna pas le tems de continuer, elle lui en fit des reproches fort outrageans, & lui dit même qu'il n'y avoit pas moyen de vivre avec des gens si dangereux, & que si la Troupe vouloit la croire, il ne seroit pas long tems avec eux. Le Poëte vouloit s'excuser sur ce qu'il avoit été averti du tour du finge, que l'Opérateur & sa femme lui avoient joué; & pourquoi, répartit l'Etoile en colere, êtes vous assez fol, pour vous imaginer qu'une jolie femme comme Ine

zille , couchera avec vous' ? Son emportement , qui l'obligea à tenir ce discours , l'empêcha pas que sa pudeur ne la fit rougir. Angelique & le Destin ne le traitèrent pas mieux que l'Etoile. Le Poëte voyant qu'ils étoient tous contre lui , avoua pour la premiere fois de sa vie qu'il avoit tort ; & cherchant à se justifier , il leur apprit qu'ayant fait connoissance avec le sieur de la Rappiniere , par le moyen d'un Archer qui étoit de Marmande , il lui avoit plusieurs fois présenté de ses Vers , qu'il avoit fort approuvés ; & que s'étant insensiblement attiré les bonnes graces , la Rappiniere lui avoit fait connoître qu'il étoit véritablement son ami , en se chargeant de le venger de l'Opérateur & de sa femme , parce qu'il étoit fort honteux à un homme de son sçavoir , & de sa qualité de souffrir les insolences de cette canaille , & qu'enfin il l'avoit obligé de lui donner un placet en forme de plainte contre l'Opérateur ; mais ne trouvant pas que cela fût assez fort pour perdre Ferdinando , le sieur de la Rappiniere

avoit tâché à obliger Ragotin de l'accuse de magie ; que le petit homme , soit qu'il fût encore prévenu du profond sçavoir de l'Opérateur , ou qu'il craignît les poursuites d'une affaire criminelle , n'avoit pas osé s'y embarquer , & s'étoit retiré pour quelque tems dans sa métairie ; que le Prevôt s'étant ensuite adressé à d'autres gens sur qui il avoit plus d'autorité , avoit fait un procès verbal , signé de plusieurs personnes , qui déclaroient qu'ils avoient ouï dire que Ferdinando-Ferdinandi étoit un fameux Magicien , & qu'ayant joint toutes ces procédures ensemble , il s'étoit fait de sa personne. Cependant puisque vous prenez tant d'intérêt , continua Roquebrune , je suis persuadé que Monsieur de la Rappiniere est trop mon ami pour me refuser sa liberté. Les Comédiennes l'assurent qu'elles lui en sçauroient très-bon gré s'il pouvoit l'obtenir , & il sortit pour travailler. Je vas sortir aussi , & demain je recommencerai un autre Chapitre.

C H A P I T R E X V .

Qui pourra bien ennuyer quelqu'un.

LE Destin & les Comédiennes ne furent point surpris de tout ce que le Poëte eur apprit ; ils sçavoient tous trois par expérience quel homme étoit la Rappiniere ; & comme ils avoient de l'amitié pour Inezille , ils allerent la visiter , & la trouvent fort éplorée. Le Destin prenant la parole , l'assura que toute la Troupe s'intéressoit beaucoup à l'injustice qu'on faisoit à Ferdinando , & que ces Dames avoient même déjà envoyé Roquebrune pour en parler au Lieutenant du Prevôt , qui étoit le ses amis. Inezille , après avoir répondu civilement à ces honnêtetés , leur dit : que sa vertu & les résistances qu'elle avoit faites aux poursuites de la Rappiniere , étoient tout le crime de son mari ; elle leur apprit encore qu'il l'avoit souvent menacée de se venger de ses rigueurs , & qu'il lui avoit même envoyé ce jour-là un

Partie III.

E e

de les Archers, pour lui dire qu'il alloit travailler au procès de son mari, & que elle ne se déterminoit bien-tôt à satisfaire son amour, il ne seroit plus tems lorsque son mari seroit condamné: mais le perde, continua-t-elle, n'en sera pas quit pour cela; car je suis résolue de m'en aller à la Cour, pour me jeter aux pieds de la Reine Mere, qui ne hait pas les personnes de ma Nation, & lui demander justice contre ce méchant homme. Les Comédiennes approuverent son généreux dessein; & la Caverne lui offrit une lettre de recommandation pour une fameuse Actrice de l'Hôtel de Bourgogne, de laquelle elle avoit eu l'honneur d'être compagne elles en étoient aux offres de service, & aux remerciemens, lorsque Roquebrun entra, qui leur apprit que la Rappinier venoit de recevoir un ordre de l'Intendant de la Province, de se rendre à Alençon où un autre Prevôt lui remettroit un prisonnier d'Etat pour le conduire à Paris mais qu'il alloit partir dans un moment, & qu'il avoit remis l'affaire de Ferdinand jusqu'à son retour.

Inezille reçut cette nouvelle avec joie , espérant que son départ faciliteroit la liberté de son mari. Le destin qui , comme vous avez vû , connoissoit la Rappiniere à fond , sortit pour lui parler en faveur de Ferdinando. Je ne sçai pas s'il le menaça d'en écrire à Monsieur de la Garouffiere , Conseiller de Bretagne , ou s'il lui fit peur en lui apprenant la résolution qu'Inezille avoit faite de s'aller jeter aux pieds de la Reine ; mais enfin , il obtint sa liberté , à condition de payer les frais de la procédure ; car sur cela , il fut inexorable.

L'Opérateur sortit de prison , & la Rappiniere alla faire son voyage , qui lui fut fatal , comme vous verrez dans les suites de cette véritable histoire. Inezille fut si sensible aux soins obligeans du Destin , & lui en témoigna tant de reconnoissance , que des médifans ont voulu dire qu'il ne tint qu'à lui d'en prendre ce qu'elle avoit refusé à la Rappiniere ; je ne le sçaurois pourtant croire d'une personne aussi vertueuse qu'Inezille. Roquebrune cherchant

à se raccommo-der avec les Comédiennes & l'Opératrice, leur donna à souper à tous ce soir-là.

Après le repas, qui ne fut pas des meilleurs, l'Opérateur & la Rancune descendirent à la cuisine pour fumer; & l'Etoile & Angélique prièrent Inezille de leur achever son histoire, ce qu'elle fit en ces termes.

C H A P I T R E X V I.

Suite de l'Histoire d'Inezille.

J E passai près d'un an dans des inquiétudes des plus grandes que je ne sçau-rois vous l'exprimer, l'idée toujours remplie de Dom Francisco, quoique avec peu d'espérance de le revoir jamais.

La Prieure de notre Couvent, qui avoit beaucoup de complaisance pour moi, m'exhortoit quelquefois à me disposer à faire mon Noviciat. J'avois toujours une excuse prête pour différer encore un mois; & elle ne m'avoit pas si-tôt accordé ce délai,

que je songeois comment je pourrois en obtenir un autre , après que celui-là seroit expiré. Repassant dans mon esprit que je n'avois ni biens ni parens , & que peut-être Dom Francisco ne songeoit plus à moi ; je voyois bien que c'étoit une nécessité que je fusse Religieuse.

Ces tristes réflexions m'affligeoient ; & cependant je ne pouvois me résoudre à prendre l'habit de Novice. Dom Francisco , comme je l'ai sçû depuis , n'étoit pas plus tranquile que moi ; il avoit été long-ems sans sçavoir ce que j'étois devenue ; mais il découvrit enfin que j'étois en Religion à Valladolid ; on l'assura même que j'avois déjà pris l'habit , ce qui faillit à le faire mourir de douleur. Son premier mouvement fut de se faire Religieux à mon imitation , n'ayant plus aucun attachement pour le monde , puisque j'y avois renoncé.

Cependant comme il étoit homme de bon sens , il jugea que s'il entroit dans une Communauté sans aucun esprit de Religion , & par une espece de désespoir ; ce

sentiment ne lui dureroit pas toujours, & qu'il pourroit s'en repentir dans les suites comme cela est arrivé souvent à beaucoup d'autres ; & particulièrement en Espagne il différa à se déterminer ; & s'étant excusé, sur d'autres prétextes, de suivre Dom Antonio de Velasco à la Cour, eut quelque consolation lorsqu'il s'imagina qu'il pourroit passer sa vie dans la même Ville où j'étois ; il vint demeurer Valladolid, sans qu'il trouvât jamais, pendant plus de six mois, occasion de me donner de ses nouvelles, ni d'en apprendre des miennes. Il ne sçavoit encore quel parti il prendroit : dans cette incertitude il s'appliquoit toujours aux Lettres avec beaucoup de succès ; il avoit un talent admirable pour prêcher ; & quoiqu'il n'eût d'autre Ordre que la Tonsure, qui n'engage à rien, il ne laissoit pas de prêcher quelquefois à la priere de ses amis.

Je ne sçai pas s'il affecta de lier commerce avec le Directeur de notre Couvent, ou si le hazard seul y contribua ; mais ce Directeur l'ayant entendu prêcher

en parla plusieurs fois à notre Prieure avec éloge, & lui fit souhaiter de l'entendre ; elle le fit instamment prier de venir prêcher à notre Couvent ; il y consentit sans peine, sçachant bien que j'y étois : il parla fort avantageusement de l'excellence de la vie Religieuse, & du bonheur des personnes qui y sont appellées par une véritable vocation ; mais il blâma beaucoup l'injustice des peres qui forcent leurs enfans à l'embrasser, sans se mettre en peine s'ils n'ont point des inclinations opposées, & il fit un discours fort docte, par lequel il prouva que le scandale, & le relâchement qu'on avoit vû quelquefois dans les Religions, n'étoient venus que par des personnes qui avoient été sacrifiées à l'avarice de leurs parens, exhortant les Religieuses d'examiner de près les vocations de celles qu'elles recevroient dans leur Communauté. Je ne voyois point le visage du Prédicateur, parce que la Prieure & les Religieuses anciennes étoient à la grille. Le ton de sa voix ne m'étoit pas entièrement inconnu ; mais il ne me vint jamais dans

la pensée que ce fût Dom Francisco ; cependant il me sembloit que je n'avois jamais ouï si bien prêcher ; toutes nos Religieuses en furent fort satisfaites. Je témoignai beaucoup de curiosité d'entretenir ce grand homme , & la Prieure jugeant bien que je profiterois beaucoup de ses doctes raisonnemens , me promit de me donner cette consolation ; elle le fit prier d'aller à sa grille , & l'ayant entretenu sur toutes les choses qu'elle desiroit qu'il m'insinuât , elle m'envoya querir dans le parloir , & se retira après m'avoir exhortée à ouvrir mon cœur à ce grand personnage sans aucune réserve ; jamais elle n'a été mieux obéie. La grande curiosité que j'avois de le voir , m'obligea à jeter les yeux sur lui : mais comment pourrai-je vous exprimer tous les mouvemens que je ressentis lorsque je vis Dom Francisco ? quelle surprise ! quelle joie ! quelle crainte & combien de pensées confuses me passèrent dans l'esprit. Dom Francisco qui jugeoit bien que j'étois cette obstinée dont on lui avoit parlé , se flatta qu'il avoit quel

que

que part à la répugnance que je témoignois à être Religieuse. Nous fûmes long-tems sans parler, & nos yeux ne laissoient pas d'expliquer nos sentimens réciproques : enfin nous nous rendîmes compte du chagrin où nous avions été l'un & l'autre, depuis que nous étions séparés ; il m'apprit qu'il avoit été sur le point de se retirer du monde, parce qu'il m'avoit crûe Religieuse ; & je l'assurai que je n'avois pû me résoudre à y renoncer, parce que je sçavois qu'il y étoit. Enfin après plusieurs discours qui m'attendrirent plus d'une fois, nous convinmes qu'il disposeroit toutes choses pour m'enlever ; qu'il m'épouseroit ensuite aussi-tôt qu'il pourroit le faire commodément, & que nous passerions notre vie ensemble. J'étois si occupée de mon amour, que je n'eus jamais la moindre inquiétude de ma fortune, persuadée, comme le sont tous les Amans, qu'on ne manque jamais de rien, quand on est avec la personne qu'on aime. La Prieure étant revenue dans le parloir, Dom Francisco se retira après l'avoir assurée qu'il étoit fort content de

ma docilité, & qu'il en espéroit un bon succès. Je le lui confirmai encore lorsque nous fûmes seuls, l'assurant que j'étois persuadée des raisons de ce grand homme, & que j'étois résolue de m'abandonner entièrement à ses conseils. La bonne Prieure ravie de joie m'embrassa, & me dit : Inezille, mon enfant, vous ne pouvez jamais manquer en vous laissant conduire par un homme si éclairé. Comme toute la Communauté s'intéressoit beaucoup à ma personne, à cause du bien que mon pere leur avoit laissé, il fut délibéré le lendemain en plein Chapitre, qu'on feroit un présent à Dom Francisco, de plusieurs curiosités & confitures, qui se font dans les Couvens (du moins en Espagne). Peu de tems après, il revint me voir pour m'apprendre que tout étoit prêt, & qu'il m'enleveroit quand je voudrois ; l'exécution nous donna quelque inquiétude, parce qu'il étoit assez difficile de trouver un prétexte pour sortir seulement jusqu'à la porte. Enfin je me souvins que nos Religieuses vivoient dans une si grande régularité, qu'elles ne souffroient pas qu'un homme entrât dans leur Cou-

vent ; l'infirmerie en étoit même détachée , afin que les Medecins visitaſſent les malades ſans entrer dans le Couvent ; & lorsqu'une Religieuſe ou une Penſionnaire avoit beſoin d'un habit , elle alloit au parloir pour ſ'en faire prendre la meſure. J'avertis donc mon amant de ſe trouver le lendemain avec un caroſſe & en habit cavalier à notre porte , parce que je prévoyois qu'il me ſeroit aisé de ſortir , en feignant que j'avois donné rendez-vous à un Tailleur , pour me prendre la meſure d'un habit de Novice. Cet artifice eut tout le ſuccès que nous pouvions ſouhaiter ; je ſortis le jour ſuivant , j'entrai dans le caroſſe qui m'attendoit à la porte , & nous étions d'éjà retirés chez un ami de Dom Francisco , dans le tems qu'on me croyoit encore au parloir , donnant les ordres pour mon habit. Le Cavalier qui nous avoit donné retraite , alla ſ'informer de ce qu'on diſoit de moi. Il nous apprit que toute la Juſtice de Valladolid étoit en campagne , & qu'on avoit envoyé des gens ſur les routes de Madrid & de Salamanque , pour

tâcher à me joindre. Cependant un Aumônier de notre protecteur nous épousa ; nous étions résolus à demeurer quelque tems retirés , & à consulter ensuite les plus habiles Jurisconsultes du pays , pour demander le bien de mon pere aux Religieuses ; mais nous fûmes contraints d'abandonner tout , trop heureux encore de pouvoir mettre nos personnes en sûreté. Huit jours après notre mariage , nous fûmes avertis qu'on avoit découvert que D. Francisco m'avoit enlevée ; que les Religieuses en faisoient grand bruit , criant au sacrilege , & publiant que Dom Francisco s'étoit servi de plusieurs voies saintes pour commettre une action profane & criminelle ; que l'Inquisition avoit pris connoissance de notre affaire , & qu'on faisoit une recherche exacte pour découvrir où nous étions. Celui qui nous avoit donné retraite , effrayé du nom de l'Inquisition , craignoit déjà de se perdre en voulant nous sauver. Enfin Dom Francisco , à qui l'esprit ne manquoit jamais au besoin , s'avisa de faire apporter bien secrettement deux habits

de Religieux, avec deux fausses barbes fort vénérables ; & à la faveur de ces habits & de ces barbes, nous sortîmes de Valladolid ; & après avoir marché à pied près d'une lieue, nous trouvâmes une litiere que notre protecteur avoit envoyée pour nous conduire en Arragon. Quoique ce Royaume ait de grands privilèges, dont ces peuples sont fort jaloux, on nous avertit que puisque notre affaire étoit une matiere d'Inquisition, nous n'étions point en sûreté, ce qui nous obligea à nous rendre à Barcelonne, & à profiter de l'occasion d'une Galere de Genes, qui partoit pour passer en Italie. Je ne vous parlerai point des risques que nous courûmes sur Mer ; je fus si rebutée de ce premier voyage, que je fis résolution de ne voyager jamais que par terre. Nous séjournâmes quelque tems à Genes, où mon mari reçut des lettres de recommandation pour le Comte de Lemos, qui étoit en ce tems-là Ambassadeur à Rome, ce qui nous obligea à nous rendre dans cette capitale du Monde. Le Comte de Lemos, qui avoit ouï

déjà parler de mon mari, le reçut obligamment, & lui donna une pension pour subsister, en attendant qu'il eût une place vacante dans sa maison. Six mois après, il renvoya un de ses Secrétaires à Madrid, & donna son emploi à Dom Francisco. Nous passâmes assez tranquillement les trois premières années de notre séjour en Italie, & je puis vous assurer que l'habitude & la liberté du mariage ne diminuèrent point la passion que nous avions l'un pour l'autre. Enfin l'Ambassadeur fut nommé Viceroy de Naples, ce qui nous donna beaucoup de joie, à cause des grands avantages que mon mari en attendoit, mais ce qui devoit faire notre bonheur causa notre perte. Le Comte de Lemos, qui étoit fort galant, me donna sa litiere pour faire le voyage; il aimoit à dire des équivoques en notre langue, & mon humeur enjouée lui donnoit occasion de s'adresser toujours à moi, pour me dire quelque plaisanterie. Ces distinctions firent de la peine à la Comtesse, qui étoit avec son mari; elle s'avisa même de donner des avis

à Dom Francisco, qui ne laisserent pas de le chagriner, sans qu'il eût néanmoins la force de m'en parler jamais. A Naples, le Comte me traita encore mieux qu'il n'avoit fait à Rome, & me fit donner un logement dans le Palais, qui n'avoit jamais été occupé par des domestiques, ce qui acheva d'irriter la Comtesse. Le Viceroi ayant été obligé d'envoyer un homme en Calabre pour y régler des affaires importantes, jetta les yeux sur mon mari, & le fit partir avec beaucoup de diligence. Cet emploi qui lui étoit fort utile, l'attachoit agréablement, lorsqu'il reçut une lettre de la jalouse Comtesse, qui lui donnoit de nouveaux avis plus positifs que les premiers. Mon mari qui m'aimoit avec passion, en fut si pénétré de douleur, qu'il abandonna sa commission, & revint secrètement à Naples, croyant peut-être me surprendre avec mon amant prétendu. Je ne sçavois rien de les inquiétudes, & j'étois couchée avec une fille qui me servoit, lorsque j'entendis frapper à la porte de ma chambre à deux heures du matin.

Dom Francisco avoit une clef qui ouvroit toutes les portes de mon appartement, & comme je craignois que quelque autre n'en pût avoir comme lui, je fermais d'ordinaire ma porte en dedans quand j'étois seule; la résistance qu'il trouva à la porte augmenta ses soupçons; il se fit connoître, & je réveillai celle qui étoit couchée avec moi pour lui aller ouvrir la porte; elle se leva, & ayant vû au travers de la serrure que Dom Francisco avoit une bougie allumée, elle ouvrit la porte, & ne voulant point être vûe en cet état par un homme, elle se retira avec précipitation dans une autre chambre qui étoit à côté de la mienne, qu'elle ferma aussi de son côté. Dom Francisco, qui avoit l'idée remplie de mon infidélité, crut que c'étoit le Comte qui se retiroit: un reste de respect qu'il avoit encore pour son maître, l'empêcha de le suivre: il s'approcha de mon lit, ayant toujours les yeux sur la place qu'il voyoit vuide à côté de moi; le desespoir que je remaquai sur son visage augmenta le trouble où j'étois de le voir revenir à une pa-

reille heure : je le baifai , je l'embrassai , je lui fis cent demandes différentes , fans qu'il me répondît que par des soupirs ; il continuoit toujours à soupirer , donnant une autre explication à mes empressements : je le conjurai de m'apprendre le sujet de ses inquiétudes ; mais au lieu de répondre à mes innocentes caresses : de grace ne m'insultez pas davantage , me dit-il , & du moins laissez-moi mourir en repos , ce fera toute la vengeance que je prendrai de votre infidélité , & je croirai vous punir assez , en vous privant d'un mari qui vous a tendrement aimée dans le tems que vous en étiez si indigne. Je vous avouë que ces paroles me percerent le cœur , & j'en fus d'autant plus vivement touchée , que ma conscience ne me reprochoit rien ; je me mis en colere à mon tour ; je lui reprochai son injustice , & voyant qu'il n'écoutoit ni mes plaintes ni mes reproches , je m'abandonnai aux larmes. Alors craignant peut-être d'être attendri par mes pleurs , il se retira dans son cabinet ; je le suivis , je le suppliai pour l'amour de lui-même ,

de se mettre l'esprit en repos, & de me dire tout ce qui lui faisoit peine, l'assurant qu'il seroit satisfait de mes raisons; il fut inexorable, & ne me répondit jamais une parole: mes plaintes & mes cris attirerent deux femmes qui me servoient, elles me remirent dans mon lit presque malgré moi, cependant il étoit jour. Dom Francisco se jetta sur un lit de repos qui étoit dans son cabinet. Une de mes femmes l'ayant pâle & défait, appella en diligence un Medecin du Palais, qui lui trouva une fièvre fort violente; il le fit saigner & lui donna quelque autre remede; mais malgré tous ses soins, il lui prit un transport au cerveau, & il mourut en trois jours. J'étois dans un si grand desespoir du peu de cas qu'il avoit fait de mes raisons, qu'à peine étois-je assurée de sa maladie lorsque j'appris sa mort. Ce triste souvenir arracha des larmes à la pauvre Inezille, qui l'empêcherent de continuer.

L'Etoile & Angélique la prièrent de passer ces cruelles circonstances, qui l'affligeoient, & de leur apprendre comment

elle s'étoit mariée au sieur Ferdinando. Inezille s'étant un peu remise, reprit ainsi son histoire.

Je passerai donc, puisque vous le voulez, mille circonstances desagréables, & tous les bruits ridicules que la Comtesse eut soin de répandre sur la mort de mon mari. Le Comte de Lemos me continua la pension qu'il lui donnoit, & me fit payer de tout ce qui lui étoit dû. On ne fut pas long-tems sans me proposer des mariages, mais j'étois si rebutée des hommes, & sur-tout de ceux de ma nation, que je fis résolution de ne me remarier jamais. Le Comte fut rappelé en Espagne, & je demurai à Naples. Il y avoit près de six ans que j'étois veuve, lorsque le Comte Dogmate y arriva en qualité de Viceroi. Ferdinando, qui étoit François, & non pas Vénitien, comme vous l'avez crû, & qui s'appelloit en ce tems-là la Ferrière, étoit à la suite de ce Viceroi. Les Comédiennes s'étant regardées, en sourirent; ne foyez point surprises de ce changement de nom & de pays, continua Inezille, Fer-

dinando n'a pas eu trop de tort d'en user ainsi ; il faut imposer aux peuples qui ont toujours plus de foi pour ce qui leur est inconnu & nouveau, que pour ce qui leur est ordinaire. Il étoit dans une si grande réputation à la Cour du Viceroy, qu'on étoit persuadé qu'il avoit des recettes infailibles pour toutes sortes de maux ; j'avois déjà fait des habitudes avec les Dames de la suite de la Comtesse ; & je puis dire qu'on trouvoit à dire aussi-tôt que je passois un jour sans aller au Palais, lorsque je fus affligée d'un mal de dents, qui me causa des douleurs fort cruelles. Les Dames du Palais en étant averties, m'envoyèrent Ferdinando, qui me donna d'une eau qui me fit cesser la douleur en moins d'un quart-d'heure ; le prompt effet de ce remede me donna beaucoup d'estime pour lui ; j'en remerciai celles qui me l'avoient envoyé, & j'eus un soin extrême de publier la vertu de ce secret : il m'en témoigna de la reconnoissance ; & quelque aversion que j'eusse pour les hommes, je ne fus pas fâchée d'avoir de l'obligation à ce-

ni-là, m'imaginant bien qu'il n'avoit pas
 es mêmes défauts de ceux de ma nation.
 Enfin je le trouvai à mon gré; je ne lui
 éplus point, & nous nous mariâmes avec
 agrément du Viceroi, qui étoit ravi d'at-
 tacher un si grand homme à son service.
 Mais le Comte Dognate étant mort un an
 après, je suivis mon mari à Venise, où
 eut quelques petites affaires, qui nous
 bligerent à passer en France; & je serois
 atisfaite d'un voyage qui m'a donné occa-
 on de faire connoissance avec vous, si
 our mon repos, le scélérat de la Rap-
 iniere eût été pendu, il y a un an.

C H A P I T R E X V I I .

*Qui traite de la passion de la Guiardiere
 pour l'Etoile.*

LE lendemain les Comédiens s'assem-
 blerent pour délibérer sur une lettre
 que Monsieur de la Garouffiere, Conseil-
 er de Bretagne, avoit écrite au Destin,
 par laquelle il lui donnoit avis que la No.

blessé de Bretagne s'assembleroit bien-tôt à Vitré, pour y tenir les États, & que si la Troupe vouloit y aller, il leur donneroit de bonnes recommandations auprès du Sénéchal, qui étoit son parent. Les sentimens furent partagés: la Rancune & l'Olive vouloient absolument qu'on y allât. Le Destin étoit soumis aux volontés des Dames; & la Caverne, qui avoit déjà voyagé en Bretagne, & qui apparemment s'y étoit embourbée plus d'une fois, craignoit si fort les mauvais chemins de ce pays-là, qu'elle n'étoit point d'avis qu'on y allât. Léandre n'osoit pas dire le sien devant tout le monde; mais ayant appelé le Destin en particulier, il lui déclara qu'il seroit obligé de quitter la Troupe, si elle alloit en Bretagne, de peur qu'il n'y fût connu de quelqu'un de ses parens. Le Destin trouva ses raisons bonnes, & l'assura qu'il empêcheroit bien qu'on y allât. La Rancune s'opiniâtra à son sentiment; bien moins pour le faire valoir, que par le plaisir qu'il trouvoit à contredire tout le monde. Enfin, après plusieurs contestations,

ils se séparèrent sans rien décider, comme arrive presque toujours dans de pareilles assemblées, cela donna occasion au bruit qui fut répandu, que la Troupe alloit partir du Mans.

Les Comédiens représentèrent en ce tems-là Bérénice. L'Etoile, qui représentoit cette Princesse, s'en acquitta si dignement, que la Guiardiere en perdit le peu de raison qu'il avoit naturellement : ce n'est pas qu'il ne l'aimât déjà beaucoup ; mais on avoit résolu dans sa famille d'acheter du mariage de sa femme, un moulin qui étoit fort à sa bienséance, & cette raison avoit long-tems contre-balancé son amour. Cependant depuis la représentation de Bérénice, il n'eut plus la liberté de raison, & c'est ce qui a fait juger qu'il étoit fort amoureux ; enfin il se détermina à l'épouser, & il alla chez sa maîtresse pour lui apprendre cette bonne nouvelle, ne doutant pas qu'une Comédienne de campagne ne fût ravie de trouver un Gentilhomme de deux ou trois mille livres de rente qui voulût l'épouser ; mais sa présence le de-

concerta , & comme il étoit fort amoureux, il oublia le compliment qu'il avoit résolu de lui faire ; & ne sçachant par où débiter, il la pria d'ôter son gant , après l'avoir assurée que s'il voyoit sa main il lui apprendroit des choses merveilleuses. L'Etoile , qui n'ajoutoit pas beaucoup de foi à ces paroles , & qui sçavoit que tous les Provinciaux sont de grands patineurs , lui refusa cette complaisance , ce qui n'empêcha pas la Guiardiere de lui dire en regardant avec attention tous les traits de son visage , qu'elle ne jouïroit pas long-tems la Comédie , & qu'elle se verroit bien-tôt dans un état qui surpasseroit ses espérances. Quelque mauvaise opinion qu'elle eût de ce Phisionomiste , soit qu'on aime à entendre ce qu'on desire , ou qu'elle eût de secrets pressentimens qu'elle changeroit quelque jour de condition , elle écouta avec plaisir des discours qui flattoient ses espérances. La Caverne étant entrée dans ce tems-là , la Guiardiere sortit , & alla chercher le Destin pour l'informer de la résolution où il étoit

étoit d'épouser sa sœur ; il l'appella en particulier ; & après un long préambule , il lui dit , que nonobstant l'inégalité de leur condition , il étoit si charmé de la beauté & de l'esprit de sa sœur , qu'il étoit résolu de l'épouser. Le Destin surpris de ce discours , lui répondit qu'il lui étoit fort obligé de l'honneur qu'il vouloit bien faire à sa famille , mais qu'il n'y avoit pas d'apparence qu'un homme de sa qualité fit une alliance aussi inégale. Le Noble se servit de toute son éloquence pour persuader au Comédien qu'il agissoit de bonne foi ; il fit semblant de ne le pas croire , & après l'avoir assuré qu'il étoit son serviteur , il lui déclara qu'il ne consentiroit jamais à ce mariage , parce qu'on ne manqueroit pas de dire dans le monde , que les Comédiens l'avoient suborné , & que ses parens pourroient même sur ce prétexte faire casser son mariage. La Guiardiere lui fit des sermens horribles qu'il étoit majeur , & qu'il se mocquoit de ses parens , offrant même de lui apporter un extrait de son baptistaire certifié de son Curé. Le Destin

fut inexorable , & le quitta , l'assurant qu'il lui feroit trop d'honneur. Un moment après le Destin en rendit compte à l'Etoile ; qui lui apprit aussi la conversation qu'elle avoit eue avec la Guiardiere ; ce qui leur donna occasion de se dire mille choses tendres , & de renouveler les assurances réciproques qu'ils s'étoient déjà données , de vivre l'un pour l'autre , sans s'abandonner jamais.

C H A P I T R E X V I I I .

Retour de Ragotin au Mans.

LA Guiardiere ayant fait part à ses amis du dessein qu'il avoit d'épouser Mademoiselle de l'Etoile ; le Public en fut bien-tôt informé , & tout le monde en témoigna de la joie , par l'amitié qu'on avoit pour la Comédienne. Toutes les personnes considérables du Mans lui en firent compliment , & blâmerent l'opiniâtreté du Destin , qui vouloit s'opposer à un mariage si avantageux à sa sœur. L'Etoile ré

pondit à ceux qui lui en parloient, que pour être heureux dans le mariage, il falloit qu'il y eût de l'égalité dans les personnes mariées, & qu'étant fort persuadée de cela, elle ne hazarderoit point son repos pour se donner un établissement fort au-dessus de sa condition. La Guiardiere l'assuroit par des sermens horribles (que les Nobles de campagne sçavent mieux faire que le reste des hommes) qu'il ne se souviendrait jamais ni de sa naissance ni de sa profession, & qu'il l'aimeroit passionnément toute sa vie ; il sembloit que toute la Ville prit intérêt à cette affaire. Les Dames même s'en mêlerent, & il y en eut d'assez officieuses pour promettre à la Guiardiere d'y faire consentir l'Etoile.

Enfin ce mariage étoit si généralement souhaité au Mans par les personnes de l'un & l'autre sexe, qu'on croit encore aujourd'hui que si la Guiardiere eût sçu profiter de cette favorable disposition, les Magistrats lui auroient donné main forte pour épouser sa maitresse malgré le Destin, & malgré elle-même. La Comédienne & son

frere commençoient à être fort embarrassés de l'infructueuse & fatigante affection des Manceaux, aussi bien que des importunités du Noble passionné, lorsque Ragozin, qui étoit allé à la Métairie (peut-être en attendant que les fourcis & la barbe lui fussent revenus), ayant oüi parler de ce prétendu mariage, s'en retourna au Mans fort allarmé de cette nouvelle. Le petit homme sentant réveiller son amour, par la crainte de voir sa maîtresse entre les bras d'un autre, se rendit promptement chez l'Etoile, où il trouva le Destin; & après leur avoir exagéré combien il étoit de leurs amis, il leur parla de la Guiardiere comme d'un rival qu'il haïssoit beaucoup, & qu'il estimoit peu; il leur apprit ensuite qu'il étoit un emporté, & que ses affaires étoient fort ruinées. L'Etoile le remercia de ses avis d'un air fort gracieux; & le Destin, qui étoit bien aise de se servir de ce prétexte pour se délivrer des Manceaux qui l'exhortoient incessamment à finir ce mariage, anima le petit homme, & lui donna de grandes es-

pérances , l'assurant que sa sœur faisoit une grande différence de sa personne à celle de la Guiardiere ; mais que les grands biens & la qualité de ce Gentilhomme avoient ébloüi tout le monde. Ragotin jura que la Guiardiere n'étoit qu'un gueux , qui renonceroit sans doute à la qualité de Gentilhomme , si on faisoit quelque jour une recherche exacte de toute la Noblesse ; & pour faire voir au Destin qu'il disoit vrai , il alla feuilleter les registres de tous les Notaires du Mans ; je crois même qu'il envoya quelqu'un dans le Perche pour être plus particulièrement informé des affaires de son rival. Deux jours après , il rapporta trois ou quatre feuilles d'écritures , certifiées par plusieurs Notaires du pays , par lesquelles il fit voir que la Guiardiere devoit considérablement ; que les légitimes de ses sœurs n'étoient pas encore payées , & que l'Abbé de la Trappe avoit de grandes prétentions sur son bien , qu'il assuroit avoir été abusivement aliéné de son Abbaye. La Guiardiere étant informé des mauvais offices que lui rendoit

Ragotin, le menaça de lui donner de coups de bâtons. Le petit homme en prit des témoins, & trouva moyen de faire decreter contre lui ; & comme il étoit fort offensé de ses outrageantes menaces, mit tant de gens à ses trouffes pour l'arrêter, que la Guiardiere fut contraint de s'absenter pour quelque tems ; ce ne fut pas sans menacer le ciel & la terre ; ce Ragotin lui paroissoit déjà une trop petite victime pour appaiser sa fureur. Ragotin étant demeuré maître du champ de bataille, jugea par les bons traitemens qu'il reçut de l'Etoile & de son frere, qu'il étoit parfaitement bien avec eux, & s'imagina qu'ils avoient quelque dessein sur sa petite personne ; il se rendit fort assidu chez l'Etoile, & après lui avoir offert plusieurs fois inutilement de lui donner à souper elle lui permit, à la priere du Destin, de faire porter deux plats dans sa chambre. Inezille & Angelique en furent priées. Après le souper, le petit homme qui sçavoit qu'elles étoient fort curieuses d'entendre le récit de quelque jolie Nouvelle

les assura qu'un Marchand de Saint Malo, qui en revenant de Rouen avoit couché une nuit dans sa métairie, lui avoit appris une historiette qu'elles auroient du plaisir à écouter. Les Comédiennes & Inezille l'assurèrent qu'elles lui donneroient toute l'attention qu'il pouvoit souhaiter. Il cracha, il toussa à diverses reprises, & les ayant instamment priées de le bien écouter, il commença en ces termes.

CHAPITRE XIX.

La fidelle Bretonne.

N O U V E L L E.

LES habitans de Saint Malo ont toujours eu un génie particulier pour le commerce; ils s'y attachent avec application, & réussissent d'ordinaire avec beaucoup de succès. Les hommes y vivent dans une grande union; les femmes y sont civiles, & ont de l'esprit; & on peut dire à leur loüange, qu'il n'y a point de port

de Mer en Europe, où les Etrangers
 soient mieux reçûs qu'à Saint Malo. Un
 Marchand de cette Ville ayant voulu en-
 trer dans les grandes affaires, se fit Ban-
 quier, & laissa la conduite de son maga-
 sin à sa femme. Un de ses correspondans
 lui fit banqueroute; & comme un malheur
 n'arrive jamais seul, un Navire qui reve-
 noit des Indes, chargé de barres d'argent
 & dont la meilleure partie lui apparte-
 noit, fut arrêté & confisqué à Cadix par
 les Espagnols, je ne sçai sur quel prétext-
 te. Ces grandes pertes étonnerent notre
 Marchand, mais il acheva de perdre l'es-
 pérance de se rétablir, lorsqu'ayant exa-
 miné les affaires de son magasin, il trou-
 va qu'elles n'alloient pas mieux que les
 autres, parce que sa femme, qui en avoit
 la direction, aimoit beaucoup la dépense
 & n'avoit pas la force de se défendre de
 faire crédit. Ses créanciers avertis du de-
 sordre de ses affaires, voulurent être
 payés. Le Marchand, qui étoit galant
 homme, & d'une famille fort honorable,
 se piqua d'honneur, & vendit tout ce qu'il
 avoit

avoit de plus précieux pour s'acquitter ; enfin il se trouva en peu de tems sans biens & sans crédit. Sa femme ne pouvant plus soutenir la grande dépense qu'elle avoit accoûtumé de faire , en fut si vivement touchée , qu'elle en mourut de regret , & lui laissa un petit garçon qui étoit tout le fruit de leur mariage. Le Marchand , qui avoit de l'esprit , ne s'abandonna point à un desespoir , inutile , & résolut de s'en aller aux Indes , où il espéra qu'il pourroit aisément passer pour Espagnol , parce qu'il avoit été élevé en Espagne , & qu'il en parloit la Langue , comme ceux qui étoient nés dans le pays : ayant pris cette résolution , il pria un de ses freres , qui étoit un des plus riches Marchands de Saint Malo , d'avoir soin de l'éducation de son fils , qui avoit environ sept ou huit ans. Le frere s'en chargea avec plaisir , & lui promit de le traiter comme ses propres enfans. Faustin (c'est le nom du fils) fut élevé avec une de ses cousines , qui étoit fille unique , & à peu près de son âge ; son oncle lui trouvant de l'esprit & de la do-

cilité en eut beaucoup de soin ; il lui recommanda seulement d'avoir un peu de complaisance pour sa cousine. Faustin ne se fit aucune violence en lui obéissant ; il y étoit déjà disposé par sa propre inclination , & Agathe (c'est le nom de la cousine) étoit d'un si bon naturel , & d'une humeur si douce , qu'elle se faisoit aimer de tous ceux qui la connoissoient ; & soit qu'elle se laissât gagner par les complaisances de son petit cousin , ou qu'elle eût naturellement de l'amitié pour lui , elle ne s'ennuyoit jamais lorsque Faustin étoit avec elle , & ses parens qui l'aimoient tendrement , prenoient soin qu'il y fût toujours. Aussi-tôt qu'on la contrarioit en quelque petite chose , toute sa ressource étoit de s'en plaindre à son cousin , & lui seul pouvoit lui faire entendre raison : leur amitié augmenta avec leur âge.

Aussi-tôt que Faustin commença à entendre un peu les affaires , son oncle l'employa à des Commissions qui l'obligeoient à sortir quelquefois de la Ville , & Agathe étoit dans des inquiétudes extrêmes :

si elle passoit un jour entier sans le voir , son retour lui donnoit de la joie & de l'é-motion ; ils se rendoient un compte réciproque de tout ce qu'ils avoient fait ou vû depuis leur séparation , & ne se privoient d'aucun de ces plaisirs innocens , que le sang & l'amitié autorisent ; cependant ils s'aimoient déjà avec passion , quoiqu'ils ne connussent point l'amour , attribuant à l'amitié les secrets mouvemens qu'ils sentoient l'un pour l'autre. Faustin , qui entendoit parler dans la Ville des grands biens de son oncle , & des projets que le public faisoit déjà de marier sa cousine , revenoit quelquefois fort rêveur auprès d'elle. Agathe , qui vouloit sçavoir toutes ses pensées , le voyant un jour plus chagrin qu'à l'ordinaire , le pria de lui apprendre le sujet de sa mélancolie ; Faustin qui ne lui refusoit rien , lui avoüa naïvement qu'elle étoit la cause de ses inquiétudes , puisqu'il prévoyoit bien que sa bonne fortune , & les grands biens de son oncle alloient lui procurer bien-tôt un époux d'un rang au-dessus de sa condition ,

qui fans doute lui feroit oublier le malheureux Faustin. Agathe, qui n'avoit jamais rien trouvé d'aimable que son cousin, & qui n'avoit pas prévû qu'ils pourroient être séparés quelque jour, ne put soutenir cette conversation fans verser des larmes; elle lui fit des reproches de l'avoir crûe capable d'une pareille dureté, & ils se donnerent des assurances réciproques d'une amitié inviolable, fans s'appercevoir qu'ils se promettoient que leur passion dureroit toute leur vie.

Un Gentilhomme de Bretagne, qui avoit un fils Conseiller au Parlement de Rennes, ébloüi des richesses du pere d'Agathe, avoit déjà jetté les yeux sur elle pour la marier à son fils. Le Conseiller fit par ordre de son pere un voyage à Saint Malo, & ayant vû Agathe, il demeura aussi satisfait de sa beauté, que ses parens l'étoient déjà de ses grands biens, & pressa son pere de finir bien tôt ce mariage. Le Gentilhomme en parla au pere d'Agathe, qui se trouva fort honoré de cette recherche, & y répondit avec beaucoup de civilité.

Le Conseiller en étant averti par son pere , en conçut de nouvelles espérances , & ne douta point que son affaire ne réussît. Faustin allarmé des bruits qui couroient déjà de ce mariage , en informa sa cousine , & c'est dans cette occasion que leur amour , qui s'étoit toûjours déguisé sous le nom d'amitié , se déclara ; ils se dirent tout ce qu'une passion violente & sincere peut inspirer de plus tendre ; & Agathe , qui n'étoit point touchée , comme son pere , des dignités & des biens du Conseiller , assura son cousin qu'elle ne consentiroit jamais à ce mariage , faisant fort peu de cas d'un rang qu'il lui falloit acheter par le repos de toute sa vie. Son pere , qui étoit fort satisfait de Faustin , lui faisoit part de toutes les affaires ; il l'appella un jour en particulier , & après un long préambule où il lui exagera les soins qu'il avoit pris de son éducation , & les autres obligations qu'il lui avoit , il lui dit , qu'il vouloit lui donner une marque sensible de sa confiance & de son estime , en lui apprenant une chose , qui sans doute le réjouïroit beau-

coup, puisqu'il s'agissoit du bonheur de sa cousine, qui alloit être mariée à un homme fort riche, & d'une grande considération dans la Province; qu'il avoit même engagé déjà sa parole, & qu'il espéroit d'en passer le contrat le lendemain. Faustine cachant les secrets mouvemens de son cœur, représenta à son oncle, qu'il devoit dumoins en parler à Agathe; car enfin, quoiqu'elle fût fort soumise aux volontés de ses parens, il se rencontre quelquefois des antipathies dans l'humeur des personnes qu'on veut unir, qui ne laissent pas de les rendre malheureuses toute leur vie. Le Marchand approuva l'avis de son neveu, & se détermina d'en parler le même jour à sa fille; il lui dit, que l'ayant toujours aimée avec tendresse, il avoit souhaité de lui procurer un établissement considérable, & qu'il avoit été assez heureux pour trouver un homme d'un grand mérite, & d'une condition fort au dessus de la sienne, qui lui avoit fait l'honneur de la lui demander en mariage. Agathe l'ayant écouté avec attention, lui répondit les lar-

mes aux yeux , qu'elle le supplioit de ne la marier pas si-tôt , & de la laisser encore quelque tems auprès de lui & auprès de sa mere , parce qu'elle sentoit bien qu'il lui feroit impossible de se résoudre à quitter des parens , à qui elle avoit de si grandes obligations , pour suivre un mari qui la conduiroit dans une autre Ville , & qui peut-être ne lui laisseroit pas la liberté de les voir aussi souvent qu'elle le voudroit. Son amour lui donnoit tant d'éloquence , qu'elle persuada son pere , qui attribuant cette répugnance à l'amitié & au grand attachement qu'elle avoit pour lui , n'eut plus la force de lui en parler davantage. Il en fit part à sa femme , & admirant l'un & l'autre le bon naturel de leur fille , ils en verserent des larmes de joie. Agathe se scût bon gré de sa résistance ; elle en rendit compte à son cousin , qui la remercia en des termes qui marquoient & son amour & sa reconnoissance ; elle y répondit avec beaucoup de tendresse , & ils se promirent de nouveau de s'aimer toute leur vie. Cependant le Conseiller étoit

dans des impatiences extrêmes de voir la fin d'un mariage qu'il souhaitoit avec passion ; il se plaignit à son pere de ce retardement, & lui ayant représenté le tort que cela lui feroit dans le monde, lorsqu'on scauroit qu'un Marchand avoit fait difficulté de lui donner sa fille ; son pere persuadé de ses raisons, alla voir les parens d'Agathe, & les pressa avec tant d'instances, qu'enfin ils lui promirent de conclurre ce mariage le lendemain : le Marchand, qui craignoit d'être encore attendri par les discours & par les larmes de sa fille, s'avisa d'appeller son neveu. Faustin, lui dit il, je suis résolu de ne différer pas davantage à marier Agathe ; je viens même d'en donner ma parole au pere de celui que je lui ai destiné pour époux, & il ne s'agit plus que de l'obliger à m'obéir de bonne grace ; je ne veux pas lui en parler moi-même, de peur de me mettre en colere, si elle résistoit à mes volontés : vous avez de l'esprit, & je ne doute pas que vous ne compreniez fort bien les grands avantages de cette affaire ; je l'ai exami-

née avec beaucoup de soin, & j'ai trouvé que c'étoit le plus grand bonheur qui pouvoit arriver à votre cousine ; il faut que vous lui en parliez, & que vous lui fassiez bien entendre tout ce que je viens de vous dire ; je suis assuré que si vous vous servez de toute votre adresse, vous n'aurez point de peine à lui persuader tout ce que je viens de vous dire ; je veux même avoir le plaisir d'écouter votre conversation. Il ne donna pas le tems à Faustin de répondre, ni de délibérer ; car il fit appeller sa fille, & se cacha derrière une tapisserie, d'où il pouvoit voir leurs actions, & entendre leurs discours. Jamais homme ne s'est trouvé plus embarrassé que le malheureux Faustin le fut en cette occasion. Cependant il fallut se résoudre à satisfaire son oncle, de peur qu'il ne s'apperçût de son amour, & qu'il ne l'éloignât de sa cousine pour toute sa vie. Voici à peu près les discours qu'il lui tint, qui étoient bien éloignés de ses véritables sentimens.

» Vous sçavez, ma chere cousine, la
 » soumission aveugle que les enfans bien

» nés doivent avoir aux volontés de leurs
» peres ; le vôtre vous a touûjours aimé
» avec tant de tendresse , qu'il semble que
» vous lui ayez des obligations particu-
» lieres , & vous seriez moins pardonna-
» ble qu'une autre , si vous vous opposiez
» aux choses qu'il desire de vous. Cepen-
» dant il se plaint que vous faites quelque
» difficulté de recevoir de sa main un ma-
» ri qu'il a cru digne de vous par sa qua-
» lité , par son mérite & par ses biens ;
» vous êtes d'un sexe qui ne vous permet
» pas d'examiner le choix de vos parens ,
» sans blesser votre pudeur. Mon oncle de-
» fire ce mariage avec empressement , il
» en a déjà donné sa parole , & vous ne
» sçauriez plus le dédire sans lui faire un
» affront sensible ; ainsi je vous en conju-
» re , ma chere cousine , ne lui donnez
» pas ce chagrin , & laissez-vous condui-
» re à un pere qui ne cherche que votre
» satisfaction ».

Jamais il n'y eut de surprise pareille à celle d'Agathe , lorsqu'elle entendit tenir ce langage à son cousin ; il lui passa dans

ce moment mille choses par la tête, & s'imaginant qu'il aimoit peut-être ailleurs, puisqu'il lui conseilloit de se donner à un autre ; cette pensée la toucha si vivement, qu'elle l'interrompit, & l'assura d'un ton tranquille, qu'elle affectoit avec beaucoup de peine pour se venger de lui, que puisqu'il lui conseilloit, elle obéiroit à son pere, avouant qu'elle avoit eu tort de s'en défendre ; son dépit & sa colere, qui commençoient à la trahir, l'empêcherent d'en dire davantage. Elle se retira dans sa chambre, où elle s'abandonna sans contrainte à tous les mouvemens de son desespoir. Son pere sortit du lieu où il étoit caché, & embrassa Faustin avec des témoignages d'une grande reconnoissance ; il porta cette agréable nouvelle au Conseiller, & le présenta dès le lendemain à sa fille, qui le reçut assez froidement, & ne le regarda presque point ; mais le Conseiller attribuant la retenue de sa maîtresse à sa pudeur, n'en fut point surpris ; sa modestie augmenta son amour, & sa grande beauté l'impatience de le satisfaire. Il obtint par

son crédit une dispense des bans, & le jour des nœces fut fixé pour le Dimanche suivant.

Pendant que leurs parens & leurs amis se préparoient à de grandes réjouïssances, le malheureux Faustin étoit si accablé de voir que toutes choses se dispoïent au bonheur de son rival, qu'il ne sçavoit plus quel parti prendre pour l'empêcher; il voulut inutilement se justifier auprès de sa cousine, en lui apprenant que son pere l'avoit forcé à lui tenir le discours qu'elle avoit entendu; mais Agathe, qui ne pouvoit pas comprendre qu'il eût aucune bonne raison à lui dire après lui avoir conseillé si positivement de se donner à un autre, refusa de l'écouter, & évita sa rencontre, étant résolue de se venger de son ingratitude, quoiqu'il lui en coûtât le repos de toute sa vie: comme ils mangeoient ensemble, elle ne laissoit pas de jeter quelquefois les yeux sur lui, mais elle les détournoit aussi-tôt, parce qu'elle rencontroit toujours ceux de son amant, ce qui lui fit juger qu'il se repentoit peut-être de

ce qu'il lui avoit dit : elle cachoit néanmoins ses inquiétudes avec beaucoup de soin, & Faustin étoit au desespoir de la trouver si tranquille ; ils souffroient tous deux beaucoup : cependant elle devoit être mariée le lendemain. Faustin voyant que c'étoit un mal sans remede , entra dans la chambre de sa cousine , & lui aprit la tromperie que son oncle l'avoit contraint de lui faire , lorsqu'il lui avoit donné des conseils si contraires à son amour , & aux véritables sentimens de son cœur ; elle n'eut pas de peine à le croire , elle en fut vivement touchée , & elle se justifia à son tour ; ils s'attendrirent tous deux ; mais ils étoient si étourdis , lorsqu'il leur revenoit dans l'esprit qu'ils seroient séparés le lendemain , & qu'il ne leur seroit plus permis à l'avenir de s'aimer sans crime , qu'ils n'avoient pas la force de se rien dire ; ces tristes réflexions les affligeoient au-delà de tout ce qu'on pourroit imaginer. Agathe ayant été avertie que plusieurs Dames de la Ville l'attendoient dans la chambre de sa mere , pour lui faire compliment sur son

mariage , ils se séparèrent sans rien résoudre . Le jour si redoutable aux deux amans , & si souhaité du Conseiller , étant venu , Faustin n'ayant pas le courage de voir , sans mourir , le pompeux appareil des nûces , qui étoit pour lui mille fois plus lugubre que celui d'un enterrement , sortit de la maison de sa cousine , & se retira chez un de ses amis , qui étoit le seul à qui il avoit confié le secret de son amour . Marcel (c'est le nom de l'ami) voulut inutilement le consoler . Faustin lui déclara qu'il étoit résolu de s'en aller à la Rochelle , dans le dessein de s'y embarquer , & de chercher quelque pays fort éloigné , où il n'eût jamais la douleur d'apprendre des nouvelles du sien . Marcel lui dit de bonnes raisons pour le détourner de cette dernière résolution ; il approuva néanmoins son voyage de la Rochelle , espérant que le tems & l'absence guériroient sa passion . Ce fidele ami lui ayant donné toutes les choses dont il avoit besoin , il partit après l'avoir prié de rendre ce même jour une lettre de sa part à sa cousine . Marcel s'en

acquitta fort fidelement, & la rendit à Agathe dans le tems qu'elle étoit en peine de Faustin, pour chercher ensemble quelque expédient, afin de différer au moins d'un seul jour ce cruel mariage. Elle se retira en particulier pour lire son billet, où elle trouva ces paroles.

L E T T R E D E F A U S T I N,

A A G A T H E.

*M*On desespoir ne m'a laissé du jugement que pour me faire connoître que ma présence pourroit vous embarrasser, & quoiqu'en vous perdant je n'aye rien à ménager, la passion que j'ay pour vous est si respectueuse, que j'aime mieux mourir loin de vous, que de vous fatiguer de mes malheurs; car enfin, puisque je vous perds, je n'aurai aucune peine à mourir, & il me seroit impossible de vivre sans vous aimer; ainsi il seroit inutile de vous opposer à ma perte, puisque je prévois que je ne pourrois jamais me résoudre à vous voir entre les bras d'un autre sans m'emporter à quelque chose de funeste, & je veux éviter tout ce qui pourroit

vous donner du chagrin. Quoi, il ne me seroit plus permis de vous parler de mon amour sans blesser votre vertu ! Cette seule pensée me desesperere. Mais je me tourmente inutilement, lorsque je me fais une image affreuse des maux que je ne ressentirai jamais ; car je sens bien que je ne survivrai pas long-tems à votre mariage.

Agathe ne put achever de lire cette lettre sans verser un torrent de larmes ; elle se représenta le desespoir où elle seroit, lorsqu'elle ne verroit plus son cher cousin ; & prévoyant bien qu'elle ne pourroit jamais aimer son mari, après avoir donné son cœur à son cousin, qu'elle trouvoit si digne de ses affections, elle fut combattue de mille pensées différentes ; tantôt elle vouloit tout quitter pour suivre Faustin, un moment après sa pudeur & la crainte de s'attirer la colere de son pere, lui faisoient désapprouver ce qu'elle venoit de résoudre ; mais lorsqu'elle consideroit qu'elle alloit épouser un autre homme que son amant, & renoncer à même tems à l'esperance

l'espérance de le posséder jamais, son amour prenoit le dessus de tous ses mouvemens, & toutes les autres raisons lui paroissoient foibles, & de peu de conséquence; & quoi qu'elle se fit une idée effroyable des persécutions qu'elle devoit attendre de son pere, appuyé du crédit du Conseiller, elle trouvoit bien plus de consolation à penser qu'elle mourroit avec son cousin, s'il étoit nécessaire, qu'à se résoudre à vivre sans lui. Après cette dernière réflexion, elle n'écouta plus ni crainte, ni devoir ni bienséance, ni rien de tout ce qui s'opposoit à son dessein, & s'abandonnant à son amour, elle se dépouilla des habits magnifiques dont elle étoit vêtue ce jour-là, & ayant pris toutes les pierreries que son pere lui avoit donné pour se parer, elle sortit enveloppée d'une cape, par une porte de derriere, & s'en alla chez Marcel, espérant d'y trouver encore son cousin. Marcel lui apprit qu'il étoit parti, & Agathe lui déclara qu'elle vouloit absolument le suivre. Mais Marcel lui ayant fait connoître qu'elle se-

roit infailliblement arrêtée en chemin par ses parens, elle consentit qu'il la menât chez une de ses tantes, où il l'assura qu'elle pourroit demeurer en sûreté, & que personne n'auroit connoissance de sa retraite; il lui promit même de faire revenir secrettement son cousin, & d'écrire incessamment à Rome, afin d'obtenir une dispense pour le mariage.

Cependant tout étoit en confusion chez le pere d'Agathe; la compagnie étoit nombreuse, & chacun se tourmentoit à trouver la mariée (ou du moins celle qui devoit l'être): son pere en étoit dans une colere qu'il seroit difficile d'exprimer, & son prétendu mari faisoit une fort desagréable figure au milieu de tant de personnes qu'il avoit priées à ses noces. Toute la nuit se passa à prendre des soins inutiles pour découvrir ce qu'elle étoit devenue; mais lorsqu'on s'apperçut le lendemain que son cousin ne paroissoit pas, personne ne douta qu'ils ne fussent ensemble. Le pere d'Agathe ne respiroit que vengeance; tous les supplices les plus cruels,

lui sembloient trop doux pour punir l'ingratitude & l'insolence de son neveu. Le Conseiller étoit si offensé de cette injure , qu'il se joignit au Marchand pour tirer raison de cet enlèvement , qu'il appelloit déjà rapt , & écrivit en plusieurs endroits contre ce prétendu ravisseur. Faustin qui continuoit son voyage , accablé de douleur , fut arrêté à Nantes , & se trouva chargé de fers avant qu'on lui eût appris son crime. On lui demanda des nouvelles de sa cousine , & le nom du Conseiller ayant été mêlé dans les demandes qu'on lui faisoit , il ne répondit que par des soupirs ; il lui échappa même des larmes ; ce qui fit juger qu'il se repentoit de son crime. On voulut sçavoir de lui ce qu'étoit devenue Agathe ; mais il fut impossible de lui arracher une parole , parce qu'il étoit prévenu qu'on lui faisoit cette insulte par l'ordre du Conseiller , pour le punir de ce qu'il aimoit sa cousine. Agathe étant informée par Marcel des persécutions qu'on faisoit à son cousin, pour l'amour d'elle , en fut sensiblement affligée. Cet ami fidele

lui conseilla d'entrer dans un Couvent , & de faire déclarer à son pere qu'elle vouloit être Religieuse , & que son cousin n'avoit aucune part à la résolution qu'elle en avoit prise. Agathe ayant suivi l'avis de Marcel , surprit tout le monde ; son pere & le Conseiller y furent trompés les premiers , & n'oublierent rien pour la faire changer de résolution. Faustin fut mis en liberté par les soins de son ami , qui lui fit sçavoir ce qui se passoit à Saint Malo , sans néanmoins lui apprendre qu'il eût quelque part à la feinte résolution de sa Cousine , de peur que les lettres ne fussent surprises. Ces nouvelles l'étonnerent , & il eût quelque consolation de penser qu'Agathe lui avoit toujours été fidelle , quoiqu'étant Religieuse , elle ne fût pas moins perdue pour lui ; mais faisant réflexion qu'il étoit la cause qu'elle renonçoit au monde , & prévoyant bien qu'elle seroit malheureuse toute sa vie , puisque son desespoir l'obligeoit à prendre ce parti , sa reconnoissance lui reprocha les malheurs où sa Cousine seroit exposée pour l'amour de lui ,

Il aima encore mieux la voir entre les bras de son rival, que dans un Couvent par deſeſpoir. Toutes ces réflexions le firent réſoudre à retourner à Saint Malo, pour contribuer de tout ſon pouvoir à la retirer de ce Couvent ; il étoit prêt à partir lorfque Marcel arriva à Nantes, qui lui apprit les nouvelles obligations qu'il avoit à ſa maîtrefſe, & après lui avoir montré la diſpenſe qu'il venoit de recevoir de Rome, il lui dit qu'il avoit accompagné Agathe dans un Château à deux lieux de-là, où elle l'attendoit avec impatience pour l'épouſer. Fauſtin ſentit dans cette occaſion tous les mouvemens de joie que tant de bonnes nouvelles à la fois peuvent cauſer à un homme fort amoureux : il embralla ſon fidele ami avec des témoignages d'une reconnoiſſance parfaite. Son impatience & le plaisir qu'il ſe faiſoit par avance de penſer qu'il alloit revoir ſa chere maîtrefſe, & s'unir avec elle par les liens éternels, ne lui permirent pas de faire de longs raifonnemens avec ſon ami : ils partirent ſur l'heure, & arriverent peu

de tems après dans le Château où Agathe les attendoit. Jamais entrevûe n'a été si tendre que celle de nos deux amans. Un bon Prêtre que Marcel avoit gagné, les épousa le même jour sans aucune cérémonie. Il y a apparence qu'ils profiterent des libertés du mariage, mais ces douceurs furent bien-tôt mêlées de mille chagrins. Le pere d'Agathe ayant été informé de leur mariage, les poursuivit avec des rigueurs qu'on auroit peine à croire. Le Conseiller l'appuya de son credit, & le pauvre Faustin fut mis en prison une seconde fois; l'affaire fut poursuivie avec beaucoup d'animosité; le Conseiller employa tous ses amis, & le Marchand n'y épargna aucune dépense. Agathe cependant sollicitoit ses Juges avec beaucoup d'assiduité. Elle vendit ses pierreries pour fournir aux frais du procès; tous ses soins n'empêcherent pas qu'après une longue poursuite, elle ne fût avertie que l'affaire tournoit fort mal pour son mari. Les Juges touchés de ses larmes, différoient toujourns à prononcer un Arrêt sévere, qui étoit pourtant fondé sur

les loix du Royaume. Agathe voyant que la Justice lui étoit contraire , se flatta que la nature lui seroit peut-être plus favorable , & quelque risque qu'il y eût pour elle à se présenter devant son pere , elle se détermina dans cette extrémité à l'aller chercher dans l'hôtellerie où il étoit , & à se jeter à ses pieds pour lui demander la grace de son mari ; elle arriva à la porte de sa chambre , mais elle n'eut pas le courage d'y entrer. Ayant apperçu dans ce tems-là un homme d'une mine vénérable qui étoit dans une chambre voisine de celle de son pere , elle s'approcha de lui , & après lui avoir appris ses malheurs en peu de paroles , elle le conjura d'aller dans la chambre de son pere incontinent après qu'elle y seroit entrée , afin de lui aider à obtenir ce qu'elle demandoit , ou du moins pour détourner les funestes effets de sa colere ; cet inconnu la consola autant qu'il put , & lui promit de se tenir à la porte de la chambre , & d'y entrer lorsqu'il seroit tems. Agathe , se confiant à ce secours , se jetta aux pieds de son

pere , qui la repoussa d'abord assez rudement ; alors l'inconnu entra , & reconnoissant son propre frere dans la personne de ce pere impitoyable , il ne lui donna pas le tems de suivre les mouvemens de sa fureur ; car il se fit connoître à lui pour le pere de Faustin , ce qui le troubla tellement , qu'il demeura immobile & interdit. Son frere lui apprit en peu de paroles , que la Fortune lui avoit été plus favorable aux Indes que dans son pays , ce qui ne fit qu'augmenter la confusion du pere d'Agathe. Enfin , il demanda pardon à son frere , il embrassa sa fille , & jamais on n'a passé en si peu de tems , d'un si grand emportement à une joie extrême. Agathe accourut à la prison pour porter ces agréables nouvelles à son mari , dans le tems que les deux freres alloient demander sa liberté , qu'il reçut avec d'autant plus de joie , qu'on lui avoit déjà fait craindre un honteux supplice.



CHAPITRE XX.

Où il est parlé de Verville & de Saldagne.

RAGOTIN ayant achevé de lire sa nouvelle, se retira, & le Destin se préparoit à le suivre, lorsqu'une servante l'avertit qu'on le demandoit à la porte; il sortit aussi-tôt, & trouva un homme qu'il reconnut pour le même valet de Verville, qui lui avoit aidé à tromper les valets de Saldagne, lorsqu'ils conduisoient l'Etoile à une Terre de leur maître: il lui dit que Verville l'envoyoit pour l'avertir qu'un Gentilhomme du Perche, nommé la Gardiere, avoit demandé la protection & le secours de Saldagne, pour enlever l'Etoile, qu'il vouloit épouser, & que Saldagne lui avoit promis de le servir; il lui apprit encore qu'ils devoient l'enlever ce même soir, lorsqu'elle reviendroit de jouer la Comédie; que Verville ne laisseroit pas d'y apporter tous les obstacles qu'il pour-

roit pour les en détourner : mais qu'il avoit jugé à propos de l'en faire avertir , afin que de son côté, il prît quelque mesure pour empêcher leur mauvais dessein. Le valet s'en retourna après lui avoir appris plusieurs autres circonstances, & le Destin rêvant à ce qu'il venoit d'entendre, entra une seconde fois dans la chambre de l'Etoile, qui s'apperçut aisément de son inquiétude, & le pria avec instance de lui en apprendre le sujet. Le Comédien étoit trop en colere pour pouvoir se déguiser ; il lui fit part, en présence d'Inezille, de l'avis qu'on venoit de lui donner, & de la résolution où il étoit de prévenir Saldagne, de l'aller chercher jusques dans sa maison, & même de périr ou de la délivrer de ce cruel persécuteur. L'Etoile effrayée de ce discours, le conjura de trouver quelque autre expédient moins dangereux, & de ne l'abandonner pas dans un tems où elle avoit tant de besoin de lui. Le Comédien animé contre Saldagne, & attendri par les larmes de sa maîtresse, étoit fort embarrassé, prévoyant bien qu'il

lui seroit difficile de la défendre contre un si puissant ennemi, lorsqu'Inezille qui avoit une présence d'esprit admirable, s'avisa de leur dire que s'ils vouloient suivre ses conseils, ils tromperoient ces ravisseurs avec adresse : il faut, dit-elle en s'adressant à l'Etoile, que ma servante More, qui est à peu près de votre taille, s'habille de vos habits ordinaires : la Guiardiere, qui vous les a vus porter souvent, la voyant masquée, y fera trompé; Angelique qui la suivra au retour de la Comédie, lui fera juger que c'est vous qu'elle accompagne, & je vous réponds que ma servante ne me refusera pas de faire le personnage que je voudrai, & même de se laisser enlever sans dire mot. L'Etoile approuva fort la proposition d'Inezille. Le Destin n'en fut pas tout-à-fait si content, il leur promit néanmoins de ne s'y opposer pas. Inezille sortit pour y disposer la servante, qui s'engagea à tout ce qu'on voulut; elle étoit assez laide pour s'exposer à toutes fortes de risques, sans rien hasarder. Après la Comédie, l'Etoile ne quitta point ses

habits de Théâtre , & fit habiller la More de ceux qu'elle portoit d'ordinaire : Angélique accompagna sans masque la servante masquée.

Le Lecteur s'attend ici de voir arriver Saldagne & la Guiardiere qui enleveront la Dame de Guinée , rien moins que cela , ils ne parurent ni l'un ni l'autre ; mais Ragotin , qui ne perdoit point d'occasion de rendre service aux Dames, ayant rencontré la fausse l'Etoile , & la véritable Angélique , leur donna la main malgré qu'elles en eussent , & s'appercevant qu'elles avoient quelque chagrin , il voulut inutilement en pénétrer la cause : Angélique lui en donna quelque mauvaise raison pour s'en défaire ; mais Ragotin voyant que l'Etoile ne se démasquoit point ni ne disoit rien , quoiqu'ils fussent arrivés dans sa chambre , où Inezille les attendoit , ce silence augmenta la curiosité du petit homme. Le Destin , qui entra dans ce moment , parla en particulier à Inezille , & lui apprit que Verville venoit de lui mander qu'il avoit enfin détourné Saldagne d'exécuter le beau

projet qu'il avoit fait avec la Guiardiere : Inezille ne put s'empêcher de le dire à Angélique, sans que Ragotin l'entendît. Le petit homme voyant que tout le monde se parloit à l'oreille, enrageoit de n'être point du secret. Inezille, qui s'en aperçut, feignit de lui en faire confidence, & l'assura qu'il étoit arrivé le plus grand malheur du monde à la pauvre l'Etoile. Ragotin qui se faisoit honneur de s'intéresser beaucoup aux affaires de la Comédienne, conjura l'Espagnole de l'en informer. Alors elle lui apprit d'un ton fort composé, & avec un visage fort triste, que cette pauvre fille avoit demandé à Ferdinando d'une eau admirable qu'il avoit pour empêcher le hâle, & que son coquin de valet, au lieu de lui donner la bouteille que lui Ferdinando avoit préparée, lui avoit apporté d'une eau diabolique qui rendoit le visage noir comme du jais. Le petit homme en témoigna beaucoup de chagrin, & s'étant approché de l'Etoile pour la consoler, il la supplia de lui laisser voir son visage ; la More ne répondit

jamais une parole : mais Inezille fit semblant de la prier de lui donner cette satisfaction , & lui ayant presque arraché son masque avec une violence affectée , elle lui laissa voir la moitié de son visage , dont le crédule Ragotin demeura si surpris , qu'on m'a assuré que cela seul l'avoit entièrement guéri de sa passion.

F I N.

De l'Imprimerie de LE BRETON, Imprimeur ordinaire du ROY, 1757.

